

Diplôme national de master

Domaine - sciences humaines et sociales

Mention – sciences de l'information et des bibliothèques

Parcours – politique des bibliothèques et de la documentation

Lutte contre les stéréotypes de genre : Quelle place pour la Bibliothèque pour enfants ?

Talia De Rugeriis

Sous la direction de Mina Bouland
Chargée de développement en lecture publique - Médiathèque départementale du Nord
Responsable de la Commission Jeunesse de l'Association des Bibliothécaires de France

Remerciements

J'adresse de très chaleureux remerciements à Mina Bouland, qui a accepté de diriger ce mémoire et qui a su m'accompagner de la meilleure des manières tout au long de mon travail. Merci pour son enthousiasme qui a su être rassurant et motivant aux moments opportuns. Merci pour son énergie à mettre à ma disposition toutes les ressources possibles nécessaires à élaborer et enrichir mon travail.

Merci à Elisabeth Noël et Fabienne Henriot, pour leur soutien et leur accompagnement aux cours de mes recherches ainsi qu'à l'ensemble de mes professeur·e·s de l'ENSSIB pour ces deux années d'études parfaitement intéressantes.

Merci à mes camarades de Master pour les projets foisonnants que nous avons pu mener ensemble et pour ces deux années de vie commune précieuses.

Merci à tout·e·s celles et ceux qui m'ont apporté leur aide indéfectible, notamment à l'heure de la relecture.

Résumé :

Lieu de l'enfance incontournable pour un grand nombre de personnes en France, la Bibliothèque pour enfants se positionne notamment dans un rôle d'accompagnement de chacun·e au cours de sa construction. À ce jour, les mouvements sociaux s'emparent de la lutte contre les stéréotypes de genre, puisque celle-ci est nécessaire dès l'enfance pour réduire les inégalités entre les femmes et les hommes. Ce travail de recherche tente de comprendre si la Bibliothèque pour enfants se saisit, elle aussi, de cette lutte pour penser ses pratiques professionnelles, pour refléter au mieux la diversité des identités de genre qui l'entoure et donner accès aux enfants à un champ des possibles large. Plus encore, ce travail cherche à comprendre si la Bibliothèque pour enfants est légitime à occuper une place dans cette lutte. Il s'appuie principalement sur une enquête menée auprès de professionnels des bibliothèques jeunesse sous forme d'entretiens semi-directifs et d'un questionnaire en ligne.

Descripteurs :

Stéréotypes de genre
Représentations de genre
Construction de soi
Pratiques professionnelles
Enfance
Bibliothèques jeunesse
Bibliothèques- France

Abstract :

Because it is an essential place for a great number of persons in France, the Library for children has essentially a role of accompanying each and everyone during its creation. Nowadays, social movements take a stand for the fight against gender stereotypes, as this fight should critically be addressed as of childhood in order to reduce inequalities between women and men. This research aims to understand whether the Library for children takes a stand for this fight too in order to design its professional habits, in order to best reflect the diversity of genres that surrounds it and in order to give children access to a broader future. More importantly, this work aims to understand whether it would be the rightful place for the Library for children to have. This thesis draws upon a poll that was addressing youth library professionals under the forms of half-directive interviews and of an online questionnaire.

Keywords:

Genre stereotypes
Representation of genres
Self-construction
Professional habits
Children
Youth libraries
Libraries – France

Droits d'auteurs

Droits d'auteur réservés.

Toute reproduction sans accord exprès de l'auteur à des fins autres que strictement personnelles est prohibée.

Sommaire

SIGLES ET ABRÉVIATIONS.....	6
INTRODUCTION	7
I. LA BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS EN FRANCE: ÉMERGENCE D'UN GENRE NOUVEAU	11
A. L'HEURE JOYEUSE, UN OVNI : LA PREMIÈRE BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS FRANÇAISE	11
B. LE RÉVEIL DES INSTITUTIONS ET LA MISE EN PLACE DE TUTELLES	13
1. <i>L'assentiment de la Ville de Paris pour l'Heure joyeuse</i>	<i>13</i>
2. <i>Former les fonctionnaires aux métiers des bibliothèques pour enfants.....</i>	<i>14</i>
3. <i>La Bibliothèque pour enfants reconnue comme un lieu faisant société.....</i>	<i>16</i>
C. BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS ET ACCOMPAGNEMENT DE LA CONSTRUCTION DE	
L'IDENTITÉ DE CHACUN·E : ÉLARGIR LE CHAMP DES POSSIBLES	17
1. <i>Réunir – La Bibliothèque pour enfants, le lieu des mixités</i>	<i>17</i>
2. <i>Libérer, autonomiser, épanouir</i>	<i>18</i>
3. <i>Former des citoyen·ne·s éclairé·e·s : la bibliothèque comme lieu d'ouverture aux diversités...20</i>	
II. ENFANCE ET MOUVEMENT DE LUTTE CONTRE LES STÉRÉOTYPES DE GENRE	22
A. ENFANCE ET STÉRÉOTYPES DE GENRE, D'HIER À AUJOURD'HUI	22
1. <i>Genre : définition et problématiques au regard de l'enfance.....</i>	<i>22</i>
2. <i>Dès le milieu du XIXe : Des stéréotypes de genre renforcés pour vendre avec l'entrée en jeu du marketing</i>	<i>24</i>
B. AUJOURD'HUI, LUTTER CONTRE LES STÉRÉOTYPES DE GENRE	26
1. <i>Réflexions féministes en France.....</i>	<i>26</i>
2. <i>Des bonnes raisons de lutter contre ces stéréotypes dans la production culturelle destinée aux enfants</i>	<i>28</i>
3. <i>Stéréotypes et lutte dans la littérature jeunesse</i>	<i>29</i>
III. QUELLE PLACE POUR LA BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS DANS LA LUTTE CONTRE LES	
STÉRÉOTYPES AUJOURD'HUI ?.....	42
A. QUELLE LÉGITIMITÉ DE LA BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS DANS LE MOUVEMENT DE	
LUTTE CONTRE LES STÉRÉOTYPES DE GENRE ?	43
1. <i>Reconnaissance d'une légitimité vis-à-vis de leur rôle, de leurs missions, de leur position au sein de la Cité par les bibliothécaires</i>	<i>43</i>
2. <i>Pourquoi doit-elle spécifiquement s'en emparer plus que d'autres ?</i>	<i>46</i>
3. <i>Devoir de réserve et neutralité</i>	<i>48</i>
B. BIBLIOTHÈQUE EN COURS DE LUTTE... : UNE ACTION BIEN RÉELLE DES	
BIBLIOTHÉCAIRES FACE AUX STÉRÉOTYPES DE GENRE	50
1. <i>Enquête sur la place de la réflexion vis-à-vis des stéréotypes de genre dans le travail des bibliothécaires sur les collections.....</i>	<i>51</i>
2. <i>Quel est le programme ? Action culturelle et lutte contre les stéréotypes de genre.....</i>	<i>59</i>
3. <i>Les autres dimensions de la lutte contre les stéréotypes dans les pratiques des bibliothécaires</i>	<i>66</i>
C. LE REGARD DES TUTELLES : DE LA CENSURE À L'ENCOURAGEMENT	69
D. BOÎTE À OUTILS : TROUVER DES RESSOURCES ET DES OUTILS MOBILISABLES DANS LES	
RÉFLEXIONS ET LES ACTIONS DE NOS STRUCTURES.....	72
<i>Action culturelle.....</i>	<i>73</i>
<i>Associations.....</i>	<i>74</i>
<i>Bibliographies.....</i>	<i>74</i>
<i>Centres de ressources.....</i>	<i>75</i>
<i>Expositions.....</i>	<i>75</i>
<i>Formations</i>	<i>76</i>
<i>Livres.....</i>	<i>76</i>
<i>Newsletter.....</i>	<i>76</i>

<i>Outils pédagogiques</i>	76
<i>Podcasts</i>	77
<i>Travaux d'artistes</i>	77
<i>Veilles professionnelles</i>	77
<i>Autres</i>	78
CONCLUSION	79
BIBLIOGRAPHIE	81
ANNEXES	87
TABLE DES MATIÈRES	157

Sigles et abréviations

ABF : Association des Bibliothécaires de France

BNF : Bibliothèque Nationale de France

CAF : Caisse d'Allocations Familiales

CAFB : Certificat d'Aptitudes aux Fonctions de Bibliothécaires

CNLJ : Centre National de la Littérature pour la Jeunesse

CNRS : Centre National de la Recherche Scientifique

ENS : École Nationale Supérieure

ENSSIB : École Nationale Supérieure des Sciences de l'Information et des Bibliothèques

FSU : Fédération Syndicale Unitaire

IFLA : Fédération Internationale des Associations et Institutions de Bibliothèques (en anglais : International Federation of Library Associations and Institutions)

IUT : Institut Universitaire de Technologie

LGBTQ+ : Sigle utilisé pour désigner les personnes lesbiennes, gays, bisexuelles, trans, queers, intersexes et asexuelles.

NVL : Nous Voulons Lire

PMI : Protection Maternelle infantile

RLPE : Revue des Livres Pour Enfants

SNUipp : Syndicat National Unitaire des instituteurs, professeurs des écoles et professeurs d'enseignement général de collège

UNESCO : Organisation des Nations unies pour l'Éducation, la Science et la Culture (en anglais : United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization)

INTRODUCTION

Lorsque j'ai découvert le podcast « Les couilles sur la table »¹, mené par Victoire Tuillon, qui interroge les masculinités contemporaines sous de nombreux angles, j'ai pu d'autant plus réfléchir aux injonctions qui pèsent sur les femmes et les hommes aujourd'hui. Ces injonctions-là qui nous enferment tou·te·s dans des rapports de domination sans fin, dans des inégalités et des mal-être. Ces injonctions-là qui sont partout, à tous niveaux, dans tous sujets et en tous lieux de socialisation que nous pratiquons. Du fait de cette omniprésence, nous les intériorisons depuis la naissance et de manière continue et notamment parce qu'elles existent dans un grand nombre de représentations systématiques et simplificatrices du féminin comme du masculin. Je parlerai donc de ces représentations en tant que « stéréotypes de genre » parce qu'elles assignent en effet aux genres féminins et masculins des caractères, des rôles, ou des attributs exclusifs et souvent construits en opposition. Je me suis alors demandé si dans mon futur métier - je me projette dans celui de bibliothécaire en lecture publique -, j'aurai la possibilité de réfléchir aux stéréotypes de genre, et même de voir ma pratique professionnelle intégrer la lutte contre ces stéréotypes. Je me demande comment la bibliothèque où je travaillerai pourra aider ses usager·e·s à appréhender ces stéréotypes et à se défendre contre eux et leur banalisation dans la vie quotidienne, à construire et maintenir leur champ des possibles ouvert et multiple. Comment proposer à chacun la possibilité, dès le plus jeune âge, de ne pas admettre ces préjugés comme essence de la femme ou essence de l'homme, et ainsi espérer endiguer, limiter les inégalités qui découlent de cette intériorisation sociale.

Mais bien avant ça, et parce que de cette question découle toutes les autres, tous mes « comment ? », je m'interroge : Quelle place la Bibliothèque pour enfants occupe-t-elle dans le mouvement de lutte contre les stéréotypes de genre ?

La polysémie du mot « place » accompagné du verbe « occuper » me permet d'interroger la légitimité de la bibliothèque dans ce mouvement, mais aussi ses moyens et son potentiel de lutter significativement. Également, elle me permet de chercher à voir si oui ou non les bibliothèques agissent aujourd'hui, et comment. La Bibliothèque pour enfants désigne l'ensemble des espaces, collections et services dédiés aux publics enfants, mis en place par les bibliothèques de lecture publique. On parle notamment des secteurs jeunesse dans les structures. Je choisis de m'intéresser aux plus jeunes publics de la lecture publique, parce qu'ils sont très exposés aux stéréotypes de genre contenus dans une majorité des produits qu'on leur adresse mais aussi parce qu'il semble essentiel de proposer au plus tôt à chacun.e des pistes de réflexions et des représentations diversifiées. Plus précisément je m'intéresserai au public en âge d'aller en classe de maternelle et de primaire, de 3 à 11 ans environ. Pour préciser la définition

¹ Tuillon, V. s. d. *Les couilles sur la table*. Binge. Consulté le 7 janvier 2021, à l'adresse <https://www.binge.audio/podcast/les-couilles-sur-la-table/?uri=category%2Fles-couilles-sur-la-table%2F>

des stéréotypes de genre commencée ci-dessus j'ajoute, en reprenant certains mots² du Ministère chargé de l'égalité entre les femmes et les hommes, de la diversité et de l'égalité des chances, qu'ils sont des « représentations réductrices et généralisantes qui essentialisent ce que sont et ne sont pas les filles et les garçons, les femmes et les hommes ». Avec l'expression « mouvement de lutte contre les stéréotypes de genre », je cherche à englober la totalité des voix qui s'élèvent aujourd'hui contre l'ensemble, voire le système, de ces stéréotypes de genre. En admettant que cette lutte est un mouvement sociétal dont il faut noter l'ampleur grandissante, notamment depuis le mouvement #Metoo et la libération des paroles qu'il a favorisée, je tente de voir si la bibliothèque s'empare ou non des problématiques qu'elle met en avant.

La littérature et les recherches traitent assez peu des pratiques professionnelles des bibliothécaires à l'aune de ces problématiques et, quand elle le fait, elle s'intéresse plus spontanément aux stéréotypes dans la littérature jeunesse. Ainsi, du côté de l'édition, les écrits contemporains foisonnent, on parle notamment beaucoup des stéréotypes dans les albums jeunesse. Les études sont nombreuses : des pourcentages des héroïnes et héros, l'étude des métiers représentés, des lignes éditoriales engagées, la part des autrices et auteurs, les attributs physiques et vestimentaires des personnages ou leurs attitudes et postures. Les livres, d'accord, mais que sait-on des bibliothécaires et de leurs pratiques ? De la gestion des collections, de la médiation et de l'action culturelle ? La Revue des livres pour enfants publiait dans son numéro de décembre 2019 le dossier « Stéréotypes fin de parties » qui contenait un article³ décrivant une animation organisée par une professeure de collège et les bibliothécaires de la Bibliothèque Italie (Paris 13^e) pour une classe de 6^e autour des questions de stéréotypes de genre. Le blog de la commission Légothèque de l'ABF relaie des initiatives locales comme celle des heures du conte déconstruisant des stéréotypes de genre, menée par des Drag Queen à la bibliothèque Louis-Michel de Paris⁴ ; celle du débat autour des ABCD de l'égalité à la médiathèque Elsa Triolet de l'Île Saint-Denis⁵ ; ou encore celle de l'étude des stéréotypes dans les manuels scolaires réalisée par le Centre Hubertine-Auclert⁶. On peut également souligner les recherches de Florence Salanouve (Salanouve, 2018) qui tente d'analyser les classifications des bibliothèques et ainsi de comprendre le rapport que celles-ci entretiennent avec le genre, dans leur mode de catégorisation et de hiérarchisation des savoirs. Mais la visibilité globale de ces initiatives et actions plus ou moins importantes des professionnel·le·s de la Bibliothèque

² Vos droits. s. d. Ministère chargé de l'égalité entre les femmes et les hommes, de la diversité et de l'égalité des chances. Consulté le 7 janvier 2021, à l'adresse <https://www.egalite-femmes-hommes.gouv.fr/dossiers/sexisme-pas-notre-genre/vos-droits/>

³ Gosselin, R., & Pelletier, M. 2019. Une bibliothèque sens dessus dessous. *La revue des livres pour enfants*, 310, 174-179. <http://cnli.bnf.fr/fr/page-editorial/la-revue-des-livres-pour-enfants>

⁴ Etienne, N., & Jacquet, A. 2020, 22 avril. + de 100 idées pour changer ta bib ! Légothèque [en ligne]. <https://legothequeabf.wordpress.com/2020/04/21/de-100-idees-pour-changer-ta-bib/>

⁵ H., C. 2016, 2 mars. « Et si on en parlait ? » : la médiathèque comme lieu de débat citoyen. Légothèque [en ligne]. <https://legothequeabf.wordpress.com/2014/07/08/et-si-on-en-parlait-la-mediathèque-comme-lieu-de-debat-citoyen/#more-1316>

⁶ H., C. 2013, 22 octobre. *Manuels scolaires et stéréotypes, les études du centre Hubertine Auclert*. Légothèque [en ligne]. <https://legothequeabf.wordpress.com/2013/10/22/manuels-scolaires-et-stereotypes-les-etudes-du-centre-hubertine-auclert/#more-949>

pour enfants et, plus encore, de leurs réflexions quant à leurs pratiques et au rôle de la bibliothèque, restent difficiles à cerner. Également, peu de documentation concerne le positionnement des tutelles des bibliothèques, notamment des municipalités, à cet égard.

Ainsi, il semble nécessaire d'interroger les bibliothécaires elles et eux-mêmes pour comprendre où celles et ceux-ci et leurs structures se situent quant à la lutte contre les stéréotypes. L'intérêt est aussi pour les bibliothécaires qui réfléchissent à ces problématiques de profiter des expériences et réflexions de leurs collègues, de s'inspirer de leurs idées, et de comprendre si oui ou non il existe une démarche globale dans la communauté professionnelle qui pourrait quelque peu les légitimer dans leurs propres initiatives. Finalement, l'intérêt serait de montrer aux tutelles qui souhaitent prendre en compte ces réflexions de quels moyens la bibliothèque dispose et de quels moyens et soutiens elle aurait besoin pour s'impliquer.

J'ai ainsi pu mettre en place deux moyens de recueil de données. Le premier est un questionnaire (cf. annexes) aux questions le plus souvent fermées, sur des actions concrètes au sein des pratiques professionnelles, diffusé en ligne. Il recueille actuellement les réponses de 104 professionnel·le·s des bibliothèques travaillant en secteur jeunesse. Avoir pu en recueillir plus de 100 me semble un échantillon intéressant à analyser et porteur d'une certaine représentativité. Ces données permettraient de comprendre si la question de la lutte contre les stéréotypes de genre est une question qui peut toucher globalement ou non les différents lieux de la Bibliothèque pour enfants. Également, il permettra de mieux saisir le nombre d'initiatives locales et les différentes formes que celles-ci peuvent prendre. Le fait que ce questionnaire soit diffusé en ligne par différents réseaux sociaux et qu'il a un format court et simple à remplir permet de recueillir un nombre de participations assez conséquent. Cependant sa limite reste dans le fait qu'il ne peut être diffusé qu'aux personnes utilisant assez facilement internet et les réseaux sociaux. Également, si je peux récolter des intitulés d'initiatives ou de projet et quelques précisions quant à leurs modalités, cela reste assez succinct et peu détaillé, c'est une autre des limites de ce format.

Le deuxième moyen est un entretien semi-directif téléphonique mené avec 10 bibliothécaires de lecture publique travaillant en secteur jeunesse (cf. annexes) qui permet de recueillir des données plus développées, notamment sur la réflexion des bibliothécaires vis-à-vis de leurs pratiques professionnelles et du positionnement des tutelles. J'ai également réalisé un entretien préalable à mes enquêtes, lui aussi semi-directif, auprès d'un bibliothécaire-chercheur membre de la commission Légothèque de l'ABF (cf. annexes) dont j'emploierai également les données dans mon travail. Ce type d'enquête pallie également l'une des limites du questionnaire puisqu'il permet de recueillir des données plus précises et complètes quant aux initiatives de lutte des professionnel·le·s concernant les collections comme l'action culturelle. L'avantage est en effet la quantité et la richesse des données recueillies et le fait qu'elles peuvent ouvrir des portes à mes recherche là où je ne les attendais pas. La limite de ce moyen est le fait qu'il est difficile de recueillir des données de beaucoup de professionnel·le·s différent·e·s. En effet, mener ces entretiens demande du temps et c'est surtout la retranscription et l'analyse des données qui est chronophage. Je veux préciser également

que si le questionnaire cherche à prélever un ensemble de réponse représentatives des pratiques des bibliothécaires en France, les entretiens sont proposés de manière plus ciblée, vers des bibliothécaires jeunesse qui semblent déjà sensibilisé·e·s aux réflexions vis-à-vis des stéréotypes de genre. Ce moyen permet de relever au mieux un ensemble conséquent de données qualitatives quant à la lutte contre ces stéréotypes.

Mener ces deux types d'enquêtes ensemble me semble nécessaire car ils sont complémentaires quant à leurs avantages et limites.

Par des recherches documentaires et ces différentes enquêtes, je souhaite étudier, dans un premier temps, la naissance de la Bibliothèque pour enfants en France ainsi que la reconnaissance à son égard, et notamment par le fait qu'elle se soit positionnée comme lieu d'accompagnement de la construction de soi et de la citoyenneté. Plus encore, je tente de comprendre si, par son essence-même, son rôle tend à aller plus loin et notamment à accompagner les évolutions sociétales qui l'entourent, les questionnements et les luttes contre les inégalités. Par la suite, il s'agit d'étudier ce mouvement de lutte contre les stéréotypes de genre dans le cadre de l'enfance et de comprendre pourquoi cette lutte est nécessaire et pourquoi elle doit-être menée par les différents acteurs qui travaillent avec ou à destination des enfants, comme ceux de la littérature jeunesse. Nous comprendrons alors si et dans quelle mesure la Bibliothèque pour enfants est, elle aussi, une actrice au potentiel de lutte intéressant. Finalement, il s'agira d'analyser les données recueillies par l'enquête pour comprendre quelle place tiennent aujourd'hui les bibliothèques dans la lutte contre les stéréotypes de genre, en étudiant à la fois la gestion des collections et la mise en place de l'action culturelle destinée aux enfants, et également en analysant les réflexions des bibliothécaires jeunesse autour de leurs pratiques professionnelles et de la légitimité de la Bibliothèque dans cette lutte. Il sera également intéressant de réaliser une boîte à outils, notamment à partir des suggestions relevées dans les réponses des bibliothécaires à mes questions, dans laquelle les bibliothécaires pourront trouver de quoi alimenter leurs réflexions autour des stéréotypes de genre.

I. LA BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS EN FRANCE: ÉMERGENCE D'UN GENRE NOUVEAU

Hier, la bibliothèque accueillait les enfants pour la première fois dans un espace dédié, elle s'adressait à eux proprement, directement et naissait alors la Bibliothèque pour enfants. Aujourd'hui, en France chaque structure de lecture publique a son secteur jeunesse, on ne peut plus penser une bibliothèque municipale sans l'accueil du public enfant, sans les collections qui lui sont proposées. Et son rôle s'est étendu, il s'est complexifié et, en ce sens, la Bibliothèque pour enfants est continuellement le terreau de nouveaux travaux. En 1989, l'Organisation des Nations Unies reconnaissait, par sa *Convention internationale du droit des enfants*, le statut de citoyen des enfants. Plus encore, il reconnaît à l'enfant le droit d'exprimer ses opinions et que celles-ci soient prises en considération comme le droit de s'épanouir et de développer ses dons et aptitudes « dans toute la mesure de leurs potentialités ». Ce qu'il m'intéresse de voir en premier lieu, c'est bien cette naissance et cette affirmation dans la vie de la Cité de la Bibliothèque pour enfants comme un lieu d'accompagnement des individualités et de la citoyenneté. Ce qui m'intéresse, c'est de comprendre si la Bibliothèque pour enfants a ce rôle d'accompagnement des évolutions sociétales, des questionnements et des luttes.

A. L'HEURE JOYEUSE, UN OVNI : LA PREMIÈRE BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS FRANÇAISE

Dans son article « Bibliothèque pour l'enfance et la jeunesse : une utopie durable », Viviane Ezratty (Ezratty, 2015) retrace l'apparition de la Bibliothèque pour enfants en France. C'est en 1924, dans un contexte post première Guerre Mondiale, que naît l'Heure Joyeuse, la première « bibliothèque de prêt gratuite, avec une salle de lecture, spécialisée pour les enfants » de France sous l'impulsion du Book Committee on Children's Libraries (Comité du livre pour les bibliothèques enfantines). Le Comité propose dans le même temps ce projet en Belgique : l'Heure Joyeuse de Bruxelles précéda celle de Paris de quatre ans. Notons les noms des personnes s'impliquant alors dans ce projet et qui deviendront les premières bibliothécaires de l'Heure Joyeuse : Claire Huchet (première directrice de l'Heure Joyeuse) qui est alors la secrétaire-bibliothécaire de la fondation ; Marguerite Gruny, formée par Claire Huchet et Mathilde Leriche alors étudiante. Le bibliothécaire et écrivain Eugène Morel apporte également son soutien et

prononcera le discours d'inauguration de la bibliothèque, le 12 novembre 1924, au 3 rue Boutebrie ; un discours important et fondateur.

Ainsi, penser une bibliothèque à destination d'un public enfant est, en France, une première initiative non institutionnelle, menée par une fondation américaine à but non lucratif. L'ouvrage *L'Heure Joyeuse, 1924-1994 : 70 ans de jeunesse : témoignages réunis par Viviane Ezratty, Françoise Lévêque et François Tenier*, publié en 1994, raconte également cette naissance soutenue par Ernest Coyecque, alors Inspecteur des bibliothèques de la Ville de Paris, qui défendra toute sa vie la Bibliothèque pour enfants. Cependant, il faut bien souligner le caractère inédit d'une telle entreprise, la bibliothèque gratuite pour la jeunesse étant une institution très répandue aux États-Unis mais totalement inconnue en France, dont l'administration et la population sont alors assez désintéressées par le sujet. Derrière ce projet, on trouve en effet la volonté de mettre à la disposition des enfants des livres pour les aider dans leur reconstruction, à la suite de la période de guerre traversée. Il s'agit aussi d'« offrir des lieux de culture et de construction de soi à l'enfant, en tant que citoyen pacifique du monde, dans un monde lui-même en reconstruction, avec de nouveaux intérêts internationaux, notamment celui du devoir de mémoire. » (Wikipédia, 2020). Viviane Ezratty nous parle elle aussi de cette motivation de « former des citoyens du monde » qui est une motivation première au sein du projet et de la démarche des trois bibliothécaires. En ce sens, l'Heure Joyeuse a eu « un aspect expérimental et social » (Mairie de Paris, 1994), avec la création d'une « Assemblée générale des lecteurs » qui était invitée à participer à la gestion de la bibliothèque. Les lectrices et lecteurs avaient également la possibilité de préparer une exposition en effectuant des recherches sur le sujet de leur choix ou de participer à la rédaction du journal des lecteurs et lectrices « Le rat joyeux ». Également, dans son discours d'inauguration, Eugène Morel mettait en avant l'idée que la Bibliothèque pour enfant est le lieu de l'apprentissage et qu'il participe à l'accompagnement de l'individu à tous moments de sa vie. L'ensemble de ces notions et initiatives sont bien de l'ordre de l'expérimentation dans le contexte français, bien qu'elles soient courantes aux États-Unis, et participent du caractère très progressif et innovant de la Bibliothèque pour enfant, un caractère que celle-ci a d'ailleurs toujours gardé.

Le Book Committee on Children's Libraries doit alors convaincre qu'un modèle si nouveau fonctionnerait en France, qu'il est bénéfique et nécessaire aux enfants, car il rencontre, en effet, certaines méfiances du côté de l'administration de la Ville de Paris ou plus largement des Françaises et Français. Dans son article « De « l'Heure Joyeuse » à « Minecraft » : les bibliothèques pour enfants d'hier à aujourd'hui », de 2016, Mina Bouland note notamment que ce faible entrain fait écho à une méfiance générale vis-à-vis de l'autonomisation de l'enfant. Guy Baudin se souvient en 1994, alors qu'il est le chef du Bureau des bibliothèques de la Ville de Paris, qu'on « chercherait en vain du côté de l'administration parisienne de l'époque le moindre témoignage de soutien, le moindre signe d'encouragement » pour Mathilde Gruny et son Heure Joyeuse (Mairie de Paris, 1994).

Si le projet voit le jour, c'est bien parce qu'il est presque entièrement pris en charge par le Book Committee on Children's Libraries. La Ville de Paris ne participera que par la mise à disposition d'un local, selon la délibération du conseil municipal en 1923, laissant le reste des charges au Comité (le salaire des bibliothécaires, le mobilier adapté aux enfants, l'achat de 2000 ouvrages, l'entretien, le chauffage, l'éclairage, le fonctionnement...). On pourrait cependant déceler comme une mise à l'épreuve, la définition d'une phase d'essai, dans le délibéré de ce conseil, qui laisse l'Heure Joyeuse entièrement à la charge du Comité pour un an mais qui déclare que « l'année expirée, la Ville de Paris assurera seule toutes les dépenses de l'œuvre ». Si donc le projet s'avère être un vif succès, il semble que la Ville de Paris envisage d'intégrer la Bibliothèque pour enfants au sein de ses institutions.

B. LE RÉVEIL DES INSTITUTIONS ET LA MISE EN PLACE DE TUTELLES

Le jour de l'inauguration de l'Heure Joyeuse, le 12 novembre 1924, Carole Griffiths, présidente du Book Committee on Children's Libraries affirme que « La bibliothèque pour enfants est sociale par nature et scientifique par son organisation. Pour réussir, elle doit avoir l'appui des autorités publiques, être guidée par des experts et jouir de la sympathie constante et de l'attention perpétuelle des citoyens patriotes. » (Mairie de Paris, 1994). Ce projet compte en effet sur le soutien de la Ville de Paris pour assurer la vie de l'Heure Joyeuse sur le long terme et ainsi donner pour modèle cette bibliothèque pour enfants à toutes et notamment aux autres municipalités.

1. L'assentiment de la Ville de Paris pour l'Heure joyeuse

Comme prévu lors de sa création, la bibliothèque de l'Heure joyeuse est gérée par le Book Committee on Children's Libraries jusqu'en 1925. Après son premier anniversaire, la Ville de Paris reconnaît donc la légitimité d'une telle bibliothèque et reprend l'établissement à sa charge. Celui-ci intégrera le réseau des bibliothèques de Paris et en fait aujourd'hui encore partie. La lecture sur place étant majoritairement pratiquée, le prêt à domicile est alors mis en avant et plus largement pratiqué. Comme convenu, le Book Committee on Children's Libraries a pu faire don du fonds de plus de 2 000 documents et du mobilier de l'Heure Joyeuse à la Ville de Paris lorsque celle-ci reprend la bibliothèque à sa charge.

Cet assentiment en 1925 de la Ville de Paris pour le modèle d'une bibliothèque jeunesse gratuite est sans aucun doute motivé par le franc succès qu'a rencontré l'Heure Joyeuse à Paris tant auprès de la communauté professionnelle

des bibliothèques qu'auprès du public, plutôt que par une conviction générale au sein de son administration. Les différents témoignages recueillis dans l'ouvrage *L'Heure Joyeuse, 1924-1994 : 70 ans de jeunesse : témoignages réunis par Viviane Ezratty, Françoise Lévêque et François Tenier* ne tarissent pas d'éloges et d'émerveillements de bibliothécaires comme de lecteur·ice·s pour l'Heure Joyeuse. Dès son inauguration, les enfants se pressaient aux portes de la bibliothèque. « Voilà la bibliothèque de mes rêves » a pensé la bibliothécaire Raymonde Dalimier en y entrant. Une autre bibliothécaire, Anne Marie Franchon parle du « rayonnement intense de l'Heure Joyeuse ». Tou·te·s reconnaissent le caractère pionnier de ce lieu et des dames qui s'en occupaient. Notons cependant que la Ville de Paris, de son côté, reste encore frileuse au sujet de la Bibliothèque pour enfants, et bien qu'elle ait pris sous sa tutelle l'Heure Joyeuse au bout d'un an d'existence, Guy Baudin rappelle au sujet de Marguerite Gruny combien elle avait pu faire face à « l'inertie, à l'indifférence, voire à l'hostilité » de l'administration parisienne. Il rappelle que les « rapports annuels de l'Heure Joyeuse décrivent les combats décevants qu'elle a dû mener en permanence pour arracher personnel, crédit et autres moyens nécessaires à la mission qu'elle s'était donnée ».

À la suite de cette première bibliothèque jeunesse, finalement validée par l'administration de Paris, d'autres Heure Joyeuse sont ouvertes ailleurs en France à partir de 1934, à Belfort, Toulouse, La Rochelle et Versailles. Eugène Morel le disait dans son discours d'inauguration, l'Heure Joyeuse a bien été « une étincelle qui embras[e] des zèles qui couvent dans toute la France ». Les bibliothèques jeunesse vont petit à petit faire partie du paysage culturel français, impulsées par l'État et les collectivités territoriales qui finissent par s'emparer entièrement de ce modèle de bibliothèque, notamment dans les nouveaux projets de bibliothèques à construire qui prendront en compte l'accueil des publics enfants. C'est le cas lors de la conception en 1946 de la bibliothèque municipale de Grenoble qui propose une salle réservée aux enfants. Mais il faut souligner que le manque de moyens est encore trop souvent un frein notable pour implanter des secteurs jeunesse dans tous les établissements. C'est ainsi qu'à partir de 1975 les tutelles apportent un meilleur soutien aux structures. Ainsi : « une aide incitatrice de l'État et un investissement des municipalités permettent de multiplier les bibliothèques avec des sections jeunesse bien dotées » (Ezratty, 2015). Ces aides confirment alors la reconnaissance de l'importance, voire de la nécessité des bibliothèques pour enfants par l'État et les tutelles, aux différentes échelles territoriales de la France, et l'on aura ainsi dépassé la défiance qu'a pu connaître Marguerite Gruny lorsqu'elle se battait pour la première Heure Joyeuse. Aujourd'hui, le fait est qu'il n'est plus possible d'imaginer les bibliothèques françaises de lecture publique sans les enfants.

2. Former les fonctionnaires aux métiers des bibliothèques pour enfants

Cette reconnaissance des tutelles, en plus de passer par une aide financière incitatrice aux projets de bibliothèques pour enfants, passe aussi par une attention dans le recrutement des professionnels des bibliothèques.

De nouveau, on peut noter le caractère pionnier de l'Heure Joyeuse qui, par l'initiative de ses bibliothécaires, met en place à partir de 1929 des stages théoriques et pratiques d'environ trois mois, qu'elle accueille au sein de sa structure. Ces formations sont alors destinées aux bibliothécaires mais aussi à d'autres professions de l'enfance.

La formation au métier de bibliothécaire pour enfants s'officialise dans la fonction publique lorsque l'État met en place, en 1951, l'examen du Certificat d'Aptitudes aux Fonctions de Bibliothécaires (CAFB), au sein duquel on peut noter des aspects spécifiques au travail des bibliothécaires jeunesse. Dans son article « Les bibliothèques pour enfants en France » pour la revue *Enfance*, Marguerite Gruny relève que « Les sujets choisis par la Direction des Bibliothèques de France pour l'épreuve écrite [...] montrent clairement l'importance qu'attache cet organisme national au rôle éducatif des futurs titulaires. La Préfecture de la Seine, soucieuse également de recruter des bibliothécaires municipaux avertis des problèmes de l'enfance, vient d'inscrire au programme d'un récent concours l'étude du choix des livres pour enfants et adolescents et du fonctionnement des bibliothèques créées à leur intention. » (Gruny, 1956). En 1960, le CAFB voit ses épreuves d'admissibilité divisées en quatre spécialités, pour concourir au certificat il s'agit donc de se positionner sur l'une de ces options. Parmi elles, on trouve la spécialité « Bibliothèque d'enseignement et bibliothèque pour la jeunesse ». C'est d'ailleurs à Marguerite Gruny que l'organisation de cette spécialité sera confiée (Bouland, 2016). Plus tard, en 1989, une nouvelle réforme réarrange le certificat et l'on retrouve la spécialité « Jeunesse » dans le nouveau programme. Ces réformes du CAFB montrent combien la spécificité et l'importance de s'adresser à un public enfant sont finalement acceptées, reconnues et encouragées par les institutions officielles des bibliothèques de lecture publique.

Il faut cependant noter un bémol à ce constat : avec la suppression du CAFB dès 1992, Dominique Lahary dans son écrit de la même année « CAFB : Mort et transfiguration ? », déplore la disparition des spécialisations du CAFB, dont l'option « Jeunesse » fait partie. Mina Bouland note également qu'avec cette suppression, « le recrutement des bibliothécaires jeunesse est basé désormais sur des formations généralistes pré-recrutement ou post-recrutement [ce qui peut engendrer] une difficulté à recruter un personnel qualifié et motivé » au sein des professions de la Bibliothèque pour enfants.

Heureusement, notons que les sujets concernant la jeunesse sont aujourd'hui bien implantés dans les catalogues des formations continues impulsées par la fonction publique ou par les associations investies dans la formation. En regardant sur le portail Formations Bibdoc⁷, on trouve par exemple une formation de la BNF concernant la littérature jeunesse, pour se former à la valorisation des ouvrages sur les réseaux sociaux et blogs par la rédaction de critiques. Une autre menée par Bibliavergne concernait la mise en jeu des lectures d'album à voix haute. L'ENSSIB quant à elle, a

⁷ENSSIB. *Formations Bibdoc*. Villeurbanne : ENSSIB, 2021. [Consulté le 15 juin 2021]. Disponible à l'adresse : <http://www.formations-bibdoc.fr/>

mené cette année une journée d'étude avec la BNF et le CNLJ sur le rôle des bibliothèques auprès de la jeunesse autour des thématiques de la violence. La naissance de la commission jeunesse de l'ABF est également une formalisation fondatrice de la reconnaissance de la nécessité de la Bibliothèque pour enfants à l'échelle nationale, au sein de la communauté des professionnel·le·s des bibliothèques. L'idée est bien d'échanger, de partager et de voir chez les professionnel·le·s des bibliothèques des compétences spécifiques relatives à l'accueil de publics enfants et à la gestion de collections et services leur étant destiné.

3. La Bibliothèque pour enfants reconnue comme un lieu faisant société

On peut ainsi affirmer qu'aujourd'hui, et après un long chemin, ce rôle de la bibliothèque auprès des enfants est admis et valorisé par les différentes tutelles des bibliothèques en France. Bien que ces tutelles soient plus ou moins impliquées dans l'encouragement et la valorisation de leurs bibliothèques au sein de leur communauté, celles-ci sont reconnues comme des lieux nécessaires et spécifiques faisant société. Les membres de la commission Legothèque de l'ABF reviennent sur ce point dans leur texte fondateur en affirmant que ce rôle dans la société est d'ailleurs reconnu au-delà des frontières françaises à l'échelle internationale. En effet, il est explicité dans des textes fondateurs pour les professionnels des bibliothèques: « De fait, si aucun texte légal en France n'affirme le rôle de la bibliothèque dans la société, de nombreux documents viennent au contraire le souligner depuis la *Charte du Conseil Supérieur des Bibliothèques* (1991) au *Code de déontologie de l'ABF* (2003), en passant par le *Manifeste de l'IFLA sur la bibliothèque multiculturelle* (2006) ou la *Déclaration universelle de l'Unesco sur la diversité culturelle* (2002). » Le Conseil supérieur des bibliothèques rédige ainsi dans sa charte que « La bibliothèque est un service public nécessaire à l'exercice de la démocratie. Elle doit assurer l'égalité d'accès à la lecture et aux sources documentaires pour permettre l'indépendance intellectuelle de chaque individu et contribuer au progrès de la société. » Les bibliothèques sont reconnues comme faisant société en premier lieu parce qu'elles sont ouvertes à tou·te·s, par des dimensions d'accessibilité, de gratuité et d'accompagnement et qu'elles rassemblent sur un pied d'égalité chacun et chacune, enfants comme adultes.

Plus spécifiquement, Viviane Ezratty (Ezratty, 2015) parle de cette volonté consciencieuse des bibliothécaires jeunesse à vouloir accompagner au mieux les besoins spécifiques des enfants, en veillant à la qualité de l'accueil prodigué qui favorise l'approche « collaborative », « sensorielle et ludique » et en comprenant les évolutions sociétales qui accompagnent les générations. Plus encore, les tutelles ont reconnu aux bibliothèques jeunesse la force d'expérimentation qu'elles ont mise en œuvre dès l'Heure Joyeuse et qu'elles continuent de mettre en œuvre, contaminant les sections pour adultes également, en allant chercher bien au-delà de cette image traditionnelle de lieu des savoirs.

C. BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS ET ACCOMPAGNEMENT DE LA CONSTRUCTION DE L'IDENTITÉ DE CHACUN·E : ÉLARGIR LE CHAMP DES POSSIBLES

Je me suis intéressée aux textes fondateurs qui sont des écrits de référence au cœur de l'univers professionnel des bibliothèques pour comprendre quelle est la position des institutions internationales vis-à-vis du rôle de la bibliothèque pour la construction de soi. Ainsi la *Déclaration de Lyon sur l'accès à l'information et au développement* de l'IFLA nous dit que « l'accès à l'information favorise le développement en permettant aux individus de [...] enrichir leur identité et leur expression culturelle [et d'] assurer l'émancipation. » Elle affirme l'importance d'un développement durable, précisant notamment que « l'égalité des sexes [peut] être accru de manière significative grâce à l'émancipation des femmes [...] obtenue par un accès équitable à l'éducation ». Cette mention souligne l'importance de la bibliothèque publique dans ce cadre. Le *Manifeste de l'UNESCO sur la bibliothèque publique* écrivait déjà que la bibliothèque est un « instrument essentiel de l'éducation permanente [...] et du développement culturel de l'individu [...]. » Elle classe parmi les missions fondamentales de la bibliothèque publique le soutien de « l'épanouissement créatif de la personnalité ». Le rôle social qu'exerce la bibliothèque auprès de l'individu au cours du processus de construction de soi est ainsi déterminant parce qu'il permet de présenter à chacun·e un champ des possibles larges, et de largeur égale pour tous et toutes.

1. Réunir – La Bibliothèque pour enfants, le lieu des mixités

L'accès équitable à l'éducation, déterminante pour l'égalité filles-garçons que prône la *Déclaration de Lyon sur l'accès à l'information et au développement*, passe tout d'abord par des enjeux de mixité. Cet enjeu, le projet de l'Heure Joyeuse en a fait un de ses chevaux de bataille, il a donc été présent dès la naissance de la Bibliothèque pour enfants.

En effet, en 1924, réunir dans un même lieu relatif à l'apprentissage et au savoir des enfants, filles comme garçons, est une organisation inédite. Du côté des écoles, il faudra attendre 1959 pour que les lycées mixtes soient légalisés, 1963 pour que cette légalisation soit étendue aux collèges et 1976 pour que la mixité s'étende à tous les degrés de l'enseignement.

Le projet de l'Heure Joyeuse se construit en effet sur les principes de la lecture publique américaine (Bouland, 2016) qui compte parmi eux la mixité filles-garçons et la mixité sociale. Anne-Marie Bertrand, dans le premier chapitre de l'ouvrage *Bibliothèque publique et Public library : Essai d'une généalogie comparée* paru en 2010, souligne d'ailleurs combien ce modèle américain est à la fois « un modèle technique (le livre

accès aux ouvrages, des bibliothèques pour les enfants, l'introduction de la presse, de la documentation pratique, la gratuité, du personnel qualifié) et un modèle politique : celui des bibliothèques pour toute la population, appuyées et voulues par la population » (Bertrand, 2010).

On retrouve l'idée de réunir à l'Heure Joyeuse les enfants du XVI^e arrondissement de Paris comme celles et ceux des ouvrier·e·s du quartier de la Bastille. La mixité est aussi, à l'Heure Joyeuse, celle des âges, car celle-ci accueille les enfants jusqu'à leurs 17 ans. Ainsi donc, ce projet met la mixité au centre, pour se connaître, pour mieux vivre ensemble et moins se distinguer et se mettre dans des cases. Il veut rassembler tous les futur·e·s citoyen·ne·s, pour faire se rencontrer les différences et faire lire, agir, découvrir, apprendre les enfants ensemble. Plus encore, les bibliothécaires considèrent que l'un des objectifs premiers de la bibliothèque est le développement de la personnalité de l'enfant, il s'agit donc de permettre à tou·te·s les enfants de puiser autant les un·es que les autres dans la bibliothèque et ses documents, ce qu'il·elle est et veut devenir.

Cet enjeu de mixité au sein des bibliothèques pour enfants est, dès lors, une problématique adoptée par l'ensemble des professionnel·le·s des bibliothèques de France. En ce sens, l'Heure Joyeuse a en effet pu apporter un modèle de réflexion de la bibliothèque qui a eu un impact certain à l'échelle nationale. Elle est régulièrement réinterrogée et notamment avec l'émergence au XXI^e siècle de la notion d'inclusion, qui désigne pour une bibliothèque le fait de « s'adapter pour intégrer l'ensemble des personnes avec leurs différences culturelles, physiques et sociales » comme le définissent Marie-Noëlle Andissac et Thomas Chaimbault-Petitjean dans leur article « Des bibliothèques inclusives » de 2015. Notons que cette année 2015 est d'ailleurs déterminante pour cette notion d'inclusivité dans le milieu de l'enfance puisque c'est cette année que l'école publique s'est réellement affirmée en tant qu'école inclusive et a mis en place un nombre important de dispositifs dans ce sens. A l'occasion de mon questionnaire auquel 104 bibliothécaires ont pu répondre, j'ai demandé à celles·eux-ci de donner cinq mots-clés évoquant pour elles·eux le rôle que joue la Bibliothèque pour enfants quant à la construction de soi. Parmi les réponses, on peut noter qu'apparaissent les mots « inclusion » et « mixité » en résonnance avec ces questionnements qui restent d'actualité.

2. Libérer, autonomiser, épanouir

Dès la mise en place du projet de l'Heure Joyeuse, le rôle de la bibliothèque quant à la construction de l'enfant est un enjeu que les défenseur·euse·s du projet mettent en avant. Se dégagent notamment l'idée de libérer, d'autonomiser et de donner les moyens de s'épanouir à l'enfant.

Paul Hazard, professeur au collège de France, témoignait que l'enfant, à l'Heure Joyeuse, était « quelqu'un, [l'enfant était] chez lui : non pas hôte de passage mais maître de la maison » (Mairie de Paris, 1994). Déjà, dans son discours d'inauguration, Eugène Morel l'énonçait : « l'enfant est ici chez lui, il va signer de son nom, prendre sa

responsabilité, choisir lui-même ses livres, ne recevoir de conseils que ceux qu'il demande, apprendre le secret de toute liberté : le respect du bien commun, du droit d'autrui. » L'enfant était ainsi autonome dans son choix de lecture, dans le choix des outils de son apprentissage hors école, il·elle était tenu·e responsable des ouvrages qu'il·elle empruntait, de sa posture dans le lieu bibliothèque. L'autonomie passait aussi dans la possibilité de prendre des initiatives, comme celle évoquée précédemment de monter seul·e ou à plusieurs, des expositions sur le sujet de son choix. Cette autonomie de l'enfant est aujourd'hui effective dans les bibliothèques jeunesse, il·elle peut venir librement à la bibliothèque, disposer de son propre compte lecteur et de sa carte de bibliothèque, venir effectuer seul du prêt, du retour ou des réservations de documents, s'inscrire et venir seul·e aux différents temps culturels proposés, emprunter un grand panel de documents quel que soit leur support, accéder aux espaces multimédia ou aux ressources numériques en ligne. Il·elle peut suggérer des achats, donner son avis, exprimer ses coups de cœurs, participer à des sélections et des fonds tournants. Dans certaines bibliothèques, il·elle peut participer au rangement des ouvrages, devenir bibliothécaire le temps d'une journée, participer au réaménagement des espaces, à la création de services, à l'organisation des collections. La liste est longue et elle témoigne de cette volonté des bibliothécaires à favoriser l'autonomie de l'enfant, à lui permettre de s'impliquer, de prendre en main des responsabilités, de s'exprimer, de se passionner, de laisser libre court à sa créativité. La Bibliothèque pour enfants invite celles et ceux-ci à devenir acteur·rice·s de leur construction, à trouver les moyens et l'espace nécessaire pour se projeter et se découvrir. Et comme Berthe Fouchère l'écrivait pour *Le populaire* en 1932 au sujet de l'Heure Joyeuse, « l'enfant sera l'agent le plus actif de sa formation intellectuelle et son propre stimulant ».

Le fait que la bibliothèque soit un espace d'apprentissage et de construction de soi en dehors du cadre scolaire a également toute son importance. Eugène Morel le disait (Mairie de Paris, 1994), c'est « l'œuvre post-scolaire par excellence » qui accompagne l'individu tout au long de sa vie, qui prolonge les apprentissages, l'information, l'accès à la culture et les moyens de s'enrichir librement de ce dont on a besoin. C'est un autre lieu qui abrite des espaces entièrement dédiés à l'enfant, pensés pour elle·lui, sans logique marchande. La bibliothèque développe ainsi une logique transversale, -où l'enfant peut alimenter les discours, partager ses connaissances à tout·e autre usager·e ou aux bibliothécaires, et même encore apprendre seul grâce aux documents proposés-, montrant ainsi la voie à l'école qui, elle aussi, tend aujourd'hui vers cette dimension.

Au sujet de L'Heure Joyeuse, Berthe Fouchère écrivait également qu'elle « ne se contente pas de fournir à l'enfant les livres qui lui plaisent et l'intéressent, et de lui aménager le cadre d'intimité et de confort où il se sent heureux ; elle aide aussi à l'épanouissement de sa personnalité, elle s'efforce de le révéler à lui-même et de l'élever [...]. On conçoit tout l'intérêt de cette réalisation qui stimule les facultés intellectuelles essentielles chez l'enfant : son esprit d'initiative, son esprit critique, son jugement. » (Fouchère, 1932). La bibliothèque tente ainsi de permettre l'épanouissement de l'enfant en l'invitant à développer des mécanismes intellectuels qui lui permettront de défendre ce dans quoi il se projette, son identité et de comprendre le monde qui l'entoure, ce qui contribue à la liberté d'être et de penser de chacun·e. On pense ainsi à l'éducation aux médias et à l'information, un accompagnement éducatif

qui prend de l'ampleur au sein des bibliothèques jeunesse et qui fait l'objet depuis 2020 d'un plan national du ministère de la Culture, et qui serait l'un des enjeux modernes de cette stimulation des facultés intellectuelles que Berthe Fouchère relevait lors de sa visite de l'Heure Joyeuse.

Par ailleurs, une phrase retient tout particulièrement l'attention dans l'article de Berthe Fouchère : « Organiser la lecture publique chez l'enfant [...] c'est défendre sa personnalité naissante contre tout ce qui put la déformer ou la corrompre ». La Bibliothèque pour enfants encourage l'enfant dans ses choix en lui offrant le plus grand nombre de possibilités. Elle propose à l'individu l'ouverture au monde pour trouver son épanouissement. Dans l'entretien que j'ai pu mener avec la bibliothécaire Lydia, celle-ci a mentionné le fait qu'« il faut aider l'individu à trouver sa place en lui offrant des représentations dans lesquelles il peut se projeter ». Pour cela, il est nécessaire d'élargir les horizons proposés, car ce qui pourrait corrompre ou déformer la personnalité naissante d'un individu semble être de l'ordre de la restriction, de la contrainte.

3. Former des citoyen·ne·s éclairé·e·s : la bibliothèque comme lieu d'ouverture aux diversités

Ainsi donc, la bibliothèque accompagne l'individu dans sa découverte et sa réflexion du monde. Elle lui donne les ressources nécessaires pour s'approprier la réalité qui l'entoure et pour mener les combats que celui·elle-ci veut mener. Elle est le lieu où le cerveau bouillonne, s'interroge, cherche, trouve des réponses. Elle est le lieu de l'accès et de la construction des savoirs. Elle est le lieu où l'on peut se sentir légitime, confiant.

Et pour ce faire, elle est le lieu de la multiplicité des points de vue, de l'ouverture sur tous les sujets, vus de tous les côtés. Le lieu où le champ des possibles de chacune est large et qui doit offrir le même champ des possibles large à tous ses usager·e·s. On retrouve ainsi un pendant de l'enjeu de mixité évoqué précédemment : si l'on accueille des enfants de tous horizons, il faut s'adresser à elles et eux avec la plus grande diversité possible. Récemment, le *Code de déontologie des bibliothécaires de l'ABF* (ABF, 2020) reconnaissait lui aussi pour mission de la bibliothèque le fait de « favoriser la construction de soi et le développement de l'esprit critique » et de « mettre à disposition des publics l'ensemble des ressources et méthodes nécessaires à la construction d'une pensée complexe et autonome » en garantissant « le pluralisme ». Cette idée de pluralisme est également soulignée par la *Charte Bib'lib du droit fondamental des citoyens à accéder à l'information et aux savoirs par les bibliothèques* (ABF, 2018) de l'ABF qui mentionne le fait que « les collections, ressources et contenus disponibles dans ou par les bibliothèques reflètent la pluralité et la diversité de la société ». A l'occasion de mon questionnaire, au moment de la question demandant cinq mots-clés évoquant le rôle que joue la Bibliothèque pour enfants quant à la construction de soi, on peut noter que 12% des bibliothécaires donnent le mot « ouverture », 33% donnent le mot « découverte » et 8% donnent les deux à la fois. On retrouve également des mots comme « altérité », « partage », « échanges »,

« tolérance », « diversité », « mixité », « pluralisme » qui apparaissent plusieurs fois dans les différentes réponses. On a bien ici des professionnel·le·s qui voient majoritairement en la bibliothèque un lieu d'ouverture où chacun·e peut venir se nourrir de représentations diversifiées, multiples. Dans les entretiens que j'ai pu mener, Sonia parle d'un « lieu d'hybridité ». Plus encore, Laura parle de la bibliothèque comme un lieu d'expérimentation où, notamment, la gratuité de l'accès aux collections permet facilement aux personnes de venir tester des documents sans prendre les mêmes risques financiers que peuvent impliquer un achat. Et puisque la bibliothèque est dans « le terrain de l'expérimentation, c'est encore plus important [d'] offrir plein de choses différentes à expérimenter », conclue-t-elle. Par ailleurs, le conservateur Jean-Claude Utard écrit dans *On ne lit pas tout seul !* (Delour, 2011), que « la bibliothèque [...] n'impose pas des lectures, mais offre une possibilité d'accéder à tout un univers de récits et d'ailleurs. La construction de soi qu'elle favorise n'est pas exclusive. Elle se situe donc du côté de l'ouverture, non de l'oppression. » C'est bien ici l'idée d'une multiplicité de modèles et de représentations différentes proposées aux publics par la bibliothèque, et notamment aux publics enfants, qui est une dimension nécessaire à toute construction de soi. Une multiplicité qui n'est pas du côté de la contrainte mais de celui de l'ouverture et les choix que l'individu pourra faire n'en resteront pas moins personnels.

Ainsi, le rôle d'accompagnement de l'individu par les bibliothèques dans son accès à l'information et au monde, aussi large et diversifié soit-il, est bien souligné par les professionnel·le·s français·es actuel·le·s de la Bibliothèque pour enfants, jusqu'à être inscrit dans leurs textes fondateurs. Et ce rôle contribue à la formation de citoyen·ne·s éclairé·e·s dans la vie de la Cité, parce qu'il favorise l'apprentissage du vivre ensemble et du partage, l'ouverture à l'altérité, l'autonomie, la curiosité et le désir de s'informer par des supports de qualité. En cela aussi, la bibliothèque est le lieu qui peut impulser des luttes, parce qu'elle est un espace où l'on peut se réunir, débattre, faire des rencontres autant humaines qu'intellectuelles. Elle est un berceau de citoyenneté qui pousse à s'impliquer dans la recherche de compréhension du monde et dans la vie de la société. Parmi les réflexions contemporaines autour de la citoyenneté, celles autour de l'égalité femmes-hommes ont aujourd'hui une place importante. Dans son rôle d'accompagnement de la citoyenneté, je me demande alors dans quelle mesure la Bibliothèque pour enfants s'empare-t-elle de celles-ci.

II. ENFANCE ET MOUVEMENT DE LUTTE CONTRE LES STÉRÉOTYPES DE GENRE

Les inégalités entre les femmes et les hommes aujourd'hui sont des problématiques auxquelles se confrontent de nombreux domaines de notre société occidentale. Pour lutter contre elles, il semble nécessaire de comprendre quels mécanismes s'inscrivent dès l'enfance dans chacune ; des mécanismes socialement ancrés, insidieux dans chaque posture, intégrés et reproduits inconsciemment. Ces mécanismes perpétuent les rapports de domination femmes-hommes multiples et complexes au sein de la société. Les représentations qui sont ainsi données du féminin et du masculin aux enfants dès leur naissance ont alors un rôle crucial à jouer dans la perception et la compréhension du monde de celles et ceux-ci.

A. ENFANCE ET STÉRÉOTYPES DE GENRE, D'HIER À AUJOURD'HUI

Parmi ces représentations, on trouve ainsi de nombreux stéréotypes de genre. Je m'appuie de nouveau sur la définition du Ministère chargé de l'égalité entre les femmes et les hommes, de la diversité et de l'égalité des chances, évoquée lors de mon introduction. Celle-ci parle de « représentations réductrices et généralisantes qui essentialisent ce que sont et ne sont pas les filles et les garçons, les femmes et les hommes ». Cette définition est pour moi claire et simple, bien qu'elle soit indiquée comme définissant l'expression « stéréotypes de sexe », une expression qui, à mon sens, n'est pas exacte et n'est plus d'actualité. Il s'agit ici de parler des femmes et des hommes non selon leurs attributs biologiques mais bien des attributs générés lors de leur socialisation. Je choisis ainsi de parler de stéréotypes de genre tout au long de mon écrit. En effet, comme le mentionne l'article de présentation de l'exposition de la Légothèque « Exposer le genre » : « Le mot genre a remplacé petit à petit le mot sexe dans les sciences sociales pour mieux interroger les rapports sociaux engendrés par le sexe » (Commission Légothèque de l'ABF, 2015).

1. Genre : définition et problématiques au regard de l'enfance

Le terme de « genre » désigne ainsi un système de bicatégorisation qui prétend s'appuyer sur une division biologique par sexe, le sexe féminin et le sexe masculin, et l'ensemble des valeurs et postures qui sont attribuées à ces deux catégories. Christine Détrez a publié en 2015 son ouvrage *Quel genre ?* dans lequel elle définit le terme de genre en rappelant notamment qu'il « concerne la classification sociale en « masculin » et « féminin » » et qu'il « permet la dénaturalisation et la mise au jour des dimensions construites des rôles », elle parle ainsi de considérer les différences entre les sexes comme des événements produits et non comme des événements naturels. Les études de genre ont ainsi pour vocation, « non pas de nier les différences biologiques entre hommes et femmes, mais de s'interroger sur les principes d'organisation d'une société » qui prennent ces différences biologiques pour critères. D'autant plus, nous dit-elle, que ces différences biologiques ne se fixent pas véritablement dans cette dualité homme/femme qui s'impose depuis longtemps dans notre conception et fonctionnement social. « La médecine est elle-même actuellement incapable de donner une définition concluante, le sexe étant déterminé par plusieurs facteurs » constate-t-elle en évoquant les « tests de féminité » qui ont été réalisés dans le milieu du sport, s'appuyant sur des critères différents à chaque fois sans être concluants car ne prenant pas en compte la variété des cas génétiques. Ils avaient vocation à départager les individus pouvant concourir dans les compétitions femmes et ceux pouvant concourir dans les compétitions hommes. Christine Détrez cite la définition de socialisation que la sociologue Muriel Darmon écrit dans son ouvrage en 2006 *La socialisation*⁸ : « ensemble de processus par lesquels l'individu est construit – on dira aussi formé, modelé, façonné, fabriqué, conditionné – par la société globale et locale dans laquelle il vit, processus au cours duquel l'individu acquiert – « apprend », « intériorise », « incorpore », « intègre » - des façons de faire, de penser et d'être qui sont situées socialement. » La socialisation de genre est l'un de ces processus au cours duquel l'individu se construit et appréhende le monde à l'aune des différences de sexes.

Ainsi, le collectif G-book écrit également dans l'article de son glossaire en ligne définissant le mot genre que ce terme « renvoie aux processus culturels qui définissent les produits, les technologies et le comportement comme étant « masculins » ou « féminins ». ». Au sujet de l'historique de ce terme, cet article précise que « genre » a été « utilisé pour la première fois en 1968 par le psychanalyste américain Robert J. Stoller, qui dans son livre *Sex and Gender : On the Development of Masculinity and Femininity*, a défini le genre comme l'ensemble complexe de « comportements, sentiments, pensées et fantasmes qui sont liés aux sexes et qui n'ont pas encore de connotations essentiellement biologiques » ».

Les individus développent ainsi un sentiment d'appartenance à un genre, c'est une construction identitaire qui peut commencer dès l'enfance mais aussi se révéler ou se modifier à tout moment de la vie. Il faut cependant souligner de nouveau que l'esprit de l'enfant étant en construction et en apprentissage, il absorbe aux premières années de sa vie tout ce qu'il perçoit autour de lui. Ainsi les représentations qu'on donne à voir à l'enfant peuvent s'imprimer sur le long terme et contribuer à perpétuer en chacun.e le système de valeurs figé dans lequel les genres se voient socialement enfermés et ainsi

⁸(p.6, Paris : Armand Colin)

perpétuer les inégalités et les rapports de domination qui régissent la cohabitation du genre féminin et du genre masculin. Sylvie Octobre le précise dans l'introduction « L'enfance, laboratoire du genre » du numéro 49 des *Cahiers du genre*, publié en 2010 : « le genre s'élabore, s'expérimente, s'éprouve, se recompose, par la transmission et la confrontation des discours, des pratiques, des représentations, [...] et s'incorpore. Ainsi la socialisation est multiple, hétérogène, contradictoire, mais la continuité dans le temps et l'espace est assurée par le corps, opérateur majeur et marqueur du genre, de la crèche à l'entrée au collège. »

C'est pourquoi il semble important de donner des représentations et de tenir des discours multiples et variés aux enfants, que cela concerne le masculin comme le féminin, pour ne pas figer dans les esprits des images généralisatrices erronées.

2. Dès le milieu du XIXe : Des stéréotypes de genre renforcés pour vendre avec l'entrée en jeu du marketing

Les stéréotypes de genre ayant été largement encouragés par le marketing dès le milieu du XIXe siècle, il est d'autant plus important aujourd'hui de rééquilibrer les représentations que l'on donne à voir aux enfants.

La sociologue et chercheuse au CNRS Christine Delphy écrit un ouvrage qui a connu plusieurs éditions, *L'ennemi principal*, où elle montre que le genre n'est pas seulement un sexe social mais également le résultat de notre système économique qui produit les deux sexes comme deux réalités. La sociologue Collette Guillaumin parlera même de « sexage » dans son ouvrage *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature* publié en 1992 pour évoquer l'exploitation économique des femmes et notamment de leur corps par les hommes. Ce qui rejoint l'idée que le marketing en France, au milieu du XIXe, a contribué à créer l'idée de genre et des différenciations parmi ceux-ci et à en faire une réalité sociale. Cette thèse est aussi soutenue par Mona Cholet dans le premier chapitre de son ouvrage *Beauté fatale, les nouveaux visages d'une aliénation féminine* de 2012 lorsqu'elle montre comment le marketing des années 1980 a renforcé la différenciation entre les sexes et notamment la dualité des couleurs rose et bleu. Elle parle de cette « déferlante de rose girly » qui a inondé le marché des vêtements et des jouets pour enfants mais également des produits destinés aux adultes. Avec elle est née la taxe rose, le fait qu'un objet marketé pour les femmes est plus cher que ce même objet marketé pour les hommes, parce que la femme est la cible principale des stratégies marketing, celles-ci exacerbant le stéréotype de la femme accro au shopping et qui ne peut résister à ses pulsions de consommatrices puisqu'elle était déjà la principale prescriptrice d'achat dans les foyers.

Au sujet de cet intérêt économique des stéréotypes que les stratégies marketing exploitent dès les années 1980 dans les produits pour enfants, Christine Détéz montre qu'il est plus intéressant de réserver le rose aux filles et le bleu aux garçons et de vendre des objets pour filles et des objets pour garçons. En effet, il faudra racheter pour le petit frère un vélo bleu ou le dictionnaire des garçons au lieu que celui-ci n'utilise le vélo rose ou le dictionnaire des filles que sa grande sœur n'utilise plus.

Les livres ont ainsi été, eux aussi, fortement touchés par ces stratégies marketing qui renforcent les stéréotypes de genre pour vendre. Christine Détrez note notamment qu’au cours de la socialisation de genre, les livres, qui sont des « supports très efficaces, d’autant qu’ils touchent les enfants dès le plus jeune âge », donnent à voir des représentations de genre associées à des rôles particuliers et valorisées de manières très différentes. Cette stratégie marketing de la différenciation des genres va à la fois toucher la forme du livre (une couverture rose, à paillettes, avec des dessins de princesses en robes / une couverture bleue avec des personnages genrés masculins, des chevaliers et des dragons) et son fond. À titre d’exemple, on trouvera ainsi dans les livres pour les filles des histoires qui parlent d’amour, de relation avec la famille (et notamment les petits frères et sœurs encore bébés), d’art et des personnages féminins aux postures sages et des personnages masculins aux postures actives alors que du côté des garçons on aura des histoires d’aventures, de relations avec le monde extérieur à la maison, de sport, des personnages aux postures courageuses et actives et assez peu de personnages féminins.



Couverture des recueils *Une histoire pour chaque soir à lire à tous les petits garçons* et *Une histoire pour chaque soir à lire à toutes les petites princesses* publiés chez Flammarion dans la collection « Père Castor », respectivement en 2012 et 2011.

L’exemple des journaux pour la jeunesse est également frappant au regard de cette stratégie marketing de différenciation des sexes, comme le décrit Béatrice Guillier dans son article « Le dur métier de fillette. Illustrés féminins, stéréotypes de genre et mixité », publié dans la *Revue des livres pour enfants* en 2019. Nombreuses sont les revues qui naissent à partir du début du XIXe siècle et qui s’adressent uniquement aux petits garçons ou uniquement aux petites filles, par exemple, pour ces dernières, *La semaine de Suzette*, *Fillette* ou *Lisette*. L’objectif de ces écrits est de procurer une bonne éducation aux enfants et de les préparer à l’âge adulte. Pour les jeunes filles, on y retrouve les injonctions aux « bonnes lectures », au calme et au sérieux, les conseils pour s’occuper des petits frères et sœurs et faire toutes sortes de travaux ménagers ou d’aiguilles. Également, on y retrouve les injonctions au corps : il faut être soignée, bien

habillée, propre, et pratiquer une activité physique régulière. En somme, la petite fille doit déjà apprendre à être ce que la société attend alors des femmes : être belle, être une bonne mère, une bonne ménagère, une bonne épouse. Les hommes sont globalement absents des représentations dans ces revues, qui abordent peu la relation des femmes avec eux, qui représentent peu des activités ou milieux mixtes. Cependant, on remarque que les injonctions évoquées précédemment ne sont pas dénuées d'androcentrisme et notamment du côté de celles du corps puisque « le corps des jeunes filles est [...] envisagé au prisme d'un regard masculin évaluateur », note Béatrice Guillier.

Depuis l'arrivée de la mixité dans les écoles, des années 1960 à 1980, on note une amélioration du côté de ces revues qui bicatégorisent fortement les genres avec l'introduction de représentations plus mixtes. Plus largement, concernant l'ensemble des produits proposés aux enfants, les mouvements féministes qui se soulèvent en France dès le milieu du XXe siècle analysent et expliquent ce que sont les stéréotypes de genre, leurs dangers pour l'enfant et commencent à lutter ardemment contre eux.

B. AUJOURD'HUI, LUTTER CONTRE LES STÉRÉOTYPES DE GENRE

1. Réflexions féministes en France

Au cours de mes recherches à propos des stéréotypes de genre, j'ai eu l'occasion de lire différentes réflexions autour de la question du genre. Il est intéressant de comprendre quand et comment les mouvements féministes se sont emparés de cette notion et ont commencé à produire des analyses sociologiques, linguistiques, psychologiques, historiques fondamentales pour la lutte contre les stéréotypes et les inégalités. Depuis les années 70, de nombreux textes interrogeant les questions de genre sont ainsi publiés dans les milieux féministes ou universitaires. Leur diffusion est, au départ, assez discrète. En France, l'ouvrage *Le Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir, écrit en 1949, affirme que le genre féminin est une construction sociale et culturelle. Cet ouvrage marque un tournant important dans les réflexions féministes françaises.

Dans *La Pensée straight*, écrit en 1981, la philosophe Monique Wittig explique que le genre est rendu réel par le langage en France. L'identité sexuée ne préexiste pas à l'acte de langage mais dès que nous parlons, nous affichons notre sexe (« je suis heureuse / heureux »), non pour soi mais pour autrui. Physiquement c'est moins évident de distinguer les genres mais la langue, elle, n'est pas ambiguë. D'autant plus que ces distinctions prolongent le rapport de domination, déjà établi dans la société par ailleurs. En effet, le langage, s'il utilise le masculin comme générique, marginalise le féminin puisque le féminin n'existe plus lorsque l'on parle d'une chose dont le sexe est indéterminé ou bien lorsqu'il s'agit d'au moins un homme. Utile à la littérature, cette réflexion est le début de la pensée du langage épïcène, et ainsi de l'écriture épïcène, un langage qui exprime les deux genres ensemble, sans hiérarchisation. Par ailleurs,

Monique Wittig affirme que classer les êtres selon leur sexe n'est pas une évidence naturelle, et que ce n'est pas la seule façon de découper le monde. Il n'y a donc pas lieu de fixer les identités et les rapports humains selon cette découpe fixe, qui favorise notamment les stéréotypes de genre.

L'anthropologue, philosophe et psychologue Charlie Galibert, dans son *Petit Manuel du genre à l'usage de toutes les générations* de 2018, tente également de montrer en quoi le genre, et donc la reconnaissance en tant qu'homme ou que femme, dépend d'une construction sociale qui, de plus, inscrit la relation de la femme et de l'homme dans un rapport de domination conduisant à des inégalités. Au sein de ce mécanisme social, il trouve notamment des facteurs culturels qui alimentent et reproduisent ces inégalités. Comme Monique Wittig, il affirme la nécessité d'introduire l'égalité femme-homme au sein même de notre langue et écriture en montrant que le masculin n'a pas toujours été le neutre ni celui qui l'emporte dans la langue française : c'est au XVII^e siècle que les grammairiens ont généralisé cet usage. Il parle notamment de l'importance de féminiser les noms de métiers qui sont encore généralement utilisés au masculin pour parler d'une femme, et qui est un processus nécessaire dans la visibilisation des femmes au sein des différentes professions. Christine Détrez dit, elle aussi, dans *Quel genre ?* qu'il faut être attentif·ve aux langages car les mots participent de nos « possibilités d'exister ». Les mots mettent en forme les pensées et participent des moyens par lesquels l'individu s'identifie et se projette dans le monde qui l'entoure. Cet aspect langagier peut être intéressant à considérer par les professionnel.le.s de l'enfance, dans leur manière de communiquer, de s'adresser à leurs publics, de leur présenter l'information. La lutte contre les stéréotypes peut également passer par l'usage de moyens d'expression épïcènes qui permettent la « désinvisibilisation [de la femme et la] mise en conformité [de la langue] avec la société réelle et vivante contemporaine » (Galibert, 2018).

Aujourd'hui, ces questions ayant gagné en visibilité avec les différentes études produites et les écrits réalisés par les milieux universitaires et les mouvements féministes, l'État français s'est emparé de la question de l'égalité femmes-hommes et de la lutte contre les inégalités. C'est le cas notamment à travers les programmes de l'éducation nationale : cette volonté du gouvernement s'inscrit dans l'un des cinq domaines de formation du *Socle commun de connaissances, de compétences et de culture*, socle qui définit les connaissances et compétences que l'enfant doit acquérir au cours de sa scolarité obligatoire. En effet, le domaine de la formation de la personne et du citoyen met un accent particulier depuis quelques années sur l'égalité filles-garçons. Le Bulletin Officiel de l'Éducation Nationale du 23 avril 2015 écrivait notamment que ce domaine fait appel « à l'apprentissage et à l'expérience des principes qui garantissent la liberté de tous, comme la liberté de conscience et d'expression, la tolérance réciproque, l'égalité, notamment entre les hommes et les femmes, le refus des discriminations, l'affirmation de la capacité à juger et agir par soi-même ». On note également la création du Ministère chargé de l'égalité entre les femmes et les hommes, de la diversité et de l'égalité des chances en 1974 (depuis il existe de manière plus ou moins intermittente selon les gouvernements en vigueur), ou bien celle de l'Observatoire de l'égalité entre les hommes et les femmes dans la culture et la communication en 2013, régi par le Ministère de la Culture. On trouve d'ailleurs cette affirmation dans le rapport de 2020 de l'Observatoire : « Lutter contre les préjugés,

dénoncer la systémie des inégalités et ébranler l'expression de son déni, déconstruire les stéréotypes : ces combats constituent une exigence démocratique pour que l'égalité progresse dans notre société. »

2. Des bonnes raisons de lutter contre ces stéréotypes dans la production culturelle destinée aux enfants

L'État l'a ainsi affirmé, par des documents comme le *Rapport du Commissariat général à la stratégie et à la prospective « Lutter contre les stéréotypes filles-garçons »* de 2014⁹ ou par la mise en place du Ministère chargé de l'égalité entre les hommes et les femmes, de la diversité et de l'égalité des chances : la lutte contre les stéréotypes de genre dans les produits destinés aux enfants est un processus important au sein de la lutte contre les inégalités femmes-hommes. En effet, la production culturelle destinée aux enfants a été très imprégnée par les stratégies marketing que j'ai pu évoquer précédemment et pâtit ainsi encore largement de la différenciation des genres. Par ailleurs, les contenus reproduisent les stéréotypes de genre plus largement rencontrés dans notre société et qui cantonnent les genres à certains rôles et postures. Puisque les produits culturels sont très largement consommés par l'ensemble des individus de la population française, quel que soit leur âge, leur identité de genre, leur condition sociale, les stéréotypes qu'ils véhiculent touchent très largement l'ensemble des personnes. Charlie Galibert rappelle que la littérature, les médias, la publicité, les jouets, les films sont « normatifs pour les tout-petits » et que « l'enfant en tant que tel n'existe pas. Il est, dès sa naissance, éduqué et socialisé comme fille ou comme garçon. » Cette socialisation s'appuie donc, par l'intermédiaire notamment des produits culturels destinés aux enfants, sur des stéréotypes ancrés profondément dans notre société car liés à la longue et continue « construction historique du féminin et du masculin, et des rapports de pouvoir entre femmes et hommes ».

Du côté des livres, Carole Brugeilles, Isabelle et Sylvie Cromer rappellent, dans leur article de 2002 « Les représentations du masculin et du féminin dans les albums illustrés ou Comment la littérature enfantine contribue à élaborer le genre » pour la revue *Population*, que « les albums visent certes à familiariser l'enfant avec l'écrit, à le distraire, à stimuler son imagination, mais surtout à accompagner la découverte du monde, du corps et des émotions, des relations familiales et avec autrui, à encourager l'apprentissage de valeurs, en un mot à favoriser la socialisation et l'intériorisation de normes ». Si, cependant, les représentations qu'on donne à voir dans l'album sont exclusives et empreintes de stéréotypes, l'enfant intériorisera un modèle de socialisation et des normes partielles, erronées et se cantonnera à un panel de possibilités restreintes. En effet, pour les enfants, « la définition de ce qui est « masculin » et de ce qui est « féminin » passe – notamment – par la reproduction des modèles rencontrés, assésés

9

https://www.strategie.gouv.fr/sites/strategie.gouv.fr/files/archives/CGSP_Stereotypes_filles_garcons_web.pdf

depuis la petite enfance *via* des vecteurs aussi divers que multiples. Voir et lire le monde du travail comme un monde mixte pourrait contribuer à élargir, pour les filles comme pour les garçons, le champ des possibles. » écrit Dominique Epiphane, dans son article de 2007 « My tailor is a man... La représentation des métiers dans les livres pour enfants » pour la revue *Travail, genre et sociétés*. Il semble évident que si l'on propose à un garçon des livres, films, musiques et autres productions culturelles n'évoquant que les métiers de pompier ou de conducteur de tracteur pour les hommes, celui-ci se projettera difficilement dans les professions de maître d'école ou d'infirmier puériculteur.

Revenons-en au mécanisme du stéréotype, il s'agit de comprendre en effet pourquoi le stéréotype de genre spécifiquement est une représentation néfaste. La troisième et dernière partie de l'ouvrage *Quel genre ?* de Christine Détrez se nomme « Pourquoi lutter contre les stéréotypes de genre ? » et rappelle que le stéréotype est un fonctionnement parfois nécessaire aux individus qui doivent employer, pour décrire des « réalités plus complexes », des « figures simples » pour pouvoir communiquer avec autrui ou pour penser. L'usage de stéréotypes ne semble donc pas intrinsèquement un mauvais fonctionnement. Mais l'auteurice attire notre attention sur le fait que le stéréotype de genre, lui, n'est pas la simplification d'une réalité plus complexe mais « une construction fictive, élaborée à partir de représentations et de croyances erronées ». Le fond du problème de ces constructions fictives est qu'elles sont « organisé[e]s selon une hiérarchie [... et] un système d'opposition binaire ». Christine Détrez cite notamment les travaux de Françoise Héritier sur « la valeur différentielle des sexes » et le fait que l'anthropologue ait remarqué auprès de toutes les civilisations qu'elle a étudiées, que le masculin « est toujours associé aux pôles valorisés ». Et le féminin, lui, est toujours associé aux éléments, aux symboles dévalorisés, disqualifiés. Par ailleurs, si un homme s'approche d'un pôle féminin il sera immédiatement suspect et incompetent, et inversement si une femme s'approche d'un pôle masculin. On trouve ainsi un système de représentations porteur d'inégalités, où finalement hommes et femmes sont perdant·e·s car enfermé·e·s dans cette binarité. Lutter contre les stéréotypes c'est donc « remettre en question un système qui pèse sur toutes et tous, et [...] ouvrir les choix pour toutes et tous [...] ouvrir le champ des possibles ». Pour Christine Détrez, la lutte est importante même dans ce qui semble petit ou de moindre importance puisque, même dans les détails, c'est « tout le système qui s'exerce ».

Ainsi donc, la lutte contre les stéréotypes de genre dans les produits adressés aux enfants a une importance cruciale pour la construction saine des individus et pour le devenir d'une société de ces individus qui tend à réduire ses inégalités entre les genres. Les métiers liés à l'enfance se sont emparés de ces problématiques et on observe aujourd'hui que les métiers du livre de littérature jeunesse sont actifs dans cette réflexion.

3. Stéréotypes et lutte dans la littérature jeunesse

Christiane Connan-Pintado et Gilles Béhotéguy ont réuni en 2014 un ensemble de textes dans l'ouvrage collectif *Être une fille, un garçon dans la littérature pour la jeunesse* qui interrogent les représentations du féminin et du masculin dans la littérature pour jeunesse européenne de 1945 à 2012, du point de vue de différentes disciplines, - histoire, sociologie et littérature-, pour mieux comprendre leur évolution. Dans l'introduction de cet ouvrage, Christiane Connan-Pintado et Gilles Béhotéguy expliquent qu'il est intéressant d'étudier la littérature jeunesse et ses évolutions vis-à-vis de la construction de l'enfant :

« La littérature jeunesse apparaît comme un observatoire privilégié de la construction jeunesse dans la mesure où, selon les fonctions qu'on lui attribue et les valeurs qu'on la charge de transmettre, selon les croisements ou les clivages qui s'établissent entre culture de masse et culture des élites, elle reflète l'évolution de cette jeunesse ou en propose des représentations modélisantes. »

Ainsi, on comprend que la littérature jeunesse donne à voir des représentations qui expriment la société telle qu'elle est, -ce sont des résultats-, comme des représentations qui peuvent être déterminantes dans la construction de l'enfant, -ce sont alors des sources. C'est à cette modalité que je veux alors m'intéresser, celle des représentations modélisantes qu'on donne à voir à l'enfant dans ses lectures, notamment parce que la littérature jeunesse intègre très généralement à ses logiques et à sa production un aspect pédagogique certain. Elle contribue à « l'élaboration et à la transmission de valeurs communes [...] La littérature de jeunesse, sans refléter la réalité sociologique, projette une vision et légitime, à usage des plus jeunes, un ordre social et notamment l'ordre sexué acceptable », comme l'explique Sylvie Cromer, dans sa partie « La littérature de jeunesse mise à l'épreuve du genre » au sein de l'ouvrage collectif de 2014 de Christiane Connan-Pintado et de Gilles Béhotéguy.

Par ailleurs, il me semble intéressant de regarder les travaux de recherche ou les écrits professionnels à propos de la littérature jeunesse qui constatent des mécanismes de stéréotype notamment parce qu'ils sont déclencheurs de réactions et questionnements pour les professionnel-le-s des bibliothèques. Ainsi, du côté de l'édition jeunesse, on trouve un certain nombre d'écrits contemporains qui étudient notamment beaucoup les stéréotypes dans les albums jeunesse. Les études, elles aussi, tendent à se multiplier, bien que Sylvie Cromer déplore tout de même en 2014 un manque d'attention de la recherche universitaire spécialisée en littérature à ces sujets, sans doute du fait que l'attention pour la littérature jeunesse reste largement négligée au sein des milieux littéraires. En effet, cette littérature semble considérée par ces milieux comme un sous-genre littéraire ou culturel (Cromer, 2014). Mais la question des stéréotypes dans les albums intéresse amplement d'autres milieux (professionnels, associatifs, militants mais aussi de la recherche en sociologie, pédagogie ou psychologie). On trouve ainsi des pourcentages d'héroïnes et de héros, des analyses des métiers représentés, des analyses des lignes éditoriales engagées, des pourcentages d'autrices et auteurs, des observations des attributs physiques et vestimentaires des personnages ou de leurs attitudes et postures.

a. De tous temps, une forte tendance à l'androcentrisme et à une différenciation marquée des genres ; aujourd'hui la diversification des représentations tente de se faire une place

Comme les autres types de production à destination des enfants, la littérature jeunesse n'a pas échappé à l'androcentrisme, c'est-à-dire au fait d'envisager le monde principalement du point de vue des individus de sexe masculin, omniprésent dans notre société. Pour donner un exemple de manifestation androcentrique dans notre fonctionnement, on peut citer les systèmes d'airbags ou de ceintures de sécurité des voitures qui n'ont été pensés qu'au prisme de l'homme et qui sont finalement assez peu adaptés aux morphologies féminines. On retrouve ainsi des manifestations de cet androcentrisme dans la littérature jeunesse, par exemple quand un grand nombre de personnages principaux et sujets des actions sont des garçons ou des hommes. La littérature jeunesse est également imprégnée de la différenciation des genres et de leur « valeur différentielle ». Pour ce cas-là, les collections « P'tite Fille »¹⁰ et « P'tit Garçon »¹¹ chez les éditions Fleurus sont un exemple flagrant. Il s'agit de faire un premier constat : tous les titres adressés aux « p'tits garçons » prennent la forme d'un élément que le garçon dirige, c'est une action réelle, « le vélo de Mattéo », « le camion de livraison d'Edmond », « le van d'Erwan » alors que la « p'tite fille », elle, est dans le jeu, l'imitation de l'action : « Jade joue à la coiffeuse », « Mila joue à la fée », « Clara joue à la danseuse ». Le deuxième constat concerne les activités dont sont acteur·rice·s les personnages, on observe une forte bipolarisation des rôles, selon qu'on les attribue aux filles ou aux garçons. Les garçons ne s'occupent qu'avec des véhicules ou des engins professionnels à conduire, voiture, moto, camping-car, tractopelle, ambulance, camion-poubelle... Les filles, elles, jouent à la maitresse, à la princesse, à la poupée, à la dinette et même quand « Nina joue au docteur » (et d'ailleurs, pourquoi pas « à la docteur » ou « à la doctoresse » ?), elle est représentée dans une tenue et une posture qu'on apparente plutôt à celle d'une infirmière.

Ce cas des collections Fleurus m'a d'ailleurs été signalé par la bibliothécaire Sonia, lors de notre entretien :

« Il y a des collections qui sont redoutables. J'ai refusé d'intégrer dans mon fonds bébé des livres des collections Fleurus. Les collections « P'tite fille » et « P'tit garçon » : déjà on a les livres des filles d'un côté et les livres des garçons de l'autre, et alors les petits garçons ça va être le camion et le chantier et les petites filles c'est la maitresse, le bébé. Ce n'est absolument pas possible en rayon »

A l'occasion de mon questionnaire, 9 autres professionnel·le·s ont soulevé le fait que des livres adressés spécifiquement à des filles et d'autres spécifiquement à des garçons représentent un bon exemple de stéréotype de genre. Elles et ils ont donné cet exemple comme réponse pour ma question demandant trois mots clés qui évoquent les stéréotypes de genre. Plus largement, à cette même question, le fait d'adresser certains produits exclusivement aux garçons ou aux filles revient également souvent, à hauteur de 20 %, dans les réponses.

¹⁰ <https://www.fleuruseditions.com/collection/index/index/id/655>

¹¹ <https://www.fleuruseditions.com/heros-et-personnages/p-tit-garcon.html>

Ces constats d'androcentrisme et de différenciation forte des genres sont aussi réalisés par différents travaux de recherche. Dans leur article « La littérature de jeunesse est-elle sexiste ? » pour la revue *Nous voulons lire* de 2013, Carine Erard et Marie Manuélian soulignent que la littérature jeunesse donne largement plus de visibilité et de présence aux personnages masculins « que ce soit dans les titres, les couvertures ou les illustrations ». A l'inverse les personnages féminins restent secondaires et peu sujet de l'action. « Les filles restent fréquemment présentées comme agies, dépendantes de personnages masculins et pas sujettes de leur histoire et lorsqu'elles voient leur désirs réalisés, c'est souvent grâce à l'intervention de l'autre sexe. » C'est aussi le constat qu'obtient Nelly Chabrol Gagne par ses recherches sur la littérature jeunesse du début du XXe siècle. Dans son ouvrage *Filles d'albums ou Les représentations du féminin dans l'album*, elle décrit le résultat de son étude de celles qu'elle choisit de nommer les « filles », et ce quel que soit leur âge, dans plus de deux cents albums français, belges, suisses ou québécois. Ces albums sont sélectionnés parmi les ouvrages adoués par les spécialistes, publiés de 1995 à 2005. Ainsi, elle analyse qualitativement les représentations du féminin dans ces œuvres et les rapports établis avec le masculin, souvent cristallisés dans l'inégalité par de nombreux stéréotypes. Ce travail très détaillé et abondant de nombreux ouvrages permet d'avoir un aperçu du paysage éditorial français quant aux stéréotypes de genre. La chercheuse analyse également le fait que même les ouvrages tentant d'échapper à certains lieux communs ne poussent pas assez loin leur réflexion et relaient tout de même certains stéréotypes. Pourtant, souligne-t-elle par ailleurs, le contre-stéréotype a lui aussi un intérêt parce qu'il provoque des discussions, des réactions et qu'il force le trait pour mieux contrebalancer la faible visibilité des représentations de genre diversifiées. L'important, est bien la valorisation des ouvrages, les travaux de sélection et de médiation des professionnel-le-s qui doivent sortir de l'uniformité des images et modèles en présentant une multiplicité de choix, ce que j'aurai l'occasion d'évoquer plus loin dans ce mémoire.

Les stéréotypes passent par la place que l'on donne aux personnages féminins et masculins au sein des intrigues mais aussi par les activités et les rôles qu'on leur attribue. Dominique Epiphane note par ses recherches que les femmes sont très souvent exclues du contexte professionnel pour être circonscrites à la sphère familiale ou bien représentées dans des rôles professionnels peu diversifiés et connotés comme « féminin » (éducation, santé, etc...), comme on avait pu le noter précédemment lors du cas de la collection « P'tite fille » des éditions Fleurus. Les adultes féminins sont principalement des mères ou des grands-mères alors que les rôles dévolus aux hommes sont plus diversifiés : en plus de leurs activités professionnelles (le docteur, le fermier, le pompier que l'on va rencontrer), ils sont présentés dans les activités récréatives avec leurs enfants, dans les devoirs parentaux et parfois les tâches domestiques. Les albums de jeunesse mettent également en scène peu de perspectives professionnelles pour les filles et les projets formalisés par elles ou pour elles concernent essentiellement leur corps ou leur relationnel à autrui (familial, amoureux). Au contraire les garçons sont souvent montrés avec un rêve professionnel, -être pompier, être astronaute, être footballeur-,

dans lequel ils se projettent et parfois à travers la rencontre de ces professionnels hommes, ou bien dans un désir de réalisation intellectuelle ou artistique.

Dans son étude « *My tailor is a man...* La représentation des métiers dans les livres pour enfants » de 2007, la sociologue Dominique Epiphane analyse une centaine d'albums. Elle constate elle aussi la prédominance des personnages masculins et de la place qu'ils occupent dans les illustrations et les histoires. Par ailleurs, elle constate que les hommes exercent un éventail de métiers plus large que les femmes et qu'ils occupent également des positions plus prestigieuses qu'elles. Parmi ces positions, la chercheuse note ainsi des métiers en situation héroïque ou fortement ancrés dans l'imaginaire ludique des petits garçons, des sportifs effectuant des prouesses, des métiers de direction ou d'encadrement. A l'inverse, elle note que les femmes sont plutôt dans des métiers d'appui, d'assistance et d'accueil, on parle des métiers du *care*, représentés dans une sorte de quotidien banalisé. Un autre constat intéressant est que l'on représente plus les hommes travaillant collectivement, en groupes de travail larges, comme ceux des sportifs, des équipes de chantiers, des corps de la police ou de l'armée, des pompiers alors que les femmes sont très souvent montrées travaillant seule, comme dans les métiers de professeure des écoles, de caissière, de femme de ménage, de nounou, de femme au foyer. Ainsi, les représentations montrent bien l'homme dans des situations de collaboration et de mise en œuvre d'une intelligence collective, qui réalise des actions professionnelles spécifiques et valorisées. Ceci relève en effet de la valeur différentielle des genres puisque les hommes sont encore très largement représentés dans des postures professionnelles valorisées.

Cette forte tendance à l'androcentrisme et aux différenciations marquées des genres qui existe depuis l'apparition de la littérature pour les enfants tend aujourd'hui à diminuer. C'est en tout cas le constat qu'énonce la libraire Ayla Saura dans la conférence du premier décembre 2020 des Mardis de l'égalité de l'Université Rennes 2 appelée « La littérature jeunesse a-t-elle un genre ? » :

« Je suis libraire depuis près de 10 ans, j'ai vu une évolution dans les propositions qui pouvaient être faites aux enfants dans la littérature [...] jeunesse. On sait que, dès le début, dès qu'on a proposé des ouvrages aux enfants, on a tout de suite fait des choses pour les garçons et des choses pour les filles. Il y a eu une légère amélioration dans les années 70 avec un militantisme qui, du coup, a fait qu'on a pu sortir des titres qui pointaient du doigt ce sexisme et qui du coup essayaient de s'en dégager. Et dans les années 80 et 90 on est revenu à une segmentation des choses pour les filles et des choses pour les garçons, malgré une augmentation de la production et de l'offre¹². Et là en ce moment, avec un féminisme de plus en plus présent, de plus en plus populaire dans le sens où on en parle plus, l'offre tend à se diversifier. On n'est plus forcément sur des titres édités par des maisons d'édition spécialisées, on trouve de tout partout. C'est-à-dire qu'une maison

¹² Ceci coïncide avec la logique de différenciation des genres adoptée par le marketing occidental des années 80, décrite dans la partie II.A.2.

d'édition qui peut proposer quelque chose de très sexiste peut aussi proposer quelque chose qu'on pourrait classer en ouvrage non sexiste ou non genré. C'est devenu quelque chose qui rapporte de l'argent, et du coup je pense que tout le monde a envie de s'y mettre un petit peu. [Ainsi] on en retrouve beaucoup plus. C'est une offre plus diversifiée. »

Ainsi donc, bien que le marketing entre de nouveau en compte dans un certain nombre de logiques éditoriales, la diversification des productions et des représentations de genres augmente aujourd'hui sous l'impulsion d'un mouvement de lutte contre les stéréotypes dans la littérature jeunesse, du côté des autrices et auteurs et de certaines maisons d'édition.

b. Une littérature jeunesse spécifique engagée

Dans son article " Heureux comme stéréotype en France" publié dans la *Revue des livres pour enfants* n°310 en 2019, Julie Fette s'interroge sur les actions des maisons d'édition en faveur de l'égalité des genres et de leurs représentations dans les albums. La chercheuse en *Cultural studies* à l'Université de Rice (Houston, Texas) voudrait voir des " collections de bons livres" en matière de représentations de genres, lesquels correspondraient à des livres présentant " un monde neutre et égalitaire, libre de contraintes pour les lectrices et lecteurs, et qui leur ouvrent des possibilités indépendamment de leur genre". Elle note, certes, une volonté du monde de l'édition de se montrer pour cette égalité, mais peu d'efforts pour analyser vraiment les représentations des genres dans leurs propres publications, ce qui fait écho aux réflexions de Nelly Chabrol Gagne dans *Filles d'albums* évoquées plus haut. L'autrice constatait en effet que ce manque d'analyse fine donnait lieu à la reproduction, sans en avoir conscience, de stéréotypes de genre autres, et que ce mécanisme reste l'« archétype des hésitations de la littérature jeunesse d'aujourd'hui » (Chabrol-Gagne, 2011). Si ce premier maillon de la chaîne du livre n'effectue pas ce travail réflexif et sélectif, nous explique Julie Fette, il semble compliqué que les librairies puissent le faire, puisque celles-ci sont contraintes par les enjeux commerciaux du marché auquel elles appartiennent.

Certaines maisons d'édition ont ainsi été créées avec des objectifs et la mise en place de lignes éditoriales militantes. En effet, dans leur introduction, Christiane Connan-Pintado et Gilles Béhotéguy évoquent l'apparition en France de certaines maisons d'édition ou ouvrages jeunesse qui veulent prendre le contrepied des stéréotypes de genre :

« Les années 1970 témoignent d'une évolution décisive de la littérature jeunesse, elle aussi concernée par le tournant de la pensée critique, l'émergence des théories de l'intertextualité et de la réception, le courant postmoderniste. [...] Dans l'effervescence suscitée par le mouvement féministe, les Éditions des Femmes traduisent les albums italiens d'Adela Turin et Nella Bosnian qui dénoncent le sexisme inconscient et ordinaire [les titres *Rose bonbon*, *Après le déluge* et *Histoire vraie des bonobos à lunettes*] ; Christian Bruel crée les Éditions du

Sourire qui mord dont le premier titre, *Histoire de Julie qui avait une ombre de garçon*, aborde la question du genre à partir d'une petite héroïne qu'on traite de « garçon manqué ».

Cet ouvrage, écrit avec Anne Galland et illustré par Anne Bozellec, est en effet largement reconnu comme avant-gardiste dans la lutte contre les stéréotypes de genre dans la littérature jeunesse. Publié en 1976, il représente Julie qui comprend, par la rencontre d'un garçon qui est vu comme « pleur[ant] comme une fille » et par la décision qu'ils prennent ensemble, qu'elle a le droit d'être elle-même, bien que ses parents et la société voient en elle des traits de caractère de garçon et qu'il aurait été préférable alors de rentrer dans les cases qu'on attribue aux petites filles. Julie s'embarrassait alors de cette « ombre de garçon » qu'on lui attribuait, qui la suivait partout et dont elle ne savait que faire, jusqu'à ce moment où elle comprend que cette ombre est une partie d'elle et qu'elle a le droit d'être elle-même, « Julie-furie, Julie-Julie ». A la suite du Sourire qui mord qui cessa d'être en 1996, Christian Bruel crée la maison d'édition Être, dans le prolongement de cette première initiative qui se veut questionnant, défiant et parfois même un peu insolente. Être a dû également arrêter son activité en 2012, mais certains des ouvrages de ces deux maisons, comme *Histoire de Julie qui avait une ombre de garçon*, ont pu être réédités par les éditions Thierry Magnier.

Christiane Connan-Pintado et Gilles Béhotéguy évoque ensuite les détournements de contes où les princesses et petites filles « refusent la passivité des rôles séculaires » comme en publie notamment la maison d'édition Talents Hauts. On trouve par exemple dans son catalogue les *Contes d'un autre genre* de Gaël Aymon où trois princesses prennent en main leur destin, ou bien *Un jour mon prince viendra* d'Agnès Laroche et Fabienne Brunner où un crapaud attend vainement le baiser d'une princesse pour se transformer en prince, mais toutes celles qui se présentent échouent, et c'est finalement le baiser d'un prince qui fera effet. On peut également citer sa collection « Les Héroïques » qui regroupe des romans pour adolescents voulant mettre en lumière des histoires d'anonymes, de femmes dans un premier temps, mais aussi enfants, immigrés, personnes en situation de handicap, colonisés qui ont joué un rôle fondamental dans l'Histoire. Plus largement, Talents Hauts est une maison d'édition indépendante, qui inscrit dans sa ligne éditoriale la volonté de publier des ouvrages qui décryptent « les stéréotypes notamment sexistes » - notons les ouvrages *La déclaration des droits des filles*, *La déclaration des droits des garçons*, *La déclaration des droits des mamans* et *La déclaration des droits des papas* qui incitent enfants et parents à ne pas subir les cases dans lesquelles la société des stéréotypes voudraient les cantonner et s'engage dans cette volonté par « l'organisation d'un concours d'écriture, Lire Égaut, d'expositions et de conférences et formations ». En effet, l'exposition « Lire pour l'égalité », proposée en location ou achat aux professionnel-le-s, permet de réaliser avec les enfants des temps d'échanges autour des préjugés et discriminations sexistes auxquels ils-elles ont pu faire face. Réalisée par une professeure des écoles, l'exposition « a pour ambition de leur apprendre à y répondre, à s'en affranchir et à les dénoncer »¹³.

¹³ <http://www.talentshauts.fr/content/14-exposition-lire-pour-l-egalite>

On peut également citer le Festival Talents Hauts, « festival de talents féminins », qui met à l'honneur des artistes féminines par des spectacles de danse, concerts, rencontres, expositions.

Pour ma part, je trouve également intéressant de citer le cas de la maison d'édition montreuilloise La ville brûle dont ont pu me parler plusieurs des bibliothécaires avec lesquelles j'ai pu m'entretenir. Créée en 2009 avec pour objectif de publier des essais en sciences et sciences humaines et sociales, sa ligne éditoriale s'est élargie depuis et accueille des ouvrages de littérature adulte, de littérature jeunesse, de bandes-dessinées, de poésie, des livres-objets et des beaux-livres pour mieux « dire le monde, et [...] agir sur lui ». Sonia m'en parlait lors de notre entretien :

« La ville brûle ; pour le coup, est une maison d'édition hyper engagée et très militante, il y a beaucoup de féminisme, et d'antisexisme en tous cas. Ce sont des albums qui ne sont pas neutres. Au début, ils ont fait deux albums : *On n'est pas des poupées* et *On n'est pas des superhéros*. Et ils se sont rendu compte qu'en fait *On n'est pas des poupées* était donné aux petites filles et *On n'est pas des superhéros* aux petits garçons. Mais finalement la réflexion de donner *On n'est pas des poupées* aux petits garçons, en disant « une fille n'est pas une poupée », et de donner à la petite fille *On n'est pas des super-héros* n'était pas faite, donc ça n'allait pas avec ce qu'ils voulaient. Quand les albums ont été épuisés, ils en ont refait un seul qui s'appelait *Ni poupées ni super-héros*, qui était à mettre entre les mains de tous les enfants. Et pour le coup on est vraiment très engagé, on est à la limite du documentaire. C'est vraiment ce qu'ils appellent des manifestes et ce sont leurs manifestes antisexistes. C'est vraiment percutant, ce sont vraiment des livres coup-de-poing et on est sur quelque chose qui s'ancre vraiment dans le réel [...]. »

Du côté de la littérature jeunesse donc, on trouve des ouvrages de grande qualité, à la fois littéraire et graphique, avec une vraie réflexion de la diversification des représentations de genres. On trouve ainsi des albums comme *Ma maman est bizarre*, de Camille Victorine et Anna Wanda Gogusey, qui écrit et illustre la relation entre une fille et sa maman célibataire qui n'est d'ailleurs pas seulement montrée dans son rôle de mère, qui est libre et qu'on prend parfois pour un homme. La critique de Véronique Cavallasca publiée en 2020 sur le site Ricochet nous dira d'ailleurs que « chaque circonstance de leur vie commune est présentée comme un choix différent par rapport au rôle traditionnel attribué à la mère par la société occidentale ; la femme vit seule avec son enfant, fréquente avec elle les cafés, rencontre souvent des ami·e·s pour écouter du rock, manifeste pour les droits des femmes... Elle sait aussi retrouver son âme d'enfant. Le ton choisi par l'auteure reste neutre, ce qui renforce son impact : cette vie-là, c'est peut-être un choix, peut-être un combat, mais ce n'est pas une déclaration de guerre, juste l'affirmation du droit de chacun·e à vivre comme il ou elle l'entend. » Récemment, *Roule Ginette* de Anne Dory et Mirion Malle reprenait l'histoire du traditionnel conte *Koloblok* (en français « Roule galette »), mais cette fois la Vieille ne veut plus être la seule à s'occuper de toutes les tâches ménagères et décide, quand le Vieux lui demande pour la énième fois de lui cuisiner quelque chose, de se transformer en galette pour rouler très loin. Je veux également parler ici de l'album *Antigone* de Yann Liotard et

Marie-Claire Redon qui reprend le conte mythologique d'Antigone avec une qualité graphique et littéraire certaine. Le personnage féminin fort pose des questions universelles et s'affirme dans ses choix sans ployer devant les avis et les circonstances qu'elle rencontre.

D'autres maisons d'éditions engagées contre les stéréotypes ont vu le jour tel que Cambourakis, née en 2006, qui présente notamment une collection de sciences humaines féministe et anticapitaliste, nommée « Sorcières ». Depuis 2012, Cambourakis a ouvert son catalogue à la jeunesse et sa collection « Sorcières » également, celle-ci intègre à ce jour trois albums jeunesse qui tentent de contrebalancer les stéréotypes sexistes et racistes.

On retrouve ainsi des volontés propres, au sein des maisons d'éditions, d'apporter des contre-modèles, des représentations diversifiées aux lectrices et lecteurs de tous âges. Ces volontés sont bien la traduction, dans le monde de l'édition, du mouvement plus général de lutte contre les stéréotypes de genre et des combats féministes. Elles font bien partie de ce mouvement sociétal large qui s'interroge quant aux moyens de réduire les inégalités entre les individus et notamment entre les femmes et les hommes, et qui comprend que l'enfance est une période déterminante à considérer au sein de cette lutte. L'arrivée de ces luttes au sein d'organes spécifiques de la littérature jeunesse a sans aucun doute fait prendre conscience aux maisons d'édition françaises préexistantes, et notamment aux grandes maisons, que la question des stéréotypes de genre ne pouvait plus être évitée. Par ailleurs, les arguments marketing sont toujours d'usage et si des ouvrages mettant en lumière des représentations plus diversifiées séduisent des enfants et leurs parents, des livres qui se vendent bien sont toujours intéressants à produire. C'est sans aucun doute pour cela qu'on peut retrouver parmi les publications d'une même maison d'édition des ouvrages très stéréotypés et d'autres beaucoup plus attentifs à apporter de la diversité, comme l'évoquait la libraire Ayla Saura lors des Mardis de l'égalité.

L'édition est sans aucun doute un pilier de la chaîne du livre important à considérer dans la lutte contre les stéréotypes de genre auprès des enfants. Mais au-delà de ce qui est produit, il me semble intéressant d'interroger comment les autres acteurs et actrices de la chaîne du livre peuvent prolonger ces luttes, par leurs travaux de sélection, de valorisation, de médiation.

c. Au sein du circuit du document : la bibliothèque, une actrice qui peut agir

Au même titre que les auteur·trice·s, les éditeur·rice·s, les imprimeur·se·s, les diffuseur·se·s et les libraires, les bibliothécaires sont des acteurs et actrices importants au sein de la chaîne du livre ou plus largement du document. La bibliothèque a en effet un rôle de médiation, c'est-à-dire faire le lien entre le document et le public, de faciliter l'accès des documents aux publics. Au sein de la médiation, la mise en valeur des ouvrages prend une place importante pour donner à voir un panel diversifié d'ouvrages. Les bibliothécaires Rachelle Gosselin et Maena Pelletier, soulèvent en effet combien la

place de la bibliothèque peut avoir son importance au sein de la lutte contre les stéréotypes de genre. Dans la *Revue des livres pour enfants*, elles écrivent ainsi que les « missions d'accueil [des bibliothèques], de mise à disposition de ressources et de médiation nous poussent à devenir des acteur.trice.s du changement, et à amener à la visibilité des communautés marginalisées et à l'égalité des représentations. » En effet, différents points d'attention semblent indiquer que la Bibliothèque pour enfants est une actrice qui peut réfléchir et agir contre les stéréotypes de genre et contre les inégalités filles-garçons.

i. Parce qu'elle travaille avec des documents susceptibles de contenir des stéréotypes

Comme mentionné précédemment, dans son article "Heureux comme stéréotype en France" Julie Fette interrogeait le rôle des maisons d'édition pour une littérature jeunesse composées de « collections de bons livres » en matière de représentations de genres. L'autrice évoque également le rôle des bibliothèques en tant que médiatrices, ce qui m'intéresse tout particulièrement. Si les librairies peuvent avoir du mal à contrebalancer une production éditoriale trop empreinte de stéréotypes de genre, les bibliothèques, elles, sont dédouanées des enjeux économiques contraignants et « par la nature de leur travail et [par le] contact régulier avec les jeunes lecteur.trice.s, ont plus de possibilités que les libraires de mettre certains livres dans les mains d'un enfant. » Julie Fette souligne par la suite que les bibliothécaires en France et aux États-Unis font aujourd'hui tout pour créer des collections équilibrées selon de nombreux critères, mais celui d'un « équilibre de genre » est encore trop absent. En effet, la gestion des collections en bibliothèque amène les professionnel·le·s à acquérir des documents et à en désherber (terme qui désigne le fait de retirer, selon des critères définis, un ou plusieurs documents d'un fonds). Ces deux processus impliquent de faire des choix d'ajouts ou de retraits d'ouvrages, en cela le fonds de document d'une bibliothèque est bien le résultat de choix, d'un processus de sélection.

On retrouve en effet cette réflexion autour des critères d'acquisition du côté des professionnel·le·s des bibliothèques. Clémence Boyer, directrice de la bibliothèque St Simon de Paris 7^e et ancienne stagiaire de l'Heure Joyeuse décrit que dès le début de la Bibliothèque pour enfants, Mathilde Gruny mettait en avant des critères pour « le choix des livres », d'ordre graphique comme intellectuel. Les stages qui étaient mis en place à l'Heure Joyeuse pour former aux métiers de la bibliothèque jeunesse prenaient en compte cette dimension importante de sélection dans le métier de bibliothécaire mais aussi dans tous ceux liés à l'enfance. Parmi ces critères de sélection, on retrouve notamment celui-ci : « l'ouverture de l'esprit sur d'autres mœurs, d'autres termes, progrès scientifique, exactitude des données, enfin d'ordre moral : contenu [...] tolérant, sans sectarisme religieux, politique, raciste, visant toujours, sous forme attrayante, l'épanouissement de l'enfant en respectant sa personnalité » (Mairie de Paris, 1994).

En effet, les bibliothèques jeunesse constituent des fonds de documents adressés à un public jeunesse. Ces documents, parce qu'une réflexion des représentations de genre qu'ils donnent à voir n'est pas un processus automatique à leur écriture ou édition, peuvent être susceptibles de présenter des stéréotypes de genre. Ainsi donc la Bibliothèque pour enfants peut avoir ce premier rôle-là d'analyse des documents qu'elle présente aux publics ou de ceux dont elle veut renforcer la visibilité. Puisque les documents sont les éléments premiers d'une bibliothèque et qu'ils transmettent des savoirs, des histoires, des représentations, des modèles, c'est là sans doute que se trouve le premier niveau d'action de la Bibliothèque pour enfants contre les stéréotypes de genre et pour l'égalité fille-garçon. Les membres de la commission Légothèque de l'Association des Bibliothécaires de France, une commission voulant souligner le rôle d'accompagnement des bibliothèques dans la construction des individus, l'écrivent notamment dans le texte fondateur de leur blog : « La Bibliothèque en tant qu'institution culturelle et plus encore, les bibliothécaires en tant que médiateurs du livre et de l'information, en tant que passeurs de culture, ont réellement un rôle à jouer dans la construction de l'individu en lui donnant accès à des collections et des espaces en lesquels il peut interroger, construire et affirmer ce qu'il est, ce qu'il souhaite être, ce qu'il se pense être. [...] Accompagner l'expression des minorités doit permettre également de lutter contre les stéréotypes en favorisant des rencontres et, sinon créer des prises de conscience, du moins faciliter la prise en compte de la différence. L'enjeu devient de mettre en exergue les minorités afin de créer la surprise, de proposer tours et détours aux rencontres inattendues et d'encourager le dialogue. »

Par ailleurs, les connaissances des bibliothécaires de la littérature jeunesse, et leurs travaux de veille documentaire, font de ces professionnel·le·s les personnes indiquées pour soulever des questionnements ou mettre en avant des ouvrages de qualité. On note en effet la création d'outils pédagogiques réalisés par les bibliothécaires comme des bibliographies de littérature jeunesse non-sexiste.

Par exemple, le projet G-Book, financé dans le cadre du Programme Creative Europe (Section Culture) de l'Union Européenne, mené de 2017 à 2018 réunissait autour de la question des stéréotypes de genre dans la littérature jeunesse un ensemble de chercheur·euse·s et de bibliothécaires universitaires ou de lecture publique européen·ne·s : le Centre de Recherche MeTRa de l'Université de Bologne en Italie, la Bibliothèque Livres au Trésor et le Centre de Recherche Pléiade de l'Université Paris 13, le Centre d'Études Anilij de l'Université de Vigo en Espagne, le Centre for Children's Literature and Culture Studies de l'Université de la ville de Dublin en Irlande, la Bibliothèque régionale publique Petko Rachev Slaveikov en Bulgarie et la Biblioteka Sarajeva en Bosnie. Le premier objectif de ce projet étant en effet la création d'une bibliographie de littérature jeunesse européenne, pour enfants de 3 à 10 ans, composée de livres « positifs du point de vue du genre » (Collectif G-BOOK, sans date). On y retrouve ainsi une large sélection d'ouvrages référencés avec un commentaire du point de vue des représentations de genre qu'ils donnent à voir, disponible dans les langues des pays où les ouvrages ont été publiés et traduits. Ainsi, la bibliographie s'adapte au pays que l'on peut sélectionner à l'entrée du site internet. Je trouve également intéressant de soulever un autre des objectifs du projet G-BOOK,

celui d'une « collaboration dans chaque pays partenaire avec des maisons d'édition sensibles au genre, auxquelles sera proposée une sélection de livres méritant d'être traduits, tirés de la bibliographie internationale. » On trouve ainsi un lien réalisé entre les actrices de la chaîne du livre que sont les bibliothèques et les maisons d'édition où l'expertise des premières peut profiter à l'activité des deuxièmes. Plus encore, cet objectif reconnaît le potentiel des bibliothèques à influencer une production éditoriale, à inciter à agir en faveur de la diversification des représentations de genre dans la littérature jeunesse. Le fait de proposer la traduction et la publication d'ouvrages de qualité dans d'autres pays permet également de les mettre en valeur et d'encourager les autrices et auteurs qui prêtent attention aux stéréotypes de genre, voire s'engagent contre eux, dans leurs créations.

Les revues destinées aux médiateur·rice·s du livre jeunesse se sont aussi intéressées à ces questions, comme la revue *Nous voulons lire* (NVL) qui a consacré son numéro 198 de 2013 aux questions de lutte contre le sexisme ou plus récemment, en 2020, le numéro 310 de *la Revue des Livres Pour Enfants* (RLPE) avec son dossier « Stéréotypes fin de partie ». Ces intérêts reflètent ceux que peuvent avoir les bibliothécaires pour ces questions mais aussi la richesse que cette profession peut apporter à ces réflexions. Si la commission Légothèque s'est en effet saisie de ces questionnements, vis-à-vis de la construction de l'individu, et ainsi vis-à-vis des enfants, cela rend compte également de l'intérêt des bibliothécaires pour la lutte contre les stéréotypes de genre et de leur volonté d'en devenir actrices et acteurs. Plus largement, on peut également rappeler la constitution du groupe d'intérêt spécial « Femmes, informations et bibliothèques » de l'IFLA qui s'intéresse aux femmes en tant que productrices d'information, usagères des bibliothèques et professionnelles donnant accès à l'information et qui veut œuvrer pour l'émancipation des femmes et contre les stéréotypes de genre.

ii. Parce qu'elle est en contact direct, régulier et privilégié avec les enfants

Comme l'évoquait Julie Fette, le contact des bibliothèques avec les enfants est en effet régulier voire quotidien. C'est moins le cas des auteurs et des éditeurs qui n'ont pas les mêmes missions d'accueil du public. C'est également moins le cas pour les libraires puisque ce sont les adultes qui fréquentent majoritairement les librairies et qui ont le capital financier pour acheter des documents, mêmes quand ceux-ci sont destinés aux enfants. Ainsi donc, les enfants sont des publics réguliers, attachés à leur bibliothèque, où ils·elles viennent emprunter des documents, lire sur place, participer à des animations ou accueils de classe, utiliser les espaces multimédia, se retrouver en dehors de l'école, etc... Il peut naître entre une bibliothèque et certain·e·s enfants une relation affective qui se construit dans le temps, à force de fréquenter la bibliothèque. Elle peut ainsi faire partie des lieux de vie des enfants, un lieu rituel, de rendez-vous souvent hebdomadaires où l'on se sent en confiance, en sécurité.

Si donc les bibliothèques sont des lieux de vie pour un nombre important d'enfants, et que celles et ceux-ci, ou leurs parents, s'en remettent aux bibliothécaires

pour leur lecture, la Bibliothèque pour enfants semble un lieu stratégique de lutte contre les stéréotypes de genre. Au même titre que l'école, et Eugène Morel la qualifiait d'ailleurs de lieu « post-scolaire par excellence », si la bibliothèque pour enfant adopte ce rôle de médiation entre l'enfant et le document, entre l'enfant et l'information et les savoirs, alors réfléchir à la diversité des représentations proposées peut avoir une importance pour les individus qu'elle accompagne (et plus largement la société qu'ils·elles forment). Les bibliothécaires Rachelle Gosselin et Maena Pelletier écrivaient d'ailleurs que « les bibliothèques [...] sont au croisement de débats, d'interactions et de cohabitation des publics » (Gosselin, Pelletier, 2020) et qu'en cela leur place est déterminante. Par ailleurs, les bibliothécaires sont des professionnel·le·s expérimenté·e·s et formé·e·s pour travailler auprès des jeunes publics. Elles·ils ont des compétences relationnelles et des connaissances spécifiques et précises selon les différents types de publics enfants, d'autant plus qu'ils·elles doivent prendre en compte au sein de leurs missions de médiation et d'accueil que « la réception des ouvrages varie en fonction des enfants (de leur âge, de leur sexe, de leur origine sociale, de leur culture « littéraire ») » (NVL, 2014). Réfléchir à la manière de contrecarrer les stéréotypes de genre au sein de la médiation culturelle en bibliothèque semble ainsi compatible avec leurs missions auprès des enfants tout comme les bibliothécaires semblent faire partie des professionnel·le·s les mieux placé·e·s et compétent·e·s pour mener ces réflexions.

La Bibliothèque pour enfants semble donc un domaine professionnel où la lutte contre les stéréotypes de genre trouverait un espace pour se développer et s'enrichir, un espace où elle pourrait prendre sens et trouver un potentiel d'efficacité. Mais pour cela, les bibliothèques doivent disposer de moyens très divers, ce qui me fait m'interroger sur ces moyens et sur les réflexions et actions qui existent déjà aujourd'hui dans les pratiques professionnelles des bibliothécaires.

III. QUELLE PLACE POUR LA BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS DANS LA LUTTE CONTRE LES STÉRÉOTYPES AUJOURD'HUI ?

L'enseignant-chercheur de l'Université de Bourgogne Pierre Bruno percevait en 2014 certaines réticences de la part des professionnel·le·s, telles qu'il les décrit dans son article pour la revue *Nous voulons lire* :

« Si à partir d'un certain degré de responsabilités, un consensus se fait aujourd'hui sur la légitimité de la lutte contre le sexisme, on ne doit pas sous-estimer les réticences, et parfois l'hostilité que cette dernière peut encore soulever – même au sein de populations jeunes ou diplômées. L'idée même que cette question puisse intégrer la formation universitaire des bibliothécaires a été loin – et c'est un euphémisme – d'entraîner l'adhésion de la communauté enseignante concernée. Et certains des membres du collectif, venus présenter leurs actions ou projets à des étudiants de l'IUT de Dijon ont été surpris des réactions de la salle, de ce public jeune, féminin, se destinant aux carrières des médiathèques et des musées, pour lequel la question du sexisme ne se posait plus et qui voyait dans les revendications féministes la source même des tensions entre hommes et femmes. »

Pourtant, il affirme bien la nécessité de cette lutte dans un contexte où il observe « une libération progressive, décomplexée ou plus sournoise, de l'expression des préjugés les plus brutaux [...], doublée d'une profonde méconnaissance de la réalité des inégalités et discriminations ».

Aujourd'hui, il semble cependant qu'un ensemble de professionnel·le·s soit alerte vis-à-vis de ces questions et favorable à des actions en bibliothèques de lecture publique. Les bibliothécaires elles et eux-mêmes soulèvent en effet le potentiel de leur milieu professionnel dans la lutte contre les stéréotypes, voire la nécessaire place que la Bibliothèque pour enfants doit occuper dans ce mouvement. Sur les onze entretiens que j'ai pu mener avec des professionnel·le·s, chacune et chacun ont pu expliquer en quoi elles et ils pensaient que la bibliothèque avait un rôle important à jouer à ce niveau et par quels procédés. Cette troisième partie de mon travail s'appuiera ainsi essentiellement sur les données que j'ai pu relever à l'occasion de mon questionnaire et de mes entretiens. Pour ces derniers, je ne préciserai que le prénom des personnes avec lesquelles j'ai pu converser et j'omettrai les lieux de profession et les noms de famille.

A. QUELLE LÉGITIMITÉ DE LA BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS DANS LE MOUVEMENT DE LUTTE CONTRE LES STÉRÉOTYPES DE GENRE ?

1. Reconnaissance d'une légitimité vis-à-vis de leur rôle, de leurs missions, de leur position au sein de la Cité par les bibliothécaires

En cohérence avec les textes fondateurs des bibliothèques et l'histoire de la naissance de la Bibliothèque pour enfants en France, les bibliothécaires reconnaissent que les bibliothèques ont une place à occuper dans la lutte contre les discriminations. Pour Camille, ce rôle est historique, assumé et revendiqué par les bibliothécaires depuis des années. Elle rajoute que la bibliothèque est ainsi vectrice d'inclusion. C'est en effet une thématique qui revient souvent dans les débats de la profession autour de la jeunesse, comme le prouvent par exemple les récents dossiers de la revue *Lecture jeune* (« Questions de genre »¹⁴, « Renverser les inégalités »¹⁵, « Jeunes en marge »¹⁶), ou bien le dossier de la *Revue des Livres pour Enfants* que j'ai déjà pu citer auparavant « Stéréotype fin de partie ». La jeunesse oui, mais pas seulement, le mot « inclusion » revient beaucoup dans toutes les discussions de bibliothécaires et concernant une grande variété de publics, de minorités. Sur l'inclusion dans les bibliothèques en général, on trouve les ouvrages de la collection « Boîtes à outils » de l'Enssib tels que *Agir pour l'égalité. Questions de genre en bibliothèque (#50)* (à paraître en octobre 2021), *Des bibliothèques Gay Friendly ?* (2017) ou *Accueillir des publics migrants et immigrés (#40)* (2017) ou encore le numéro 11 de la revue *Bulletin des Bibliothèques de France*, intitulé « Publics empêchés : lever les obstacles » (2017).

Le fait que cette thématique soit au centre des préoccupations de la profession apparaît comme le reflet d'une société qui considère de plus en plus la question de l'inclusion dans sa Cité des minorités, quelles qu'elles soient, pour lutter contre les inégalités que celles-ci subissent du fait de leur différence. Il s'agit bien de prendre en compte à tous niveaux toutes les personnes et de ne plus fonctionner sur le modèle standard de la majorité. La bibliothèque, au même titre que la société, s'empare donc de ces questions car accompagner les évolutions sociétales et les combats prégnants fait aussi partie de ses missions, selon Marine et Sonia. La bibliothèque répond bien à un mouvement plus large qui l'englobe, notamment parce qu'elle répond aux besoins des usager·e·s. Camille le décrit notamment lors de notre entretien :

« Il y a [...] une vraie demande du public, alors pas forcément toujours des parents mais beaucoup d'enfants. [...] Les jeunes à l'heure actuelle, ou même les enfants en école primaire, sont de plus en plus curieux sur tout ça, ils

¹⁴ *Lecture jeune* n°176, 2020

¹⁵ *Lecture jeune* n° 173, 2020

¹⁶ *Lecture jeune* n°164, 2017

questionnent de plus en plus sur toutes ces thématiques de genre, de sexualité. Les enfants sont très curieux et très en demande et je pense que mettre dans nos collections des documents qui peuvent y répondre ou faire des actions culturelles qui donnent l'espace pour en parler, c'est vraiment quelque chose qui est important à faire dans une bibliothèque. Et en général, les bibliothèques évoluent avec la société, mais aussi avec les demandes des gens, enfin nous c'est aussi pour ça qu'on a continué à faire ce qu'on fait, parce qu'on voyait bien que les gens fussent ravis. »

Il y a bien ici une réponse à une demande des enfants usager·e·s et des adultes, une « répon[se] à la réalité des publics », comme me l'a présenté une autre bibliothécaire, Lydia. Il y a également l'idée de proposer, de faire découvrir aux usager.e.s et de continuer dans ce sens si le public, par sa présence aux animations et son usage des collections, montre son intérêt, son soutien, s'il montre que ces propositions lui sont utiles.

En effet, la bibliothèque a aussi ce rôle de faire des propositions diverses et multiples pour refléter la diversité qui l'entoure. Thomas me disait que la bibliothèque a ce potentiel de proposer des « référents multiples et alternatifs, qu'on va trouver dans des produits culturels différents » puisque les collections d'une bibliothèque peuvent adopter des formes variées et reposer sur des supports très divers. Proposer cette diversité est, pour Thomas, un bon moyen de « démonter les stéréotypes qui peuvent être véhiculés dans une société ». Il s'agit, pour Isabelle d'« offrir de la diversité aux enfants, qu'ils ne trouvent pas forcément par ailleurs ». La bibliothèque est en effet ce lieu qui regroupe un ensemble large de ressources, un ensemble riche, où l'on vient chercher des informations ou des moyens d'évasion auxquels on a plus difficilement accès par ailleurs. Laura rappelle combien ce devoir de constituer des collections riches et diverses est intrinsèque à la bibliothèque et qu'en cela, celle-ci est légitime à vouloir diversifier les représentations de genre qu'elle propose à ses lecteurs et lectrices :

« Pour tout ce qui est représentation, on doit faire super attention à essayer d'offrir un maximum de représentations, de la même manière qu'on essaye d'avoir un maximum d'auteurs différents, de maisons d'édition différentes, ce sur quoi on ne va pas forcément réfléchir. Quand on achète des albums, on ne va pas tous les prendre chez l'École des Loisirs. De manière naturelle on va choisir dans plein de maisons d'édition, donc il faut [aussi] se dire "je vais offrir d'autres sortes d'histoires" ».

La légitimité de la lutte contre les stéréotypes par la Bibliothèque pour enfants se situe aussi dans le fait que ces questions relèvent de la mission d'accueil des publics et d'accessibilité des bibliothèques. Jérémie m'expliquait que « la bibliothèque est un service gratuit destiné en théorie à tout le monde. Si on reproduit en partie des inégalités, on ne joue pas notre rôle. » En effet, reproduire des inégalités ou voir s'appliquer le filtre androcentrique ou de la valeur différentielle des genres, c'est renoncer à s'adresser de la même manière à tout le monde, renoncer à proposer des collections, des services et un accueil adapté·e·s pour chacun·e.

Pourtant, c'est là aussi un rôle affirmé dans la profession, depuis la création de la première bibliothèque jeunesse en France, l'Heure Joyeuse : la Bibliothèque pour enfants a pour mission d'accompagner l'individu dans sa construction. Aujourd'hui encore, les bibliothécaires jeunesse reconnaissent largement ce rôle et la lutte contre les stéréotypes semble s'inscrire dans ce cadre. Pour Hélène, un lieu qui veut accompagner la construction des individus, et qui est un lieu reconnu « de fabrique de la citoyenneté », doit prendre en compte le fait que la découverte de l'altérité comme telle est importante. Chacun·e doit comprendre que le monde est riche de différences et de possibilités, et que chacun·e à le choix entre ces diverses possibilités. Lydia affirme en effet que la bibliothèque doit « aider l'individu à trouver sa place en lui offrant des représentations dans lesquelles il peut se projeter. » Cela rejoint l'idée de proposer des représentations aussi variées que possible, pour que celles-ci reflètent fidèlement la diversité qui existe déjà au sein de notre société et pour qu'ainsi chacun trouve dans la bibliothèque des terrains d'identification, des réponses à des questions inhérentes à leur construction de soi. Camille parle de la bibliothèque comme un espace où l'on doit se sentir en confiance : « les bibliothèques, à l'heure actuelle devraient être des espaces sûres, “safe space”, où les gens se sentent tous bienvenus ». Ce cadre de confiance semble en effet nécessaire pour mener à bien le meilleur accompagnement possible de chacun dans son développement et ses questionnements. Le concept du “safe space” naît au milieu du XXe siècle aux États-Unis des mouvements des droits civiques et féministes et désigne des lieux où chacun·e sera accueilli·e avec bienveillance notamment vis-à-vis des caractères que la société marginalise par ailleurs (orientation sexuelle, genre, culture, religion...). Les bibliothécaires se sont, elles et eux aussi, emparés de cette notion d'espaces sûres. En 2011, l'Université de Scranton en Pennsylvanie (États-Unis) donnait la conférence « A Safe Space on Campus : Winning Strategies Academic Libraries Can Use to Serve GLBTQ Students and Faculty » à propos du rôle des bibliothèques universitaires dans l'accompagnement des étudiants LGBTQ¹⁷. Parmi les articles publiés sur le site de l'IFLA, on en trouve 37 où apparaît l'expression de « safe space », le premier datant de 2013. Certains titres sont évocateurs et permettent de se rendre compte que la communauté internationale des bibliothécaires s'empare en effet de ce concept pour repenser le rôle des bibliothèques. On a ainsi l'article de Julie Ann Winkelstein nommé « Bibliothèques publiques : Créer des espaces sûrs pour les jeunes LGBTQ sans-abri » publié en 2014¹⁸ ou bien celui de Chommanaad Boonaree et Anne Goulding « The Role of Community Libraries in Empowering Female Citizens in Disadvantaged Areas of Thailand » publié en 2019¹⁹ qui fait le lien entre la notion d'espace sûr et la lutte contre les inégalités femmes-hommes.

La bibliothèque assume aussi le rôle de donner aux individus accès à l'information. Thomas affirmait que la bibliothèque a en effet ce rôle, allant même jusqu'à faciliter cet accès : « le rôle de la bibliothèque, c'est aussi ce rôle-là, [...] faire le passage entre un discours qui peut être moins accessible – mais vrai en l'occurrence –

¹⁷ <https://fr.slideshare.net/kristenyt/a-safe-space-on-campus-winning-strategies-academic-libraries-can-use-to-serve-glbtc-students-and-faculty-9502788?related=1>

¹⁸ Disponible à l'adresse : <http://library.ifla.org/1029/7/151-winkelstein-fr.pdf>

¹⁹ Disponible à l'adresse : <http://library.ifla.org/2481/1/144-boonaree-en.pdf>

et un public qui n'arrive pas à appréhender ce genre de discours et qui, du coup, développe une information qui est fautive, [...] parce que incomplète. Le rôle de la bibliothèque ne va pas être de dire « attention il faut que vos enfants suivent telle chose ou tel axe », [...] mais d'apporter [au grand public] les éléments pour construire un discours critique ». En ce sens, la bibliothèque peut aider la compréhension de l'aspect néfaste des stéréotypes de genre, de la bicatégorisation, pour la construction des enfants. Celle-ci possède des moyens de médiation efficace pour y parvenir : une programmation culturelle, des collections riches, une politique documentaire formalisée. Thomas cite l'exposition montée par la Legothèque sur le genre comme exemple de facilitation de l'accès à l'information, de médiation entre un discours scientifique et un discours adressé au grand public. En effet, cette exposition se veut donnant « des billes historiques, conceptuelles permettant à chacun et chacune de se saisir des débats actuels, d'en mesurer les enjeux et de prendre position dans notre société. [Il s'agit] de comprendre en quoi le genre interroge l'art, en quoi le genre interroge la littérature jeunesse ». J'aurai l'occasion de réaliser une présentation de celle-ci dans la boîte à outil qui clôt cet écrit. La Bibliothèque pour enfants est ainsi légitime dans cette lutte par les moyens de médiation de l'information qu'elle peut mettre en œuvre.

Cette légitimité vient également du fait que l'enjeu de la lutte contre les stéréotypes est mis en avant par le gouvernement depuis quelques années comme nous avons pu déjà le constater. Isabelle le rappelle également en affirmant que, pour la bibliothèque, qui est service public, s'emparer de cette lutte c'est être « en cohérence avec les projets gouvernementaux actuels ». Frédérique, elle, me disait que la bibliothèque peut être « un élément éclairant des différentes politiques publiques ». Selon elle, si les bibliothèques adoptent des « politiques documentaires tournées vers la diversité des genres et [en] lien [avec] l'axe politique de lutte contre les discriminations », cela constitue des « illustrations du rôle des bibliothèques dans la mise en œuvre stratégique de politiques publiques ». La bibliothèque trouve ainsi une légitimité à se saisir de la lutte contre les stéréotypes de genre car elle doit se saisir plus largement des différents axes des politiques publiques. En effet, bien que ce rôle soit plus ou moins reconnu ou valorisé par les tutelles, les bibliothèques de lecture publique sont bien des lieux et des actrices de la mise en place des politiques publiques. A l'inverse, les actions et réflexions autour de la diversité des représentations de genre qui sont déjà en place en bibliothèques et que j'ai l'occasion d'en partie décrire plus loin, pourraient en effet être des arguments, des preuves qui nous permette de réaffirmer cette importance du rôle des bibliothèques dans la mise en œuvre stratégique des politiques publiques.

2. Pourquoi doit-elle spécifiquement s'en emparer plus que d'autres ?

La Bibliothèque pour enfants peut trouver une légitimité à occuper une place dans la lutte contre les stéréotypes de genre, mais ce qu'il m'intéresse aussi de voir c'est, au-delà de cette légitimité, si les bibliothécaires considèrent que la société a

intérêt à voir ce lieu, plus que d'autres, s'emparer de ces questions. La Bibliothèque est une institution possédant des caractères qui lui sont propres au sein de la société. En cela, elle peut être une actrice ayant du poids pour la lutte contre les stéréotypes de genre auprès des enfants, ayant un potentiel spécifique fort. Pour Sonia, le fait qu'elle soit ce lieu d'hybridité au champ des possibles extraordinaire fait d'elle un lieu de lutte de qualité, elle peut en effet mener cette réflexion vis-à-vis des stéréotypes par divers moyens, pour divers domaines et à destination d'un public large.

Pour Jérémie, la bibliothèque doit s'emparer de cette lutte parce qu'elle est un service public et qu'il ne faut pas laisser ces réflexions être menées seulement par le secteur privé : « On ne peut pas laisser ça au secteur privé. Ça peut très bien être fait, mais le secteur privé va le faire dans une logique marchande. Donc s'il n'y a pas de créneau, de marché pour ça, ça ne va pas être fait. Alors que nous en service public, peu importe. » En effet, la bibliothèque n'est pas contrainte par ces logiques marchandes dont parlait également Julie Fette (Fette, 2019) lorsqu'elle comparait les possibilités de lutte de la bibliothèque vis-à-vis de celles des librairies, par exemple. Par ailleurs, il faut noter que la Bibliothèque de lecture publique est l'un des services publics les plus accessibles, puisqu'elle est l'un des seuls lieux accessible gratuitement pour toutes et tous sans obligation de présenter à l'entrée un quelconque document (ni carte d'abonné·e, ni papiers d'identité, ni formulaire). Plus encore, s'inscrire à la bibliothèque de sa ville pour accéder notamment au prêt des documents est peu cher, voire gratuit selon les ressources de la personne, et c'est une procédure simple avec peu de contraintes. À Dijon ou à Metz, il est possible de s'inscrire gratuitement au réseau des bibliothèques, sans considération d'âge, de statut, de ressources voire de lieu d'habitation. Cette facilité d'accès permet d'accueillir à la bibliothèque un public large, diversifié, mixte, qui peut présenter différents niveaux d'accès à l'information. Par ce caractère, si les bibliothèques jeunesse mettent en place des réflexions quant aux stéréotypes de genre, elles ont le potentiel d'offrir des représentations diversifiées et une information accessible à un public divers et large, qui ne les trouverait pas nécessairement dans les autres lieux qu'il fréquente. Ainsi, la bibliothèque est un lieu stratégique de lutte. Si l'école semble pouvoir toucher un public jeunesse aussi large, il faut noter que la bibliothèque sort du cadre scolaire et en cela, peut toucher et sensibiliser autrement les enfants.

Dans le prolongement de ce caractère d'hybridité et de gratuité, Laura reconnaît la bibliothèque comme un lieu d'exploration par son accessibilité et sa gratuité, comme un lieu de découverte pour l'usager·e. Pour reprendre son argument déjà cité précédemment : « Tout le monde n'a pas les moyens d'acheter tout le temps des livres à ses enfants et en plus, ce que je disais toujours aux parents et aux enfants : la bibliothèque c'est cool parce que comme c'est gratuit d'emprunter – chez nous c'est le cas- : on peut essayer. Ce n'est pas grave si on emprunte un livre et qu'en fait on ne l'aime pas du tout [...], on a essayé et on le rend et puis on passe à autre chose. » Elle conclut ainsi que si la bibliothèque est un lieu qui assume le fait d'être un terrain d'exploration, « c'est encore plus important qu'on puisse offrir plein de choses différentes à expérimenter », d'offrir le plus grand panel possible des représentations, des modèles dans lesquels chacun·e puisse se projeter.

Finalement, par sa position au sein de la chaîne du livre, la Bibliothèque peut avoir un rôle spécifique d'encouragement ou de soutien d'une production littéraire qui prend en compte cette réflexion vis-à-vis des stéréotypes de genre. Frédérique évoquait le fait que les bibliothèques peuvent être un soutien important lorsqu'elles achètent les ouvrages et rendent visible le travail militant des éditeur·rice·s ou auteur·rice·s (mise en valeur des ouvrages, invitation des éditeur·rice·s ou auteur·rice·s lors de la programmation culturelle, etc). Elle décrit aussi le fait que les bibliothèques peuvent exprimer le besoin d'ouvrages plus engagés sur ces questions, vis-à-vis d'un mouvement de lutte sociétal ou vis-à-vis d'un besoin des publics. Pour elle, il y a des choses à mener dans ce sens puisque la bibliothèque est une actrice importante du circuit du livre : « Un partenariat avec le syndicat national de l'édition pourrait être une idée. »

3. Devoir de réserve et neutralité

Prendre place au sein de cette lutte pour un service public peut poser question vis-à-vis du devoir de réserve. Le devoir de réserve est le fait de « faire preuve de mesure dans l'expression écrite et orale de ses opinions personnelles », tel que le définit le site gouvernemental *Service-public.fr*. L'ensemble des fonctionnaires doit observer ce devoir de réserve, les bibliothécaires de lecture publique y compris. C'est également le cas de l'obligation de neutralité, formalisée à l'occasion de la modification, le 20 avril 2016, de la loi du 13 juillet 1983 relative à la déontologie et aux droits et obligations des fonctionnaires. Celle-ci demande aux fonctionnaires de ne prendre des décisions que dans l'intérêt du service public sans considération de leurs propres opinions politiques, religieuses ou philosophiques. Les fonctionnaires doivent ainsi traiter l'ensemble des usager·e·s dignement et de manière égale, indépendamment de leurs origines, genre, religion, opinions politiques.

Selon Marine, c'est bien répondre au devoir de neutralité que de ne pas présenter des ouvrages uniformes, que de ne pas généraliser les stéréotypes. Il s'agit bien de s'adresser de manière égale aux usager·e·s quel que soit leur genre en leur présentant des collections et animations variées, sans omniprésence de certaines représentations. Hélène rajoute qu'il ne faut pas ignorer la « responsabilité [des bibliothèques] par rapport à ce qu'on montre aux enfants, dit aux enfants, propose aux enfants. Les enfants se construisent avec ce qu'on leur donne. » Cette idée de responsabilité résonne avec le devoir de neutralité vis-à-vis des usager·e·s. Il faut donc être attentif·ve à construire des offres de collections, d'animations ou de services aux enfants équilibrées, pour ne pas perpétuer la transmission de « la valeur différentielle » des genres et des inégalités filles-garçons.

Parler de lutte contre les stéréotypes de genre peut interroger par l'aspect militant des réflexions menées et en premier lieu par cette terminologie de la « lutte ». Lutter contre les stéréotypes de genre, est-ce déroger au devoir de réserve en mettant en avant des opinions personnelles ? Camille, qui travaille dans une bibliothèque s'affirmant militante contre le sexisme et les discriminations, m'explique pourquoi elle et son équipe considèrent que ce n'est pas le cas :

« Cette obligation de neutralité je pense qu'elle peut arrêter certaines bibliothèques dans ce genre de bataille, ce qui est fort dommage parce qu'en fait la neutralité c'est un peu un concept qui est compliqué, [...]. On ne peut pas être totalement neutre quand on fait de l'acquisition de documents dans une bibliothèque. Obligatoirement, ce qu'on achète va avoir un impact, va porter des idées, va chambouler les gens d'une manière ou d'une autre. Enfin il y a toujours des choses, surtout maintenant, vu que l'édition se diversifie un peu, des choses qui font que quand on fait un choix documentaire, il n'est jamais neutre. On le fait avec notre historique chacun, notre vision professionnelle, notre vision personnelle même, sans même s'en rendre compte. Mais nous, par contre, on le fait de manière consciente, c'est vrai que notre choix là de ne pas être neutre, il est complètement conscient et il est complètement porté par l'équipe. Parce qu'en fait on se rend compte que ce n'est pas possible d'être neutre, donc autant l'affirmer et l'affirmer dans le bon sens pour aider à lutter contre ces discriminations, pour aider à apporter des bonnes idées bienveillantes, plutôt que l'inverse. »

Lydia, elle, a un avis différent sur la question. Selon elle, l'attention portée par les bibliothèques aux stéréotypes de genre doit prendre garde à ne pas se mélanger avec du militantisme, du fait de ce devoir de neutralité des bibliothèques. Il desservirait en effet aux bibliothèques d'être identifiées comme féministes, militantes du point de vue de la perception des publics ou des tutelles. Les avis des professionnel·le·s quant à l'affirmation d'un militantisme antisexiste peuvent ainsi diverger, mais il ressort cependant, tel un consensus parmi celles et ceux avec qui j'ai pu échanger, qu'il est important que la bibliothèque agisse contre les stéréotypes de genres, que cela soit par des réflexions internes vis-à-vis des collections et des pratiques professionnelles ou par des actions plus visibles comme la mise en place d'une programmation culturelle spécifique. Ils et elles reconnaissent que les possibilités des structures dépendent de facteurs multiples et que les bibliothèques n'ont pas nécessairement les moyens de mettre en place de grandes actions ou réflexions dans ce sens. Pour Laura, cette lutte contre les stéréotypes « n'est pas obligée d'être avec des grandes actions comme [elle] fai[t], comme les animations scolaires, sur le sujet. » Cela peut commencer par « simplement réfléchir au moment des acquisitions. »

Ainsi donc, l'ensemble des bibliothécaires avec lequel·le·s j'ai pu converser semblent convaincu de la légitimité spécifique de la Bibliothèque pour enfants à occuper une place dans la lutte contre les stéréotypes de genre. Marlène apportait cependant une nuance en signifiant que cette légitimité n'est pas encore reconnue par toutes et tous, notamment du côté des tutelles et des textes encadrant :

« Notre mission principale c'est la lecture publique, après il y a plein de missions annexes. C'est-à-dire qu'on peut soutenir cette question-là, on peut soutenir celle de l'antiracisme, de l'écologie, il y a plein de choses. Pour ça je pense que l'action culturelle c'est un bon outil. Ce n'est pas notre mission principale, ce n'est pas une priorité, [...] mais à titre personnel je pense que c'est important. »

Lutter contre les stéréotypes ne fait donc pas partie des missions évidentes et encore moins obligatoires des bibliothèques. Rappelons qu'il n'y a pas de textes de loi

concernant les bibliothèques en France et ainsi très peu d'obligations, ce qui laisse à la fois une liberté d'action certaine aux structures mais aussi parfois une difficulté à s'affirmer auprès des tutelles. Thomas l'expliquait :

« Il n'y a pas de loi sur les bibliothèques en France. Et donc du coup il n'y a rien à partir de quoi on pourrait se raccrocher. Il y a un gros débat [...]. Il y a des détracteurs qui sont contre en disant qu'une loi nous imposerait un cadre qui, certes, pourrait être intéressant, mais, on le voit, les mentalités dans une société évoluent dans le temps et donc un cadre posé aujourd'hui pourrait n'être plus du tout d'actualité dans 5-10 ans. Auquel cas on va se retrouver contraint par ce cadre qui ne serait plus d'actualité alors qu'il y a d'autres enjeux qui auraient émergé entre temps. S'il y avait une loi, il y a mettons 15 ans, comment est-ce que cette loi aurait pris en compte toute l'apparition des réseaux sociaux et tout ce qu'il peut y avoir autour de ça ? Comment est-ce qu'on aurait pu suffisamment prendre en compte les questions sur le genre, [...] alors que l'année dernière il y a eu tous les mouvements #Metoo qui ont mis en avant ces questions sur le genre [...] ? Une loi aurait pu être trop restrictive et nous empêcher de nous emparer suffisamment de ces sujets-là. Donc c'est à double tranchant [...]. »

Ainsi donc, si la Bibliothèque pour enfants a une place à occuper dans la lutte contre les stéréotypes, cela repose essentiellement sur l'implication personnelle des bibliothécaires dans ces réflexions, sur leurs convictions quant à cette légitimité de leur structure, et parfois sur l'encouragement de la municipalité quand elle est favorable à ces initiatives.

B. BIBLIOTHÈQUE EN COURS DE LUTTE... : UNE ACTION BIEN RÉELLE DES BIBLIOTHÈQUES FACE AUX STÉRÉOTYPES DE GENRE

Comme l'écrivait Berthe Fouchère pour *Le Populaire* dont j'ai pu parler en première partie : « Organiser la lecture publique chez l'enfant [...] c'est défendre sa personnalité naissante contre tout ce qui put la déformer ou la corrompre » (Fouchère, 1932). Lors des recherches préliminaires à mon mémoire, j'ai en effet constaté que les bibliothèques mènent concrètement des réflexions et des actions contre les stéréotypes de genre pour défendre les identités des enfants, les caractères dans lesquelles ils et elles se reconnaissent librement, en ayant le choix. Leurs possibilités sont inégales, leurs actions très variées, leurs réflexions plus ou moins poussées, mais cet ensemble me paraissait déjà remarquable. Je vais donc essayer de comprendre à quels niveaux la Bibliothèque pour enfants mène des réflexions autour des représentations de genre, au sein de quels domaines les bibliothécaires associent la mise en place de dispositifs contre les stéréotypes et dans quels champs d'action bibliothéconomiques les professionnel·le·s s'emparent de cette lutte.

1. Enquête sur la place de la réflexion vis-à-vis des stéréotypes de genre dans le travail des bibliothécaires sur les collections

Le premier champ d'action auquel je veux m'intéresser est le domaine traditionnel de la bibliothèque : celui de ses collections. Grâce à mes deux types d'enquêtes et à mes recherches documentaires, j'ai pu comprendre que c'était dans ce champ du travail des bibliothécaires qu'il était le plus évident et le plus accessible pour la Bibliothèque pour enfants d'agir contre les stéréotypes de genre. Les différents témoignages que j'ai pu récolter le confirment. A l'occasion de mon questionnaire, plus de 86 % des personnes indiquent avoir déjà analysé les représentations de genre d'un ouvrage lors d'un processus d'acquisition ou de désherbage.

a. Gestion des collections et représentations de genre

i. Pratiques d'acquisition et de désherbage

Réflexions quant aux stéréotypes au sein des processus d'acquisition :

« Le plus souvent on ne trouvera pas sur les rayons des livres vulgaires par le style ou la présentation, ni de publications présentant des informations erronées, sectaires, ou encore blessantes à l'égard de quelque croyance, race, nation, classe sociale. Les bibliothécaires expérimentées, pour ne citer que cet exemple, savent trop la place que prennent dans la vie d'un enfant les héros de ses lectures et leur influence sur son esprit [...] en pleine formation. Aussi, sans se croire pour autant infaillibles, se font-elles un scrupule de n'admettre les livres qu'après lecture » disait en 1956 Marguerite Gruny dans son écrit *Les bibliothèques pour enfants en France*. Depuis longtemps, donc, les bibliothécaires prêtent une attention scrupuleuse aux ouvrages qu'elles et ils présentent aux enfants. Comme l'évoque Marguerite Gruny, les bibliothécaires jeunesse tentent, dans la mesure du possible, de lire le plus d'ouvrages qu'elles mettent à disposition du public. Cela peut être avant l'achat, comme avec le système des offices, le plus souvent utilisé en réseaux de lecture publique pour permettre aux bibliothécaires des différentes structures du réseau de mutualiser les temps de lecture et de partager leurs avis pour décider ensemble d'acquérir ou non tel ou tel ouvrage. Ces réunions sont menées en accord avec la·le libraire qui fournit le réseau pour que celle ou celui-ci prête les nouveautés qu'elle·il conseille aux bibliothèques. Lorsque cela ne peut pas se faire avant l'achat, les bibliothécaires peuvent aussi lire les ouvrages après leur commande, avant de les cataloguer, de les équiper ou de les rendre disponibles aux usager·e·s. Les lectures permettent ainsi de se rendre compte des représentations de genre contenues dans les ouvrages, la veille documentaire menée par les professionnel·le·s est également un moyen de trouver et sélectionner les ouvrages adaptés. Rachelle Gosselin et Maena

Pelletier (RLPE, 2019) affirmaient en effet combien il était important de se tenir informé·e·s, de faire cet effort de documentation à propos de la diversité des représentations de genre et de la lutte contre les stéréotypes pour pouvoir apporter cette information aux lecteurs et lectrices par le livre : « En tant que bibliothécaires nous sommes les premier·ère·s concerné·e·s et il est impératif pour nous de rester curieux·ses et attentif·ve·s à ces sujets. À nous donc de faire des choix d'acquisition loin des stéréotypes (qu'ils soient de genre ou d'autres formes) et de valoriser des livres qui défendent ces idées en orientant nos achats vers des documents inclusifs, encore trop peu présents dans le marché de l'édition française actuelle. »

En effet, j'aimerais décrire une situation quotidienne au sein du processus d'acquisition d'un réseau de bibliothèques, -un ensemble d'offices jeunesse-, que j'ai pu observer lors de mon stage de fin d'études. Les discussions qui ont rythmé cet office sont un bon exemple d'une réflexion des stéréotypes de genre, que l'on pourrait qualifier d'automatique, de quotidienne, lors de l'acquisition en bibliothèques, notamment lors de la séance de lecture sur place, où les bibliothécaires se retrouvent pour lire ensemble une sélection d'ouvrages et choisir à la suite ceux qui seront achetés ou non. En effet, j'ai pu noter que les discussions n'omettaient pas d'analyser les stéréotypes de genre contenus dans les albums, puisque c'étaient ceux-là qui faisaient l'objet de la lecture sur place. Par exemple, pour l'achat d'un album mettant en scène une petite fille au marché avec sa maman, un débat s'est encouru sur le fait que l'histoire construisait comme un réel événement problématique, comme la péripétie principale, l'envie d'uriner de la très jeune héroïne. Tous les personnages se mettaient en effet en quatre pour ramener la petite fille chez elle qui devait retenir son envie. Cette dramatisation de l'évènement de l'envie d'uriner questionnait beaucoup certaines bibliothécaires quant à la représentation donnée de la petite fille qui doit donc se retenir jusqu'à chez elle et sur qui une forte pression semble reposer pour un sujet qui devrait être banalisé, qui ne devrait pas donner lieu à une angoisse. D'autres bibliothécaires n'observaient pas l'histoire du même angle. Ainsi, la question de l'image que l'on donnait aux petites filles par ce livre a été discutée de manière assez évidente, malgré les avis contraires, au moment de la décision de l'achat. A d'autres moments de la lecture sur place, les bibliothécaires mettaient en avant un ouvrage parce qu'il présentait une petite fille qui faisait du foot et qui se faisait gronder par ses parents pour quelques turbulences ou bien un autre livre parce qu'on y voyait un Monsieur Chien au caractère doux, attentionné et amoureux. L'ensemble de ces discussions et remarques me paraissent un bon exemple des réflexions quotidiennes des bibliothécaires au sujet des représentations de genre que l'on donne aux enfants dans les collections. Ces questions font désormais partie intégrante de leurs critères généralement regardés à la lecture et à la sélection des ouvrages de ce réseau.

Plus largement, 77% des bibliothécaires ayant répondu à mon questionnaire et participant aux acquisitions de leur structure ont déjà écarté (elles ou eux-mêmes ou leurs collègues) de leurs choix d'acquisition des ouvrages jeunesse contenant des stéréotypes de genre. Pour ce qui est des entretiens, c'est l'ensemble des bibliothécaires interrogé·e·s qui ont confirmé cette tendance. Sonia expliquait avoir refusé d'intégrer dans son fonds les collections « P'tite fille » et « P'tit garçon » des éditions Fleurus. Hélène a déjà « renvoyé des livres parce que finalement [elle] n'en voulai[t] pas » ; elle

avait dû les commander pour son fonds sans avoir pu les lire en amont et, à la découverte des documents, ceux-ci comportaient des stéréotypes de genre trop importants.

Pour constituer des collections équilibrées, ces réflexions quant aux représentations semblent aller plus loin dans les processus d'acquisition : certain·e·s bibliothécaires vont rechercher à acheter spécifiquement des ouvrages avec des représentations de genre qui peuvent manquer ou être minoritaires dans leur fonds déjà existant. En effet, 96% des bibliothécaires jeunesse ayant répondu à mon questionnaire et prenant part aux acquisitions dans leur structure affirment avoir déjà choisi un ouvrage jeunesse notamment parce qu'il offrait des représentations non genrées ou diversifiées. Pour cela, certain·e·s professionnel·le·s, comme Frédérique, mettent en place « une veille particulière d'acquisition ».

Je m'interroge alors sur la place d'un tel critère dans l'acquisition d'un ouvrage. Les représentations de genre que contiennent un livre peuvent-elles être le critère prioritaire d'un achat ou d'un non-achat en bibliothèque, dans le but précis de diversifier ce qui est proposé aux enfants, quitte à prendre le pas sur d'autres critères comme celui de la qualité graphique et littéraire ? Dans un premier temps, il semble que les bibliothécaires avec qui j'ai échangé peuvent refuser un ouvrage de bonne qualité graphique ou littéraire au vu des stéréotypes de genre qu'il contient. Marlène m'expliquait qu'elle et ses collègues pouvaient écarter de leurs acquisitions « une bonne histoire qui, par ailleurs, [leur] paraît sexiste ou qui véhicule vraiment des choses qui [leur] paraissent dérangeantes aujourd'hui ». De la même manière, Camille décrivait : « Ça nous arrive même parfois que ce soit un critère qui aille au-dessus de certains autres [...]. En amont, si on sait déjà que le livre est sexiste, on ne va pas le prendre. »

Si donc ce critère peut devenir exclusif pour le refus d'un ouvrage alors que celui-ci correspond aux autres critères, le schéma inverse est-il possible pour le choix d'un ouvrage ? Dans le cas où elles et ils avaient déjà choisi d'acquérir un ouvrage notamment parce qu'il contenait des représentations diversifiées, j'ai ainsi posé aux bibliothécaires jeunesse la question suivante : « Avez-vous déjà choisi d'acquérir un ouvrage parce qu'il était l'un des seuls dans son domaine (vis-à-vis d'une neutralité de genre, de représentations diversifiées, ...), mais que vous n'auriez pas choisi pour sa qualité littéraire ou graphique ? ». 53 % des réponses au questionnaire ont indiqué que c'était le cas. Comment donc expliquer que les parts de oui et de non soit quasiment identiques ? Est-ce parce qu'une grande part des bibliothécaires considèrent que ce critère ne peut se suffire à lui-même ? Ou bien est-ce parce qu'aujourd'hui l'offre éditoriale est assez riche, variée et de qualité pour allier au critère des représentations de genre diversifiées celui de la qualité littéraire et graphique ? Il semble que cela puisse notamment dépendre des types de collections. Marlène explique que pour certaines catégories d'ouvrages, la production éditoriale permet en effet d'être plus exigeant·e, c'est le cas de sa collègue qui s'occupe des romans jeunesse : « elle est plus exigeante aujourd'hui parce qu'elle a plus de choix. Sur un roman qu'elle aurait pris il y a 10 ans, aujourd'hui elle se [demande] s'il n'y a pas un meilleur roman sur cette question. » Elle note également que, pour les documentaires jeunesse, la production actuelle est large et

permet de faire le tri dans ce qu'on peut avoir en bibliothèque. Pour elle, c'est d'ailleurs intéressant parce que cette dynamique « infuse dans toute la production ». Pour Lydia, il est également plus facile d'être exigeante quant aux documentaires car « on peut aller piocher dans la grande vulgarisation adulte pour pallier » un potentiel manque d'ouvrages de qualité. Pour le reste des documents, l'ensemble des bibliothécaires avec lequel·le·s j'ai eu des entretiens semble d'accord sur le fait qu'il n'est pas toujours facile de trouver des ouvrages où l'on peut allier grande qualité littéraire et graphique et le critère des stéréotypes de genre ; ou bien simplement sur le fait qu'il n'est pas facile de trouver des ouvrages avec certaines représentations de genre précises, bien que cela tende à s'améliorer. Frédérique donnait l'exemple d'une usagère qui cherchait un album donnant à voir certains modèles familiaux précis et à laquelle elle n'arrivait pas à répondre, « qualité ou pas qualité », malgré une veille documentaire spécifique depuis quelques années.

Ainsi donc, les bibliothécaires interrogé·e·s ont pu décrire des cas d'achats d'ouvrages où le critère des représentations de genre a pris le pas sur ceux de la qualité littéraire et graphique. « On va prendre un livre qui permet d'avoir une certaine diversité ou qui casse un peu les stéréotypes de genre ou qui fait du bien pour l'ouverture sur le thème sans que ce soit forcément un chef d'œuvre en termes d'écriture ou d'édition ; mais qui va, dans nos collections, apporter de la diversité et des représentations différentes des genres. C'est vraiment un de nos critères d'acquisition forts, on va dire, qui peut même aller au-delà d'autres critères », explique Camille. Par exemple, au sujet des documentaires sur les femmes, Hélène fait cette comparaison intéressante qui montre que la richesse de la production éditoriale n'est, en effet, pas la même : « ça m'arrive très régulièrement [de] prendre [des livres] où, clairement, si c'était le même sur un homme je ne l'achèterais pas. » Plus encore, celles-ci se rendent également compte qu'elles choisissent de garder des ouvrages parfois un peu maladroits sur certaines représentations, mais qui ont le mérite d'exister, « le mérite de questionner », et qui sont parfois le seul choix possible à destination des enfants. Isabelle cite l'exemple de l'album *Jean a deux mamans* : « c'est un livre qui, bien qu'il donne à voir une situation familiale peu stéréotypée, présente quand même des stéréotypes [la maman qui porte l'enfant dans son ventre est aussi celle qui cuisine alors que l'autre est bricoleuse et emmène Jean à la pêche] mais je le conserve quand même parce qu'il n'y a pas d'autres livres pour les tout-petits qui parlent de ce sujet-là [...], qui soit aussi simple. » Dans ce sens Sonia signale le manque d'ouvrages où la diversité n'est pas le sujet du livre, où elle est « banalisée » en faisant juste partie de l'histoire comme tout autre élément.

Le discours de Nelly Chabrol-Gagne au sujet du critère de la qualité graphique et littéraire me semble intéressant à mentionner ici pour conclure cette réflexion des critères d'acquisition en bibliothèques. Lors de l'entretien « Les stéréotypes, une histoire courte et longue » que Marie Lallouet a réalisé avec elle en 2019 pour la *Revue des Livres Pour Enfants*, la chercheuse affirmait l'importance de sortir du carcan du critère de la qualité littéraire :

« Limiter la littérature, toute la littérature ; à un seul intérêt esthétique, est une vision intellectuelle dont le lectorat n'a, la plus part du temps, rien à fiche. On a

des siècles d'invisibilité et de domination à rattraper et ce qui est à l'œuvre aujourd'hui, c'est une révolution. [...] Et une révolution sans casse, ça n'existe pas. Pour dire aux dominants qu'ils ne sont pas les seuls au monde et qu'il est temps de regarder la biodiversité humaine ; il y a une nécessité historique à sacrément forcer le trait et à sacrément forcer le mot. Il n'y a pas une « grande » littérature d'un côté [...] et une littérature au rabais de l'autre. Quand ils-elles s'emparent d'un livre, les jeunes cherchent-ils-elles de la littérature ? Ne cherchent-ils-elles pas des histoires qui leur plaisent ? [...] Un livre peut être intéressant d'un point de vue autre que littéraire. [...] Les enjeux de la littérature sont multiples et infiniment complexes : affectifs [...], sociétaux, politiques, du côté de la détente, du lâcher-prise... Arrêtons avec cette pression exclusive du littéraire ! »

Cela entre en effet en résonance avec les pratiques des bibliothécaires qui ne se limitent plus à ce critère, pour lutter contre les stéréotypes de genre, comme pour d'autres raisons, par exemple celle de l'accessibilité des ouvrages à tous les publics. Ces pratiques se généralisant en bibliothèque jeunesse, les bibliothécaires les portent parfois jusqu'à les formaliser dans leurs documents cadres. C'est le cas de la bibliothèque parisienne Louise Michel qui mène aujourd'hui un groupe de travail réfléchissant à l'intégration dans ses fiches domaines et sa charte documentaire de ses critères d'inclusion -déjà largement en pratique- dans ses processus d'acquisition. Cette formalisation, une fois rédigée, serait l'exemple d'un outil de travail cadre inscrivant tout particulièrement la lutte contre les stéréotypes de genre dans les pratiques professionnelles des bibliothécaires.

Réflexions quant aux stéréotypes au sein des processus de désherbage :

La gestion des collections passe aussi par des processus de désherbage de documents présents dans les fonds. Le désherbage désigne le fait de retirer d'une collection un ou plusieurs documents. Celui-ci peut être mis en place pour différents objectifs : renouvellement des collections, gain de place dans les étagères, gain d'attractivité, ajustement de la pertinence des documents. Il m'intéressait de savoir si les différents critères mobilisés pour désherber un ouvrage comprenaient parfois celui des stéréotypes de genre dans les pratiques actuelles des bibliothécaires. Les bibliothécaires pratiquent-elles-ils le désherbage d'ouvrages jeunesse contenant des représentations de genre désuètes ? 88% des bibliothécaires participant au désherbage des collections jeunesse de leur structure affirment que c'est leur cas. Ainsi, cette réflexion des stéréotypes de genre semble bien ancrée dans la pratique professionnelle du désherbage. Pour Hélène, ce critère a tout à fait lieu d'être dans ce processus : il est à positionner sur le même plan que le critère d'obsolescence d'un ouvrage (le fait d'avoir un livre qui n'est plus d'actualité), qui n'est plus cohérent avec l'époque et la société.

Camille décrit en effet un désherbage au cas par cas, où le critère des stéréotypes peut suffire pour désherber un ouvrage, sans qu'il n'y ait besoin que celui-ci cumule d'autres critères (mauvais état, vieille édition, taux de prêt faible...). Dans la

bibliothèque de Marlène, ce n'est pas un critère principal mais il est présent dans les réflexions et peut avoir du poids.

Le public peut également participer à ce processus, comme dans la bibliothèque de Lydia où les bibliothécaires ont généralement peu d'hésitation à retirer de leurs collections des documents signalés par les usager·e·s comme contenant des représentations stéréotypées. À l'échelle d'un réseau, cette réflexion peut être menée pour un ensemble de structures. Isabelle évoque le fait que lorsqu'une bibliothèque intègre le réseau de lecture publique dans lequel elle travaille, un travail de désherbage et de réalimentation des collections est nécessairement mis en place. Elle évoque le cas d'une bibliothèque qui possédait l'intégralité des *Martine*, c'est-à-dire entre trente et quarante volumes et où un gros travail de désherbage a été mené pour n'en garder qu'un ou deux exemplaires.

Isabelle souligne pourtant le fait qu'il n'est pas possible de désherber tous les ouvrages contenant des stéréotypes, auquel cas il resterait très peu d'ouvrages en bibliothèque pour enfants. Il faut aussi considérer la dimension sentimentale des lectrices et lecteurs ou la dimension historique que peuvent contenir ces ouvrages, comme elle peut l'expliquer avec les quelques exemplaires parmi les 40 de *Martine* qu'elle a choisi de ne pas désherber. Sonia, elle aussi, reconnaît cette dimension sentimentale pour les fictions pour lesquelles elle ne pratique pas de désherbage spécifique vis-à-vis des stéréotypes, contrairement aux documentaires où un tel désherbage lui semble nécessaire et où la part sentimentale n'est pas aussi évidente. Garder certains de ces ouvrages qui ont eu beaucoup de succès auprès des générations précédentes a aussi un but pédagogique pour Isabelle : « j'ai fait le choix d'en laisser un ou deux ne serait-ce que pour pouvoir quelquefois avoir un exemple qui permette d'engager la conversation sur les stéréotypes de genre avec des adultes ou des enfants ». La dimension intergénérationnelle de ce type d'ouvrage est en effet intéressante à mobiliser pour des dialogues parents-enfants. L'utilité pédagogique de conserver certains documents est aussi soulignée par l'écrivain et éditeur Christian Bruel, dans un entretien avec Valérie Pellé retranscrit par celle-ci dans le numéro 198 de la revue *Nous voulons lire* : « Nous ne pouvons pas sélectionner et proposer aux enfants uniquement un couffin de "bons livres". Pouvoir, à terme, souligner pourquoi je n'aime pas ce livre, c'est aussi aider l'autre à devenir lecteur "expert". On n'attend pas de la culture une espèce de miroir anesthésiant et avec un ordre moral nouveau. On attend des mises en questions. On attend aussi de promouvoir des modèles différents mais pas de façon coercitive : des propositions, des pas de côté. »

ii. Constitution de collections spécifiques sur le genre

Il existe également un travail plus spécifique sur les collections en bibliothèques de lecture publique : certaines structures construisent des collections précisément autour des représentations de genre. Laura évoque le projet de constitution d'un fonds « Égalité fille-garçon » valorisé dans un des bacs thématiques de sa bibliothèque et mobilisé notamment lors d'accueils de classe qu'elle a pu mettre en place. Nombreuses sont les

bibliothèques qui mettent également en valeur des sélections thématiques de documents jeunesse (aux supports variés) autour de l'égalité filles/garçons. On les retrouve notamment sur leur site, c'est le cas des bibliothèques de Paris²⁰, de Lyon²¹ ou de Sarreguemines²² par exemple.

La commission Légothèque de l'Association des Bibliothécaires de France a également constitué une carte des bibliothèques et centres de ressources ayant un fonds spécifique et pérenne sur le genre. À ce jour, 26 lieux de ressources sont identifiés en France. Parmi eux, on trouve trois bibliothèques municipales : la Bibliothèque Municipale de Lyon, la Bibliothèque Municipale Olympe de Gouges de Strasbourg et la Bibliothèque Claude Lévi-Strauss.

La Bibliothèque Municipale Olympe de Gouges de Strasbourg a ainsi constitué un fonds « Égalité de genre »²³ qui, à ce jour, est composé de plus de 3350 documents. En tout, sur l'ensemble de son réseau de lecture publique, on trouve 3657 documents signalés comme abordant cette thématique, dont 274 à destination d'un public jeunesse. Ce fonds est mis en valeur notamment au sein de la bibliothèque Olympe de Gouges dans l'espace dédié « égalité de genre », mis en place en 2012 pour rendre l'information plus accessible à toutes et tous concernant l'égalité femmes/hommes et pour lutter contre les stéréotypes de genre. Ce fonds se distingue physiquement par un sticker « + juste + égalitaire » apposé sur chacun de ses documents. Le centre de ressources sur le genre de la bibliothèque municipale de Lyon est appelé le Point G. Il vise à constituer un fonds documentaire, d'archives comme de nouvelles acquisitions, concernant des thématiques telles que les identités de genre et les orientations sexuelles. À ce jour, il est constitué de plus de 2300 documents dont 16 ouvrages pour les enfants et 27 pour les adolescents²⁴. Le fonds « Féminisme·s » de la bibliothèque municipale Claude Lévi-Strauss à Paris est lui aussi un fonds orienté documentaire, un fonds de sciences humaines et sociales autour des thématiques féministes et de l'histoire des femmes. Du fait de son jeune âge (moins de 2 ans), il est constitué à ce jour de plus de 300 documents et reste globalement destiné aux adultes, ne comprenant que très peu de documents jeunesse²⁵.

Il est intéressant de noter que la constitution de sélections ou de fonds spécifiques par les équipes de bibliothèques rend visible l'implication de celles-ci dans des pratiques professionnelles luttant contre les stéréotypes, pour les droits des femmes et pour l'égalité des genres. Que cela soit de plus petite ampleur, par des initiatives plutôt individuelles avec des sélections thématiques, ou de plus grande ampleur, par l'implication des équipes avec la création d'un fonds pérenne, on trouve une démarche professionnelle poussée au sein de la gestion des collections. Ainsi, par le contenu de leurs collections et les lignes documentaires de leur structure, les professionnel·le·s

²⁰ <https://bibliotheques.paris.fr/fille-garcon-tous-egaux.aspx>

²¹ <http://www.linflux.com/monde-societe/education/selection-de-documents-jeunesse-pour-legalite-filles-garcons/>

²² <http://www.mediathèque-agglo-sarreguemines.fr/jeunesse/pour-les-curieux-sciences-humaines/164-l-egalite-fille-garcon>

²³ Données consultables à l'adresse : url.me/CFbQT

²⁴ Données consultables à l'adresse : <https://catalogue.bm-lyon.fr/search/87da9f5b-36fb-4198-b69e-74c99bb8c2b7>

²⁵ Données consultables à l'adresse : <https://urlz.fr/fUyy>

donnent ainsi à voir un espace tout-à-fait possible à investir par la Bibliothèque pour enfants, puisqu'elle commence déjà à l'investir, dans la lutte contre les stéréotypes de genre.

b. Mise en valeur des ouvrages

Au cours de son entretien avec Valérie Pellé, Christian Bruel nous rappelle que « souvent les conditions de la rencontre avec le livre comptent plus que le livre lui-même ». Ainsi, les collections en tant que telles sont importantes, mais leur mise en valeur l'est tout autant. Elle permet de rendre visibles certains ouvrages de la même manière que le sont d'autres déjà plébiscités par le public. Dans son édito du numéro 198 de *Nous voulons lire*, Bernadette Poulou rappelait d'ailleurs que « la bibliothèque ne doit pas être seulement un lieu d'ouverture, elle doit être aussi un lieu d'action. Car si les documents traitant des questions de genre existent bien, leur visibilité et leur exploitation ne va pas de soi. » La valorisation des ouvrages qui défendent des représentations de genre diversifiées est donc une action notable, un moyen de lutte contre les stéréotypes.

Lorsque je demandais aux personnes avec lesquelles j'ai pu organiser des entretiens quel était leur avis concernant les pratiques de désherbage vis-à-vis du genre, plusieurs m'ont en effet expliqué l'importance de la valorisation des ouvrages. Il ne s'agit pas nécessairement de désherber les ouvrages présentant des stéréotypes, mais plutôt d'acquérir et de mettre en valeur ceux qui portent des représentations diversifiées. Mettre ces ouvrages en avant par différents moyens de médiation, des présentoirs aux accueils de classe, permet de créer une proposition de représentation de genre large, plurielle et équilibrée pour que l'enfant puisse choisir, puisque c'est de cela dont il/elle a besoin pour se construire. Thomas disait notamment qu'il trouvait important : « non pas seulement de construire des collections et donc acheter des ouvrages avec d'autres représentations, mais aussi de valoriser ces nouvelles collections et proposer des bibliographies thématiques qui vont faire connaître tous ces nouveaux titres à des parents, qui eux ne connaissent pas encore autre chose et qui auraient tendance plus spontanément à aller vers ce qu'ils connaissent. » Sonia adopte elle aussi cette même logique puisqu'elle ne désherbe pas vraiment sur ce critère des stéréotypes « mais [elle] contrebalance en valorisant d'autres collections. [Sa] politique documentaire c'est ça : concéder sur les *Peppa pig* et *Petit ours brun*, et en même temps ne pas acheter que ça. »

Les actions de valorisation des ouvrages sont ainsi donc des moyens d'attirer le regard des usager·e·s sur ces ouvrages acquis, il s'agit de les rendre visibles, de les sortir des étagères pour les disposer sur des présentoirs, de les conseiller aux usager·e·s, de les signaler sur le catalogue de la bibliothèque, de les insérer dans des sélections sur des thèmes décorrélés des genres, de les utiliser en animations et en accueils de classe, de les intégrer aux expositions... Les possibilités sont multiples. Hélène me disait par exemple qu'elle avait pu modifier le résumé de la quatrième de couverture d'un documentaire présentant un ensemble de figures historiques. Cet ensemble était

composé d'une majorité d'hommes mais il y avait tout de même certaines figures féminines. Le résumé ne citant que des exemples d'hommes, elle a remplacé ces exemples par ceux des femmes présents dans l'ouvrage. Cette valorisation permet par exemple de mettre en avant un contenu peu visible au sein même d'un ouvrage, ou bien lorsque l'on regarde celui-ci simplement de l'extérieur. Plusieurs fois également ont été cités des exemples de valorisation où l'on prêtait attention à la parité d'autrices et d'auteurs, ou d'héroïnes et d'héros principaux·les, pour des ouvrages sur des tables de présentation ou dans des sélections « coups de cœur ». Là aussi, il y a la volonté de donner une place aussi importante aux représentations du féminin qu'aux représentations du masculin présentes dans la bibliothèque par ses documents.

La réflexion des représentations de genre semble ainsi être assez largement investie par les bibliothécaires dans leur gestion des collections. Bien qu'elle ne soit pas nécessairement de même ampleur selon les personnes et les structures, les bibliothécaires jeunesse restent généralement informé·e·s et actif·ve·s vis-à-vis des questions des stéréotypes de genre dans le contexte de la jeunesse. Si le travail des collections est central pour questionner la place de la Bibliothèque pour enfants dans la lutte contre les stéréotypes de genre et qu'il peut en être un levier important, l'action culturelle est aussi un lieu fort de la bibliothèque et ainsi un espace d'action intéressant à investir.

2. Quel est le programme ? Action culturelle et lutte contre les stéréotypes de genre

a. Une lutte qui s'anime en bibliothèque

Les collections constituées de sorte à présenter un panel diversifié de représentations de genre sont nécessairement investies dans la vie de la bibliothèque, et par exemple au sein de la programmation des animations et des accueils de classe. Plus largement, on peut noter qu'une part des structures a déjà intégré dans son programme culturel des temps qui abordent les thématiques de genre. C'est le cas des structures de 31% des participant·e·s de mon questionnaire en ligne. Si les pourcentages présentaient du côté du travail des collections une large majorité de réponses qui indiquaient une action contre les stéréotypes de genre dans les pratiques, on observe qu'ici la part des réponses positives est divisée au minimum par deux. En effet, si les réflexions s'intègrent plutôt facilement dans les pratiques quotidiennes de gestion des collections, à petite comme à plus grande dose, intégrer à l'action culturelle des animations qui abordent le sujet des stéréotypes est un travail de plus grande ampleur. C'est un investissement plus complet et spécifique envers ces thématiques qui nécessite des moyens plus importants.

Les résultats de mes deux enquêtes démontrent un panel d'actions à destination des enfants (ou concernant la lutte auprès d'eux) assez diversifié quant aux thématiques du genre. À travers le questionnaire comme les entretiens, j'ai ainsi pu distinguer

cinquante-huit évènements différents qui peuvent être considérés comme des moments de lutte contre les stéréotypes de genre au sein de l'action culturelle de la Bibliothèque pour enfants. On trouve des lectures, des expositions, des temps d'échanges, des jeux, des spectacles, des projections de films, des ateliers créatifs, des temps d'écoute, etc. Il me semble intéressant de présenter ces résultats sous forme d'un tableau qui permettrait d'identifier ces différents types et de voir quelle diversité l'action culturelle peut invoquer contre les stéréotypes de genre. Les différents exemples sont aussi intéressants à lire en eux-mêmes et peuvent permettre aux professionnel·le·s d'y puiser de l'inspiration. Le tableau ci-dessous distinguera également les accueils de classe, qui sont au nombre de dix-neuf à être annoncés comme tel, et les temps intergénérationnels, qui sont au nombre de trois. La part d'accueil de classe est donc importante, elle représente environ un tiers des exemples proposés. Elle s'explique notamment par le fait que la Bibliothèque pour enfants met en place une grande part de son action auprès des enfants à travers l'accueil des classes dans son enceinte, principalement de classes de maternelles et de primaires. Elle peut aussi s'expliquer par l'attrait du corps professoral des écoles primaires et maternelles pour les thématiques autour du genre, proposées par les bibliothèques dans leur catalogue d'accueils de classe. Il est en effet mentionné par certaines personnes ayant répondu au questionnaire que la demande des professeur·e·s des écoles est encourageante envers ces sujets.

1	Les actions																
		Accueils de classe	Temps intergénérationnel	Ateliers créatifs	Temps d'échanges	Lectures	Jeux	Expositions	Temps d'écoute	Projections vidéo	Temps forts	Spectacles	Autres				
2	Quizz et présentation d'une sélection de livres présentée dans une malle (Plur-i-elle Box) - AC	x				x		x									
3	Temps de dessin de la place des filles et des garçons dans la cour de récréation, accompagné d'une projection de courts métrages - AC	x		x							x						
4	Echange autour des images des hommes et des femmes dans la musique par l'écoute de chansons et le visionnage de clips musicaux							x	x								
5	Lectures d'albums traitant de ce que font et sont les filles / ce que font et sont les garçons - AC	x			x	x											
6	Temps autour de l'égalité fille-garçon - AC	x			x												
7	Temps autour de la différence, notamment axé sur la distinction "garçons-filles" - AC	x			x												
8	Analyse d'albums, de publicités, d'images, en se demandant : pourquoi est ce une fille ou un garçon ? Quelle est la cible "commerciale"? Comment transformer cette image pour la rendre non genrée?					x	x										
9	Lectures d'albums, débats, découvertes de personnages historiques féminins importants et jeu autour des stéréotypes - AC	x			x	x	x										
10	Animation EVRAS (Education à la Vie Relationnelle, Affective et Sexuelle)					x											
11	Atelier philo sur l'égalité Histoires du matrimoine Projection de films					x					x						
12	Ateliers philo parents-enfants sur les stéréotypes - AI		x			x											
13	Ateliers avec le planning familial 62					x											
14	Temps sur la différence, la tolérance et les préjugés - AC	x				x											
15	Débat philo sur l'égalité fille-garçon					x											
16	Exposition à partir de l'album <i>A toi de jouer</i> pour faire réfléchir aux stéréotypes de genre dans les jouets et jeux proposés dès le plus jeune âge									x							
17	Exposition et échanges autour d'une exposition d'illustrations d'Elise Gravel									x							
18	Heures du conte sur l'égalité des sexes et des rôles dans la société						x										
19	Exposition									x							
20	Lectures d'albums autour de l'égalité filles-garçons						x										
21	Heure du conte féministe pour le 8 mars						x										
22	Heure du conte sur la thématique des garçons et des filles ou des représentations des papas/ mamans						x										
23	Bain de livres						x										
24	Info débat						x										
25	Lectures autour des stéréotypes - AC	x					x										
26	Lectures avec petites réflexions philosophiques - AC	x					x	x									
27	Lectures d'albums avec discussion - AC ou non	x					x	x									
28	Lectures collectives d'ouvrages, participation à la création d'une mallette pédagogique sur les stéréotypes						x	x									
29	Exposition "La couleur n'a pas de genre" avec <i>Marre du rose</i> (Nathalie Hense) et <i>La valise rose</i> (Susie Morgenstern)									x							
30	Les goûters philo : malgré le thème qui change à chaque séance, on se retrouve régulièrement à répondre à "je ne peux pas faire ça parce que je suis un garçon / une fille"							x									
31	Lecture du zizi des mots + discussion autour d'un sketch de Florence Forestie ("J'aime pas les garçons", "j'aime pas les filles") + projection d'une partie de publicité Vania ("C'est quoi courir comme une fille") + comparaison d'extraits de films Walt Disney sur le statut de l'héroïne (<i>Cendrillon</i> et <i>Raiponce</i> puis <i>Mulan</i> et <i>Rebelle</i>) + lectures d'albums (<i>Le cartable rose</i> , Susie Morgenstern ou ceux de Talents hauts) - AC	x					x	x				x					
32	Présentation de vive voix de sélections bibliographiques (romans, documentaires ou contes) pour l'accompagnement de projets autour de l'égalité hommes-femmes avec un temps d'échange et parfois un rendu réalisé par les participants - AC	x					x	x									
33	Raconte-moi des histoires non sexistes							x									
34	Animation Égalité filles-garçons						x										
35	Lectures « lutte contre les stéréotypes »							x									

1	Les actions																
		Accueils de classe	Temps intergénérationnel	Ateliers créatifs	Temps d'échanges	Lectures	Jeux	Expositions	Temps d'écoute	Projections vidéo	Temps forts	Spéctacles	Autres				
36	Lectures à voix haute et activités créatives autour des genres et métiers, des genres et tenues vestimentaires			x		x											
37	Temps de discussion autour des super héros et super héroïnes				x												
38	Tournois de jeux vidéo mixtes en questionnant la place du genre dans le jeu vidéo				x		x										
39	Temps autour des stéréotypes liés aux personnages de la belle princesse et du chevalier courageux - AC	x				x	x										
40	Ateliers imprimante 3D			x													
41	Exposition sur les stéréotypes de genre							x									
42	Projection de films										x						
43	Atelier philo pour les tout-petits, sur la thématique un peu large du vivre ensemble, la cour de récréation, les différences, tout ce qui peut se passer à l'école, à la maison. Etaient incluses toutes les différences y compris filles et garçons. - AC	x				x											
44	Labo philo: ateliers philo, pour des 7-8 ans. Se poser la question « est-ce qu'on est pareil, est-ce qu'on est différent, garçons, filles ? »					x											
45	Temps de lecture, dans le cadre du mois autour de la journée des droits des femmes, d'albums qui prenaient le contre-pied des stéréotypes: la princesse qui prenait son épée et qui allait délivrer le chevalier prisonnier du dragon								x								
46	Echanges sur les stéréotypes. Illustration de la discussion avec un livre pioché dans une sélection d'albums. + Atelier/bricolage avec des silhouettes et des gabarits de déguisements à assembler puis constitution d'une fresque des déguisements. - AC	x			x	x	x										
47	Echanges sur les stéréotypes. Illustration de la discussion avec des peintures sélectionnées en demandant si la personne peinte est un garçon ou une fille. + Atelier/bricolage. Faire un personnage, en découpant et collant dans les magazines pour refaire un portrait de manière totalement libre. - AC	x			x	x											
48	Heure du conte: lectures de Drag Queen de livres qui ne véhiculent pas de stéréotypes de genre.																
49	Bingo de la diversité avec l'association Queer Week pour les enfants de 10-15 ans, avec des thématiques "personnage principal féminin", "personnage principal bisexuel", "personnage principal transgenre", mais aussi le "personnage principal handicap" et "personnage principal racisé". Importance de la médiation autour de ce bingo, pour expliquer chaque terme aux enfants. Présentation de ce bingo avec un Drag King et d'autres personnes de la Queer Week pour répondre aux questions des enfants en direct.						x		x								
50	Les challenges de Louise dans un club lecture dans un collège. Un planning pour orienter vers un peu de diversité dans ce qu'on présentait au club lecture.- AC	x				x	x										
51	Les "Goûters des pingouins" hebdomadaires, des clubs d'échanges de coups de cœur avec les enfants de 8-12 ans de la bibliothèque, avec une attention particulière aux ouvrages présentés vis-à-vis des stéréotypes						x	x									
52	Journée professionnelle sur l'égalité fille-garçon. - AI		x			x											
53	Semaine LGBT dans le réseau des bibliothèques. 2 temps de lecture: par des bibliothécaires sur des albums qui traitaient de stéréotypes + par des Drag Queen sans forcément de pédagogie. Un atelier de codes pour les enfants, avec l'association Le Reset, qui travaille sur l'inclusion des femmes et des minorités de genre dans le milieu de l'informatique. Une soirée Drag Queen - AI		x				x	x					x	x	x		
54	Dans le cadre du Festival MARMOE, invitation de la maison d'édition La ville brûle : l'éditrice a mené un atelier sur l'égalité filles-garçons auprès des enfants						x	x									x
55	Lectures et échanges autour de l'égalité filles-garçons - AC	x					x	x									
56	Expositions								x								
57	Atelier sur la thématique stéréotypes fille-garçon, inspirée de la visite de la bloggeuse Filles d'album. - AC	x					x	x									
58	Clitorize: journée cinéma documentaire sur l'éducation sexuelle. Heure du conte avec des Drag-Queens + écoute d'un épisode du podcast "Juste avant" et échanges avec la journaliste et artiste Ovidie + projection de courts et longs métrage + table ronde avec des sociologues, Ovidie, une Drag-queen et une professionnelle du planning familial - AI		x					x	x		x	x	x				x

Tableau regroupant les exemples d'animations décrits par les bibliothécaires jeunesse interrogé-e-s

b. Lutter ensemble : les partenariats ou collaborations possibles au sein du territoire

Dans l'article « Quel projet de lutte contre le sexisme en bibliothèque jeunesse » de la revue *Nous voulons lire* de 2014, Séverine Masset, alors bibliothécaire municipale de Dijon, évoque comment son équipe et sa structure se sont inscrites dans une démarche de lutte contre les stéréotypes de genre. Elle décrit notamment un projet ambitieux de

programmation culturelle, nécessitant des moyens humains et financiers importants qui ne sont pas à la portée de toutes les structures. Pour elle, cet obstacle des moyens peut être pallié en partie par la mise en place de partenariats avec des acteurs extérieurs et par le renforcement des liens entre les différentes structures d'un réseau de lecture publique voire les différentes sections d'une bibliothèque. Elle écrit ainsi : « Très vite notre projet a dépassé les limites de la Bibliothèque Municipale de Dijon. En effet, nous nous sommes aperçus que des associations [...], des mouvements d'éducation populaire [...], des organisations syndicales [...], des universitaires [...] ou des services décentralisés de l'Etat [...] avaient initié des actions sur ce thème pour l'année 2013. Nous avons donc décidé de travailler ensemble et de mutualiser nos efforts, notamment en produisant un programme général de nos actions sur le sujet. » En effet, la mise en place de partenariats permet de mettre en commun des ressources autour d'objectifs précis comme celui de la lutte contre les stéréotypes de genre. Ces ressources peuvent être donc humaines, financières mais aussi relever de compétences : de savoirs et de savoir-faire. Les bibliothécaires ne sont pas nécessairement spécialisé·e·s sur les questions de genre et faire appel à d'autres acteurs et actrices du territoire peut être un moyen de mieux construire cette lutte. Ces partenariats peuvent aussi permettre de toucher un public plus large ou bien d'apporter un accompagnement plus spécialisé vis-à-vis des thématiques de genre, selon des publics cibles spécifiques. Mais la Bibliothèque pour enfants mobilise-t-elle réellement des partenaires au sein de son réseau territorial pour mener de front cette réflexion autour des représentations de genre ?

Dans un premier temps, la part d'accueil de classe relevée précédemment dans les différents exemples d'animations et de temps que proposent les bibliothèques jeunesse montre que la première passerelle construite semble être celle qui relie les bibliothèques aux écoles. Pourtant, le format d'accueil de classe n'implique pas nécessairement de collaboration entre le corps enseignant et les bibliothèques. Souvent, les professeur·e·s d'écoles s'inscrivent aux accueils de classe déjà construits au préalable par les bibliothécaires de leur secteur. Il est difficile dans ces cas-là de considérer les écoles comme des partenaires des bibliothèques pour la création de ressources ou d'animations destinées aux enfants. D'autres cas, cependant, pourraient se rapprocher d'un aspect de collaboration voire de co-construction, comme pour certains exemples donnés à l'occasion de mon questionnaire, lorsque les écoles ont des projets de travail autour de l'égalité filles-garçons et font appel à la bibliothèque pour la constitution et la présentation d'une bibliographie ou d'une filmographie. Dans ces cas-là, ce sont plutôt les bibliothécaires qui se déplacent au sein des écoles pour un temps d'échanges voire d'activité créative. Cette première passerelle est intéressante car elle positionne les bibliothécaires comme des métiers ressources qui vont pouvoir venir accompagner les projets éducatifs de lutte contre les stéréotypes. C'est un premier niveau d'action intéressant dans lequel la Bibliothèque pour enfants se trouve légitimée à agir. Pour Hélène, ce lien avec les lieux scolaires est l'un des plus simple à mettre en place puisque « ce sont des sujets qui existent déjà pour eux et les enseignants ont plus l'habitude de répondre aux questions des enfants », permettant ainsi de nourrir les dispositifs réfléchis par les bibliothèques.

Au sein de l'Éducation Nationale, on trouve aussi d'autres acteurs et actrices mobilisables comme les syndicats à partir desquels des enseignant·e·s militent contre les stéréotypes de genre, construisant une certaine expertise à ce sujet. Cécile Ropiteaux décrit notamment le cas de la Fédération Syndicale Unitaire dans son article « Des partenaires dans l'éducation nationale pour l'éducation à l'égalité : l'exemple de la FSU » publié dans le numéro 198 de la revue *Nous voulons lire*. Pour elle, la FSU est une actrice tout à fait mobilisable dans une démarche de lutte contre le sexisme à l'échelle d'un territoire puisqu'elle mène déjà de nombreuses actions en ce sens. En effet, nous dit-elle :

« [La FSU] œuvre en faveur de choix éducatifs, économiques et sociaux de justice, d'égalité, de solidarité, de laïcité et de démocratie. Elle contribue à la défense et à la promotion des Droits humains, des libertés individuelles et collectives, agit pour la paix, contre les exclusions, le racisme, la xénophobie, le sexisme, les LGBTphobies. Elle favorise le développement du rôle et de la place des femmes dans la société. [...] En particulier, elle revendique, afin de combattre le sexisme et l'homophobie, une éducation prenant en compte les résultats scientifiques issus des études sur le genre. Sa presse syndicale se fait l'écho des résultats de la recherche universitaire, fait connaître les initiatives de terrain se déroulant notamment dans les établissements scolaires, assure la diffusion de documents pédagogiques et/ou militants, et propose régulièrement des bibliographies de littérature jeunesse sur différents thèmes, avec des ouvrages bien souvent choisis pour leur engagement. Ses militant·e·s s'engagent activement dans l'élaboration de divers outils et expérimentations pédagogiques, dans l'organisation de formations, et travaillent dans différents cadres unitaires, aux niveaux national et local. [...] Ainsi, pour l'école primaire, le SNUipp-FSU²⁶ a conçu et mené un projet pédagogique sur plusieurs années autour de la lutte contre le sexisme et l'homophobie. Ce projet a débouché sur l'organisation d'un colloque en mai 2013 et a donné lieu à deux publications, dont un document téléchargeable d'environ 200 pages, contenant des textes théoriques et des propositions de séquences en classe.»

Ainsi donc, l'Éducation nationale et son corps professoral semble être un premier espace du territoire avec lequel la Bibliothèque pour enfants peut construire des liens.

Les bibliothécaires mettent assez facilement en place des partenariats avec des professionnels ou des associations qui interviennent sur des lectures en bibliothèques. C'est le cas des structures de Camille ou de Lydia, par exemple, qui ont créé des partenariats avec les conteur·se·s ou la compagnie de drag queen intervenant sur leurs heures du conte non genrées. Ces liens mobilisant des intervenant·e·s pour des animations de lectures auprès des enfants sont assez habituels en bibliothèques jeunesse et semblent techniquement des plus faciles à mettre en place et à organiser sur le long terme.

²⁶ Le SNUipp-FSU est le Syndicat National Unitaire des instituteurs, professeurs des écoles et professeurs d'enseignement général de collège, affilié à la Fédération syndicale unitaire.

Les espaces associatifs, sociaux ou médicaux semblent eux-aussi mobilisables, comme le décrivent les différent·e·s bibliothécaires lors de nos entretiens. Marine parle notamment d'un partenariat mené entre son ancienne structure et une association luttant « contre toute forme d'inégalités et de stéréotypes et [faisant] de la prévention contre les discriminations » ou bien de liens mis en place avec le centre social. Bien que ces liens ne soient pas forcément dirigés vers des actions à destination de la jeunesse, ils peuvent être intéressant à citer car ils permettent de comprendre quelles passerelles il est possible de mettre en place au sein d'un territoire, autour des thématiques de l'égalité de genre. Frédérique parle d'un contact avec une association qui lutte pour l'égalité femmes-hommes et plus largement avec l'ensemble du système associatif du territoire depuis que sa collectivité a ancré dans ses objectifs la lutte contre les discriminations. Elle évoque aussi un projet de bibliographie sur le genre avec la Caisse d'allocation familiale. De leur côté, Lydia et Camille citent une prise de contact, en cours ou en projet, avec le Planning familial de leur secteur. C'est aussi un lien qui intéresserait Laura puisque le Planning familial fait déjà des interventions auprès des scolaires et qu'il pourrait être intéressant de créer un « échange avec [les professionnel·le·s du Planning], type conférence, pour discuter un peu de la place des stéréotypes de genre dans l'éducation sexuelle et affective, [...] à destination des parents, des professionnels de l'éducation, ect. » Pour elle, ce partenariat serait un moyen de sensibiliser les parents et professionnel·le·s de l'éducation au fait que les stéréotypes de genre s'implantent « dès tout petit et [prennent] beaucoup, beaucoup, de place dans la façon dont les enfants, les jeunes et puis les adultes interagissent entre eux. » Je retrouve aussi, parmi les exemples d'acteur·rice·s auquel·le·s les bibliothécaires ont pu penser, ou s'adresser plus ou moins formellement, des association LGBTQ+ ou des groupes féministes (Lydia cite l'association « Osez le féminisme ! », le collectif « #NousToutes », ou celui des colleuses).

Pour toucher un public jeunesse d'autant plus large sur ces sujets, Hélène note également qu'il est important de faire des liens avec des acteur·rice·s du territoire comme les crèches, les centres de loisirs, les relais d'assistantes maternelles et le service départemental de Protection maternelle et infantile, bien que certains liens soient plus faciles à mettre en place que d'autres. En effet, la lutte contre les stéréotypes doit aussi se mener en collaboration avec l'ensemble des professions liées à l'éducation et à l'enfance, que celles-ci soient sensibilisées à cette lutte ou non, pour plus d'ampleur et de sens.

Pourtant, bien qu'un ensemble d'exemples ont pu être cités au cours des entretiens, il faut noter que six bibliothécaires sur dix ayant répondu à la question des partenariats lors de ces échanges décrivent de réels partenariats ou de réels liens mis en place avec d'autres acteur·rice·s de leur territoire. Pour les quatre autres, on relève des volontés de créer ces liens, de mettre en place ces collaborations mais les différents manques de moyens (ressources humaines, temps ou financements) rendent ces processus difficiles voire impossibles à mettre en place. En effet, il me semble intéressant de questionner le sujet des moyens mis à disposition de la Bibliothèque pour enfants pour pouvoir mener des actions de sensibilisation vis-à-vis des stéréotypes de genre, une question qui est revenue souvent au cours de mes enquêtes. Mais avant cela, je pense également nécessaire d'évoquer comment cette lutte s'inscrit aussi dans des réflexions

professionnelles quotidiennes moins visibles ou moins spécifiques aux bibliothécaires que ne le sont la gestion des collections ou l'action culturelle, mais non moins importantes à décrire.

3. Les autres dimensions de la lutte contre les stéréotypes dans les pratiques des bibliothécaires

A la question assez large que j'ai pu poser lors de mon questionnaire, 39 % des bibliothécaires jeunesse ont indiqué qu'au sein de leur structure et de son organisation, des réflexions propres aux stéréotypes de genre ont déjà été menées. Au cours de mes entretiens, j'ai pu approfondir mes recherches pour comprendre quelles pouvaient être ces réflexions portées collectivement par les équipes de bibliothécaires, voire par les hiérarchie au sein de ces équipes, dans la Bibliothèque pour enfants. Du côté des collections, comme on a déjà pu l'évoquer, la réflexion des stéréotypes de genre est discutée au sein des équipes qui y sont majoritairement sensibles, pour celles des bibliothécaires interrogées. Mais celles et ceux-ci ont également pu citer des réflexions propres à d'autres pratiques bibliothéconomiques comme la communication ou la manière dont on présente l'information, notamment par le plan de classement. Hélène dira que pour elle : « c'est tous les jours, dans toutes les tâches qu[']elle fait ».

a. Communiquer

Réfléchir aux représentations de genre que donne à voir la Bibliothèque pour enfants passe par la communication à destination des usager·e·s. Les images employées par les différents supports peuvent ainsi comprendre une réflexion vis-à-vis des stéréotypes. Isabelle note que des images très stéréotypées sont utilisées comme visuels de présentation pour la programmation culturelle de son secteur jeunesse. Elle aimerait qu'une réelle réflexion soit mise en place à ce niveau-là, sur lequel elle n'a pas de prise. Pour elle, cet aspect de la communication est très important à repenser car il véhicule très explicitement des préjugés :

« À mon grand regret je ne suis pas consultée sur les questions de la communication, qui est complètement phagocytée par la direction de la communication de la collectivité. Pour le coup, je suis extrêmement dérangée par les images qui sont utilisées par le service communication. [...] Pour nos ateliers scientifiques, ils ont mis une image d'une petite fille d'origine asiatique, évidemment les asiatiques sont tous très forts en maths, c'est bien connu. Pour une lecture d'album, ils nous ont mis une famille Ricoré : le papa, la maman, le petit garçon, la petite fille, tous blancs et aux yeux bleus. Pour le bébé lecteur, nous avons un bébé bien blond, bien gras, avec des petites lunettes. [...] Ils ont quand même mis un garçon et non une fille pour le club ado, mais nous avons un jeune homme bien propre sur lui, blanc bien sûr et blond avec la mèche sur le

côté type Justin Bieber. Donc, j'aimerais beaucoup y réfléchir mais je ne peux pas. »

Dans la bibliothèque d'Hélène, ce type de réflexion vis-à-vis des visuels est « une démarche active » dans laquelle il faut persévérer. Elle explique le fait de faire attention à mettre des images de filles pour présenter des ateliers de codage par exemple : « Parce que ça ne va pas arrêter un garçon qui veut venir, ça ne va pas arrêter les parents d'un garçon parce qu'il y aura les mots "numérique", "codage", etc. Par contre, il y a des filles qui diront " en fait c'est aussi pour moi" et des parents de filles qui se diront "ah mais en fait c'est pour tout le monde". Parce que [...] typiquement si on fait une affiche un peu bleue avec un ordinateur et un petit garçon, il n'y aura aucune fille [qui s'inscrira]. » Pour elle, cela relève aussi du fait de proposer activement les mêmes ateliers aux enfants quand on a l'occasion de leur présenter l'agenda des animations : « Si on inscrit une petite fille, [cela consiste à] leur dire qu'en ce moment on va avoir un atelier de codage et, là, un tournoi de jeux vidéo. Ou si on a un atelier couture, le dire [aux] garçons. »

La communication passe par le visuel mais aussi par le langage. Hélène pense qu'il est important d'utiliser des termes inclusifs, elle utilise par exemple systématiquement le mot « autrice » lorsqu'elle s'adresse aux enfants, en n'hésitant pas à dialoguer et à faire de la sensibilisation quand cet usage soulève des interrogations. L'écriture inclusive est aussi une modalité de communication, externe comme interne, de plus en plus utilisée par les bibliothécaires. Hélène souligne cet usage dans les pratiques de son équipe. Laura évoque le fait que c'est un point de départ dans la réflexion vis-à-vis des genres parmi ses collègues : « Au niveau de l'écriture inclusive c'est peut-être le seul truc qui bouge un petit peu, [...] parce qu'on essaye au maximum de faire nos communications en écriture inclusive. Maintenant, ce n'est pas forcément une écriture avec le point médiant mais simplement le faire de dire " instituteurs et institutrices ", " les papas et les mamans " pour essayer d'englober tout le monde. »

b. Une réflexion adoptée à différents niveaux pour une meilleure visibilité des femmes, de leurs travaux et de la diversité des représentations de genre

Au sujet des réflexions mises en place, les bibliothécaires citent très souvent le fait d'être attentif·ve à une parité des hommes et des femmes à différents niveaux. Il s'agit en effet de contrebalancer le cercle vicieux de l'invisibilité des femmes dans les domaines artistiques ou dans des situations et postures diversifiées, une invisibilité qui perpétuent le déséquilibre réel de la présence des femmes dans ces situations. Huit bibliothécaires sur les dix avec lesquelles j'évoque ce sujet lors de mes entretiens cherchent à augmenter activement cette visibilité par différents moyens. Certaines sont attentives à la parité des autrices et des auteurs sur les tables de présentation thématiques ou de nouvelles acquisitions, comme j'ai pu le mentionner auparavant lors de la partie sur la gestion des collections et la mise en valeur des ouvrages. D'autres font la démarche de mettre plus souvent en valeur des ouvrages jeunesse d'autrices voire d'éditrices lors d'animations, de publications sur les réseaux sociaux, de sélections bibliographiques ou de prix des lectrices et lecteurs. Le contexte de la littérature

jeunesse peut d'ailleurs faciliter ce travail, on note une part assez importante d'autrices ou d'éditrices dans la production de livre jeunesse ce qui permet d'arriver assez aisément à un équilibre. Pour Jérémie, cela participe du fait que les équipes des secteurs jeunesse semblent généralement plus alertes et plus actives sur ces questions, notamment de parité, vis-à-vis d'autres secteurs des bibliothèques.

La visibilité des femmes et des représentations de genre diversifiées passe aussi par les sujets des ouvrages, c'est pourquoi certaines bibliothécaires décrivent également le fait de prêter attention aux proportions d'héroïnes et d'héros dans les sélections de fictions qu'elles proposent ou bien aux pourcentages de femmes et d'hommes dans des sélections documentaires présentant des personnages historiques. Cette mise en avant des travaux de femmes ou des représentations de genre diversifiées passe aussi par le conseil aux lectrices et lecteurs. Hélène décrit le fait de ne pas proposer « le plus facile en premier » lorsqu'une famille vient lui demander un conseil « pour un garçon » ou « pour une fille ». L'idée est de proposer plusieurs choses différentes et, par exemple, ne pas se diriger directement vers des ouvrages de princesses à Versailles quand un livre pour une petite fille qui aime les récits historiques est demandé.

Pour quatre bibliothécaires, il est aussi important de se poser la question de la parité femmes-hommes pour les invitations d'artistes et d'intervenant·e·s, lors de la constitution de la programmation culturelle en bibliothèque. Donner un meilleur espace de visibilité aux femmes passe aussi par cette attention-là.

Permettre une meilleure visibilité des représentations de genre au sein de la bibliothèque est aussi une réflexion à mener vis-à-vis du mode de classification des documentaires jeunesse, de leur organisation sur les étagères. Puisque celui-ci est une grille de lecture de l'information délivrée en bibliothèques, il est important de regarder quels moyens et quels biais il emploie pour y parvenir. Hélène évoque notamment son projet de refonte de la classification documentaire de son secteur jeunesse. Elle explique qu'à ce jour : « c'est une classification qui a été faite maison, par quelqu'un qui n'a jamais travaillé avec des enfants, donc il y a des choses qui ne sont pas adaptées. [...] Par exemple, on a une catégorie "genre" où on est censé mettre les livres sur les garçons, les filles et les LGBT : [...] pour moi ça ne convient pas parce qu'on a une autre case "sexualité" ailleurs. [...] On a le même problème pour [...] le racisme et l'immigration [qui] sont dans la même catégorie, que je trouve très très gênant. » Il y aurait ainsi un travail conséquent à réaliser pour réadapter ce plan de classement et permettre une meilleure compréhension du monde des enfants à travers lui.

Ainsi, la lutte contre les stéréotypes de genre en bibliothèque est une réflexion mise en place à différents niveaux des pratiques professionnelles, qui peut prendre du temps et demander des compétences et des moyens spécifiques du fait de l'aspect systémique des stéréotypes. Elle s'infuse dans un ensemble large et peut finalement avoir une prise complexe sur l'exercice d'un métier, comme l'exprime Marlène :

« Ça se fait dans plein de petites choses [...], sans qu'on ne se focalise sur les événements, les actions culturelles, etc. C'est vraiment dans les pratiques au quotidien aussi avec plein de petits réflexes. Il faut que ça infuse vraiment très

généralement dans nos pratiques et on n'y est pas encore, il y a du travail. Par exemple, le fait de genrer les inscriptions, la question des toilettes, etc. Des questions d'accueil de base mais qui ne sont pas évidentes. Parce qu'on est nombreux et qu'uniformiser les pratiques ce n'est pas toujours possible, ni souhaitable et ça prend du temps. »

Ainsi, pour pouvoir mener cette lutte, les bibliothèques doivent être dotées de moyens adéquats et être accompagnées par leur tutelle. Si certaines municipalités semblent en effet disposées à encourager leurs structures dans ce sens, on trouve aussi des bibliothèques qui font face à des obstacles conséquents, voire des impasses.

C. LE REGARD DES TUTELLES : DE LA CENSURE À L'ENCOURAGEMENT

Au cours de mes recherches et de mes enquêtes, j'ai pu relever l'importance des moyens que nécessite souvent la mise en place de dispositifs pour lutter contre les stéréotypes de genre en bibliothèque. Ce sont avant tout le manque de temps, de financement et de formation professionnelle à ces sujets qui rendent complexe la mise en place de réflexions au sein des structures. En effet, il est à ce jour nécessaire de mettre en avant le fait que l'ensemble des projets, des réflexions, des actions menées en bibliothèques contre les stéréotypes de genre relèvent en quasi-totalité d'initiatives personnelles des agent·e·s, seul·e·s ou en équipes. Celles et ceux-ci font généralement face à une indifférence de la part de leur municipalité – aucun·e des bibliothécaires interrogé·e·s n'ont eu connaissance d'une demande spécifique de la municipalité à leur structure vis-à-vis du genre ou de l'égalité filles-garçons et peu soulignent un soutien explicite envers la bibliothèque -, voire à des obstacles.

Je commencerai par relever les obstacles qu'ont pu rencontrer deux des bibliothécaires interrogées. Sonia a notamment déjà connu une situation de censure de la part d'une de ses tutelles. L' élu à la culture de sa collectivité portait à l'époque une attention particulière aux projets de la bibliothèque et avait refusé l'affichage de certains extraits d'ouvrages jeunesse. Ce projet prévoyait de tirer en grands formats et d'afficher dans la bibliothèque des extraits de livres publiés par la maison d'édition La Ville brûle, dans le but d'interpeler les usager·e·s vis-à-vis des stéréotypes de genre. Ainsi, certains extraits choisis n'ont pas pu être exposés. Sonia décrit notamment la crainte de certaines tutelles de voir des sujets faire des vagues au sein de la collectivité : pour elle, le travail de bibliothécaire, c'est aussi faire parfois de la pédagogie auprès des tutelles. Elle regrette également de n'avoir jamais pu mettre à disposition dans sa bibliothèque les dépliants réalisés par Maman Rodarde : « des petits dépliants antisexistes à découper, qui se pliaient en petits carrés. [...] Avec plein de contre-exemples de célébrités. [...] ça je n'ai jamais eu l'autorisation de le faire » (cf. la partie III. D. « Boîte à outils »).

Cette réticence vis-à-vis d'un sujet considéré comme sensible, c'est aussi ce que décrit Hélène quand elle analyse le refus d'une journée de formation sur le genre dans la littérature pour les jeunes adultes par la municipalité à l'une de ses collègues :

« On lui a dit non, que ça ne faisait pas partie des questions qui étaient à creuser cette année et qu'on ne bossait pas dessus. Mais ça n'a pas de sens, ce n'est pas comme si on voulait faire un festival du genre, c'est quelque chose qui est au quotidien, qui existe déjà dans les livres qu'on a, dans les demandes des usagers. C'est comme si quelqu'un demandait une formation sur la littérature policière et qu'on lui disait non [...]. Il n'y a clairement pas de volonté parce que c'est un sujet sensible, que ça arrange bien tout le monde de rester un peu à distance, et qu'il y ait des agents qui s'en chargent à titre individuel. »

Si certain·e·s bibliothécaires rencontrent des obstacles importants du côté des tutelles, on peut aussi affirmer que, généralement, celles-ci s'intéressent assez peu à ces sujets et démontrent plutôt d'une indifférence. Laura et Lydia pensent que leur tutelle respective ne prend pas connaissance de ce qu'il se passe dans leur bibliothèque. Cette situation perpétue le fait que la lutte contre les stéréotypes de genre en bibliothèque jeunesse relève d'initiatives personnelles des bibliothécaires ou des équipes. Laura reconnaît la difficulté d'avancer seule, au sein d'une équipe peu sensibilisée aux questions de genre au sein de laquelle il serait complexe d'« amener une réflexion plus globale » qui dépasserait celle qu'elle mène déjà contre les stéréotypes pour son secteur jeunesse, bien qu'elle essaye de porter ce dialogue auprès de ses collègues. Isabelle explique qu'il est aussi complexe de faire bouger les rouages d'une mécanique assez lourde, notamment pour les grosses structures où les projets d'action culturelle sont compliqués à faire bouger s'il n'y a pas une implication plus générale des équipes ou de la hiérarchie. Cette indifférence participe du manque de moyens nécessaires à la mise en place de ces dispositifs de lutte. Laura parle notamment d'un budget d'animation très contraignant qui rend impossible le développement de certains projets : « C'est un budget annuel qui ne cesse de diminuer. D'autant plus que de tout ce qu'on organise, rien ne peut être payé donc je ne peux demander aucune participation financière, que ce soit pour une conférence, un atelier d'écriture, etc. Donc soit on va demander des choses bénévolement, ou avec des acteurs culturels du territoire qui ne demandent pas de rétribution, soit on fait un partenariat où chacun trouve son compte. » Ce qui peut réduire considérablement le champ des possibles et notamment les possibilités d'inviter des intervenant·e·s spécialisé·e·s ou de construire des outils efficaces. Laura évoque même le fait que, pour mener à bien un projet d'outils pédagogiques sous forme de podcasts audio et trouver un hébergement internet cohérent, elle avait dû engager ses propres moyens financiers. Sans cela, le temps professionnel, voire personnel, engagé dans ce travail n'aurait trouvé ni de sens, ni de forme finale légitime.

Notons d'ailleurs que si cette indifférence des tutelles peut immobiliser certains projets, cela entre en paradoxe avec le fait de laisser une grande liberté d'initiatives aux bibliothécaires qui peuvent librement se saisir de ces questionnements sans pour autant les concrétiser dans les projets pensés. L'appui de la direction des structures auprès de leurs agent·e·s peut être un moyen de contrebalancer ces points de blocage. Marlène affirme en effet que la direction a ce « rôle clé » de « faire l'interface entre nous et le

politique autour ». Pour Sonia, sans une demande de sa hiérarchie dans le sens de ses actions contre les stéréotypes de genre, elle n'aurait sans doute pas pu les mettre en place.

Il me semble cependant important de finir en citant les exemples de municipalités qui encouragent leurs bibliothèques dans leurs projets de lutte contre les stéréotypes, puisque de tels cas ont pu m'être décrits au cours des entretiens. Si certaines municipalités ne montrent ni de réticences, ni de volonté particulière à voir les bibliothèques jeunesse s'emparer de la lutte contre les stéréotypes ou intégrer des projets de la ville qui vont dans ce sens, d'autres semblent apporter un soutien spécifique et bénéfique aux structures. Du côté de la formation des agent·e·s municipaux, Marine évoque le fait que sa municipalité évoque ces sujets en parlant de sexisme au travail : une campagne d'affichage avait été réalisée à ce sujet et des formations mises en place pour les agent·e·s qui accueillent du public, « parfois vraiment fléché[e]s stéréotypes de genre, [parfois] plus large sur la question du vivre-ensemble ». Les démarches de formation des agents impulsées par les tutelles sont en effet intéressantes car elles permettent de sensibiliser largement les équipes et de légitimer la mise en place de réflexions sur le genre au sein de leurs pratiques professionnelles. Frédérique et Marlène évoquent les dynamiques initiées par les tutelles sur leur territoire respectif qui permettent d'initier facilement des projets, parfois en collaboration avec d'autres acteurs et actrices. Cette dynamique permet également aux bibliothèques de bénéficier d'une bonne valorisation de leurs actions à l'échelle du territoire. Plus encore, Frédérique affirme que sa municipalité reconnaît un certain potentiel de la Bibliothèque vis-à-vis de la lutte contre les discriminations, elle est « encourageante et favorable car il y a une adjointe sur l'égalité femmes-hommes [...] qui voit dans la médiathèque un lieu et d'accueil, de sensibilisation, d'action culturelle et de formation. » Camille décrit le fait que sa mairie est la tutelle d'un réseau regroupant une cinquantaine de bibliothèques. En cela, chaque structure dispose d'une liberté d'action dans ce qu'elle fait au quotidien et dans son action culturelle. Du fait de cette ampleur du réseau, la mairie n'a pas souvent les moyens d'impulser des projets spécifiques à la lecture publique, mais elle n'hésite pas à apporter son soutien une fois que ceux-ci sont lancés par les bibliothécaires. Pour Camille, c'est une réelle chance dont toutes les structures ne disposent pas : « Notre mairie nous soutient vraiment beaucoup. [...] On a cette chance et ce n'est pas le cas dans toutes les bibliothèques [...]. » Et cette dynamique naît sans aucun doute aussi d'une atmosphère favorable plus large : « La mairie ne peut que nous soutenir [car] ça a beaucoup de succès, les gens sont ravis, c'est donnant-donnant, tout le monde est content. »

Le seul bibliothécaire à avoir décrit une demande spécifique précise de la municipalité envers sa structure est Jérémie. Cette demande s'inscrivait dans le cadre de l'action culturelle de la bibliothèque et concernait deux moments de l'année : « le mois autour du 8 mars sur les droits des femmes, avec un aspect vraiment de lutte contre les stéréotypes de genre, en étant actif, en mettant en avant par exemple les artistes femmes. », et « le mois [...] autour du 25 novembre, journée contre les violences faites aux femmes avec l'aspect de lutte contre un fléau social. ». Ce deuxième temps est plutôt destiné aux adultes. À ces deux moments-là, la municipalité encourage la

bibliothèque a accorder sa programmation culturelle avec ces sujets et à travailler avec les autres acteur·rice·s de la ville. Jérémie précise : « C'est même plus qu'encouragé puisqu'il y a des chargés de missions sur ces deux journées, des gens en mairie qui coordonnent toutes les actions, et il y a des supports de communication qui sont fait dans ce sens-là ». Selon lui, ce contexte favorable existe plus largement et depuis quelque temps dans la ville, qui a une maire à sa tête et qui a une population qui s'empare de ces sujets, qui manifeste souvent, qui agit. Jérémie apporte cependant une petite nuance puisque le potentiel de lutte de la bibliothèque n'est pas particulièrement mis en avant ou reconnu par la mairie comme spécifique ou important, contrairement au cas de Frédérique dont l'élue semble avoir un intérêt spécifique quant au potentiel de la lecture publique : "on est un acteur comme un autre, parmi de très très nombreux autres acteurs", dit-il.

Les situations sont multiples et parfois très éloignées lorsque l'on étudie le cas d'une structure, puis celui d'une autre. Dans tous, le positionnement de la tutelle semble être déterminant pour que la Bibliothèque pour enfants développe un réel potentiel d'action contre les stéréotypes de genre. Dans tous les cas également, la réflexion vis-à-vis des stéréotypes de genre semble grandement dépendre des initiatives personnelles des bibliothécaires, de leur appétence envers de tels sujets et de leurs compétences personnelles. Il serait pourtant intéressant d'indiquer aux tutelles combien la Bibliothèque pour enfants dispose d'atouts, de potentiels et de ressources à employer dans la lutte contre les stéréotypes de genre et ainsi contre les inégalités femmes-hommes, et ce d'autant plus si elle est dotée de moyens humains, financiers, d'accompagnements et de formations suffisant. Sonia l'affirme : « Il faut qu'elle soit reconnue comme un lieu qui peut accompagner ces évolutions, qui peut promouvoir l'égalité quelle qu'elle soit, la diversité. Peut-être qu'elle est encore trop considérée comme un lieu d'information, de prêt et de retour du document [...]. Il faut donner les moyens aux bibliothèques de prendre vraiment leur place, la place qu'elles méritent dans la société. »

D. BOÎTE À OUTILS : TROUVER DES RESSOURCES ET DES OUTILS MOBILISABLES DANS LES RÉFLEXIONS ET LES ACTIONS DE NOS STRUCTURES

Lors de notre entretien, Marlène soulevait un point important au sein de la lutte contre les stéréotypes de genre en bibliothèque jeunesse :

« On manque encore d'en parler, d'échanger entre nous autour des pratiques et de trouver des outils qui fonctionnent. Je trouve qu'il y a une petite difficulté quand même à parler des stéréotypes. C'est-à-dire qu'on essaie de les faire nommer et soulever par les enfants, mais une fois qu'ils nous ont dit « non le foot c'est pour les garçons », qu'est-ce qu'on fait de cette info ? Et je trouve que souvent c'est un

peu parole contre parole. C'est-à-dire qu'on les pousse pour qu'ils nous sortent des stéréotypes, pour pouvoir, nous, les contredire, mais franchement ce n'est pas très intéressant. Il y a un truc un peu stérile là-dedans. Ce serait super d'avoir des échanges de pratiques là-dessus. Pour le moment, ce qu'on fait est de s'appuyer vraiment sur des lectures, sur des albums, ça ce sont d'excellents outils pour aborder ces questions-là. Les livres sont 1000 fois plus subtils que nous [par la discussion]. »

J'ai alors demandé, lors de mes entretiens et de mon questionnaire, aux bibliothécaires jeunesse de citer des outils qui pouvaient être mobilisés par la Bibliothèque pour enfants dans la lutte contre les stéréotypes de genre. Mes recherches documentaires ont également été riches de ce point de vue. En effet, les professionnel·le·s de bibliothèque ont pu me donner de nombreux exemples de ressources. L'importance de cet ensemble illustre combien le corps des bibliothécaires est déjà riche de ressources, si celles-ci sont regroupées. Il me semblait alors intéressant de réaliser un ensemble et de le partager pour rendre d'autant plus visible et pour encourager la lutte déjà en cours de la Bibliothèque pour enfants contre les stéréotypes de genre. Je souhaite ainsi que la dernière partie de mon travail soit consacrée à la présentation de cette boîte à outils de ressources conseillées par les bibliothécaires pour les bibliothécaires, celles et ceux qui souhaitent perpétuer des actions et des réflexions vis-à-vis des représentations de genre. Cette boîte à outils n'a ainsi pas vocation à être exhaustive mais souhaite mettre en avant ces ressources conseillées par les bibliothécaires avec qui j'ai pu échanger lors de mes enquêtes. Pour un format clair et organisé, cette boîte à outil prendra la forme d'un tableau.

Type	Titre	Description	Accès
Action culturelle	Mars Attaque	La programmation culturelle du mois de lutte contre les discriminations de l'agglomération de Pau (du 9 mars au 9 avril 2021).	https://www.pau.fr/article/mars-attaque--le-programme-detaille-par-semaine
	Clitorize	Le programme de la journée Clitorize, portée par les médiathécaires du Rize à Villeurbanne, consacrée à l'éducation sexuelle. Elle prévoit une Heure du conte, une écoute de podcast, des projections de films, une table ronde et des rencontres.	https://lerize.villeurbanne.fr/agenda/prize-sur-le-monde-2021-01/
	États généraux de l'égalité en littérature jeunesse	Organisée par la Charte, une association de défense des droits des auteur·rices et illustrateur·rices jeunesse, cette journée au Centre Pompidou du 5 octobre 2020 voulait "réfléchir et questionner la façon dont chacun et chacune envisage les évolutions possibles dans sa pratique professionnelle." Il s'agissait de " débattre ensemble des pistes d'évolution et des moyens concrets pour agir". Cette journée est disponible en ligne en rediffusion et est accompagnée d'un bilan. Plus largement, la Charte des auteur·rices et illustrateur·rices jeunesse ont lancé un plan d'action et une commission « Égalité et diversité » qui veut « interroger les question d'égalité au sein de la littérature jeunesse ». Marlène signale une « enquête en cours -pour laquelle on a donné nos chiffres d'ailleurs, nous au secteur jeunesse-, qui se pose la question de la parité dans les acquisitions » et qui saura être un outil intéressant.	https://www.la-charte.fr/actualites/retours-sur-les-etats-generaux-de-legalite-en-litterature-jeunesse/ Le plan Égalité & diversité : https://www.la-charte.fr/nos-actions/egalite-diversite/

Associations	Culottées, du Genre Humain	Une association Nîmoise qui veut "promouvoir l'égalité femmes-hommes à travers la mise en place d'actions pédagogiques, socioculturelles et participatives." Elle porte une attention particulière aux thématiques environnant les représentations de genre.	https://www.facebook.com/LesCulottesduGenreHumain/ https://www.helloasso.com/associations/les-culottes-du-genre-humain
	Le jeu pour tous	Une association d'Île de France qui défend l'inclusivité dans les jeux et jouets pour enfants. Elle s'intéresse en particulier à la question de l'égalité entre les filles et les garçons qu'elle considère primordiale : "le jouet, objet de consommation, de transmission est le reflet d'un sexisme ordinaire qu'[elle] souhaite combattre."	https://www.jouerlegalite.fr
	Diveka ou Diversité & Kids	Une association qui veut mettre en avant la littérature jeunesse qui promeut la diversité, notamment de genre. Elle a pu initier une première édition du Festival Diveka en 2018 à Montreuil qui invitait enfants et adultes à venir rencontrer des autrices et auteurs jeunesse engagé·e·s et à participer à des animations ou à une table ronde.	http://www.diveka.fr/
	La SLIP (La Société de Libération de l'Imaginaire contre les Préjugés)	Cette association promeut l'égalité filles-garçons et lutte contre les stéréotypes de genre auprès des enfants. Elle propose des ateliers jeunesse (en milieu scolaire ou non) et des rencontres et débats. Elle réalise également une veille documentaire spécifique en littérature jeunesse. Cette association a été créée par Laura (autrice du blog <i>Fille d'album</i>) et Élise (autrice du blog <i>Maman Rodarde</i>).	https://www.facebook.com/SLIPforever/
Bibliographies	Les malles thématiques des médiathèques de Plaine Commune : « Plur-i-elle Box » et « Fais pas genre »	Deux malles pédagogiques présentant des sélections d'ouvrages, majoritairement de fiction. « Plur-i-elle Box » se base sur les thématiques de l'égalité des droits, des stéréotypes, du respect de l'identité et de la dignité des personnes. « Fais pas genre » est une sélection plus spécifique autour des questions de genre.	http://www.mediatheques-plainecommune.fr/sites/default/files/2019-03/Livret-malle-EGALITE_WEB_0.pdf https://www.mediatheques-plainecommune.fr/malle-fais-pas-genre
	Eduscol	Le site du ministère de l'Éducation nationale, de la jeunesse et des sports et ses ressources sur l'égalité filles-garçon, notamment une bibliographie de textes de référence et un regroupement de ressources nationales et européennes.	https://eduscol.education.fr/1655/textes-de-reference-sur-l-egalite-filles-garcons https://eduscol.education.fr/1641/ressources-nationales-et-europeennes-pour-l-egalite-entre-les-filles-et-les-garcons
	Dossier thématique de Savoie Biblio « Romans pour la jeunesse : la fin des stéréotypes de genre ? »	Une sélection de romans jeunesse « autour de grands thèmes, qui vont enrichir les représentations du féminin et du masculin. Un point commun à tous ces titres : la tolérance et le bien vivre ensemble, que l'on soit une fille ou un garçon. »	https://www.savoie-biblio.fr/ressources/romans-jeune-la-fin-des-stereotypes-de-genre.aspx
	Webzine <i>Plouf ! Spécial antisexisme</i> de la Mare aux mots	Une sélection d'ouvrages antisexistes, un entretien avec l'enseignante-chercheuse Nelly Chabrol-Gagne et une sélection de ressources.	https://lamareauxmots.com/antisexisme/

	Sélection antisexiste des médiathèques de Carcassonne	Une sélection d'albums antisexistes mise en place en 2014 sur le catalogue en ligne des médiathèques. Elle régulièrement alimentée depuis avec les nouveaux albums acquis sur le réseau.	http://catalogue.carcassonne-agglo.fr/besoin-d-idees/fonds-specifique2/16-e-ressources/lire/99-antisexistes
	Bibliographie du CNLJ "Filles et garçons : égalité ? Dans la littérature de jeunesse"	Une bibliographie réalisée par le Centre national de la littérature pour la jeunesse à l'occasion du dossier "Stéréotypes : fin de partie ?" de la RLPE de décembre 2019. Elle "présente une soixantaine de références autour de l'égalité - ou non - entre les filles et les garçons dans les livres pour enfants et adolescents".	https://www.google.com/url?q=http://cnlj.bnf.fr/sites/default/files/bibliographies/filles_garcons_0.pdf&sa=U&ved=2ahUKewjW1trmrPHtAhUKaBoKHXXTBj8QEjAEegQICxAB&usg=AOvVaw3Ha7tEtoxqcq0007SZVRCF
	Bibliographie "Pour l'égalité entre filles et garçons"	Une bibliographie réalisée par l'Atelier des Merveilles, sélectionnant 100 albums autour de la question de l'égalité filles-garçons.	http://ww2.ac-poitiers.fr/dsden16-pedagogie/IMG/pdf/bibliographie_egalite_filles_garcons.pdf
	Babelio - Littérature jeunesse : malmener les stéréotypes de genre	Une sélection de 30 ouvrages "célèbr[ant] la variété de goûts des enfants, indépendamment de leur genre" réalisée par un-e libraire québécois-e.	https://www.babelio.com/liste/13288/Litterature-Jeunesse-Malmener-les-stereotypes-de-
Centres de ressources	L'Egalithèque du Centre Hubertine Auclert	Un catalogue de ressources numériques ou non, très diverses, réalisé par les professionnel·les du centre Hubertine Auclert. Elle est aussi participative, chacun·e peut faire des propositions pour l'alimenter.	https://www.centre-hubertine-auclert.fr/egalitheque
Expositions	Exposition de la Legothèque sur le genre	Exposition réalisée en partenariat avec la Bibliothèque Départementale de Saône et Loire, ouverte au prêt pour toutes les médiathèques. Son objectif est de "donner des billes historiques, conceptuelles permettant à chacun et chacune de se saisir des débats actuels [autour de la question du genre], d'en mesurer les enjeux et de prendre position dans notre société". Composée de 7 panneaux, cette exposition reste en mouvement. Elle fera d'ailleurs l'objet d'une refonte graphique par un-e professionnel·le l'année prochaine et d'une réactualisation du contenu.	https://legothequeabf.wordpress.com/exposer-le-genre/
	Exposition "Des elles, des ils"	Une exposition réalisée par le forum départemental des sciences de Villeuneuve d'Ascq. Celle-ci s'étend sur 100 m2 et est destinée aux enfants de 3 à 6 ans. Elle invite l'enfant à "faire des choix selon [ses] envies et [ses] potentialités sans se sentir déterminé par [son] sexe". Disponible en location à la semaine (600 €), au mois (2000€) ou plus.	https://forumdepartementaldessciences.fr/pros-enseignants/organiser-un-evenement-local-de-culture-scientifique/expositions-pour-les-petits/
	Exposition "Infinités plurielles"	Exposition réalisée par la photographe Marie-Hélène Le Ny et commandée par le ministère de l'Enseignement supérieur en 2013. Qui met en avant 145 scientifiques (chercheuses, professeures, ingénieures), provenant de toute la France, par des portraits photographiques et sonores. Elle a voyagé dans le monde entier et s'est terminée en 2019. Son catalogue d'exposition est inspirant. On y trouve notamment le portrait de Françoise Héritier, dont les travaux ont été cités dans ce mémoire plusieurs fois.	https://www.enseignementsup-recherche.gouv.fr/cid74249/infinites-plurielles-140-scientifiques-vous-parlent-de-science.html Catalogue d'exposition : http://www.anef.org/wp-content/uploads/2014/10/Infinit%C3%A9s-plurielles_octobre-2013.pdf

Formations	Formations "Éduquer à l'égalité"	Un ensemble de formations menées par le Centre Hubertine Auclert autour des enjeux de l'éducation des enfants et de l'égalité femmes-hommes. Pour l'année 2021, les formations suivantes sont menées : * Le Cybersexisme : comprendre pour prévenir et agir ; * Intégrer le genre à ses pratiques professionnelles dans le champ éducatif ; * Stéréotypes sexistes : les analyser pour ouvrir le champ des possibles.	https://www.centre-hubertine-auclert.fr/formations Pour l'année 2021: https://www.centre-hubertine-auclert.fr/article/les-formations-2021-eduquer-a-l-egalite
	Filles / Garçons : questions de genres	Une journée de formation organisée par le SLPJ+ (La galaxie du Salon du Livre et de la Presse Jeunesse en Seine-Saint-Denis) à destination des professionnel·le·s du livre et/ou de l'enfance. Les objectifs de cette journée : "Savoir repérer les stéréotypes de genre dans les albums, les romans junior, les documentaires et les romans ados. Connaître les ouvrages ou collections qui bousculent ces stéréotypes de genre. Comprendre comment la conception et l'écriture d'un livre, quel qu'il soit, peut prendre en compte le travail de déconstruction des stéréotypes de genre." Formation délocalisable en structure.	https://slpjplus.fr/ecole/formation/filles-garcons-questions-de-genres-nouveau/
Livres	<i>Éducation non sexiste Stop aux stéréotypes de genre !</i> Brigitte Laloupe	Un ouvrage complet qui questionne les stéréotypes de genre dans l'ensemble des dimensions de l'enfance et qui donne des outils pédagogiques ainsi que des pistes d'action et de réflexion aux adultes, professionnel·le·s ou non. Au préalable, il introduit le sujet d'un point de vue historique et scientifique. Son discours est clair et accessibles au grand public.	LALOUPE, Brigitte. <i>Éducation non sexiste Stop aux stéréotypes de genre !</i> . Paris : Mango éditions, 2020.
	<i>Filles d'album</i> , Nelly Chabrol-Gagne	Un ouvrage où Nelly Chabrol-Gagne analyse qualitativement, dans plus de 200 ouvrages de littérature jeunesse, les représentations du féminin et les rapports établis avec le masculin, souvent cristallisés dans l'inégalité par de nombreux stéréotypes. Ce travail très détaillé et abondant de nombreux ouvrages permet d'avoir un aperçu du paysage éditorial français quant aux stéréotypes de genre.	CHABROL GAGNE, Nelly. <i>Filles d'albums ou les représentations du féminin dans l'album</i> . Le Puy-en-Velay : L'atelier du poisson soluble, 2011.
Newsletter	Groupe d'intérêt spécial "Femmes, information et bibliothèques" de l'IFLA et sa newsletter	Une commission internationale de professionnel·le·s des bibliothèques se retrouvant autour de la question de la place des femmes au sein des bibliothèques et du rôle des bibliothèques envers elles.	https://www.ifla.org/FR/women-information-and-libraries
Outils pédagogiques	Le dépliant antisexistes de Maman Rodarde	Des dépliant adressés aux enfants défendant la multiplicité des identités et représentations de genre et voulant contrecarrer les stéréotypes. Ils sont disponibles sous format PDF et librement téléchargeables.	https://mamanrodarde.com/2017/09/12/pour-que-les-petites-filles-puissent-etre-et-aimer-ce-quelles-veulent-sans-quon-les-emmerde-partie-1/ https://mamanrodarde.com/2017/09/08/pour-les-petits-garcons-puissent-etre-et-aimer-ce-quils-veulent-sans-quon-les-emmerde/
	Les outils réalisés par Laura Sauvage	Un podcast, des fiches outils et des dépliant antisexistes. Le podcast (aussi disponible sous format texte) regroupe une série de formats audio de 3 minutes qui abordent un stéréotype de genre chacun. Il est accompagné d'une fiche outil facilitant leur exploitation auprès de groupes d'enfants. Les fiches outils présentent les animations que Laura met en place auprès des enfants dans sa bibliothèque. Les dépliant antisexistes	http://meresauvage.com/category/outils/

		reprennent l'idée de Maman Rodarde en remplaçant les exemples de figures connues par des exemples au sein de la littérature jeunesse.	
	Le Projet Brindacier (à venir)	Un projet initié par l'association La Trompette de Cléo qui veut mettre en place des outils qui questionnent les différents types de représentations, dont celui du genre, en littérature jeunesse et qui veut encourager la création et la publication de récits positifs et inclusifs. Ce projet vise à se concrétiser sous la forme des fiches pratiques pour mettre en place une animation auprès d'un public jeunesse. Ces fiches adopteront le format PDF et seront téléchargeables gratuitement et librement. Cet outil permettrait de sensibiliser le public aux questions des stéréotypes dans la littérature jeunesse et semble tout à fait exploitable et inspirant pour organiser des animations à ce sujet en bibliothèques. Ce projet a été initié en 2019, l'association a ensuite subi quelques difficultés lors de la crise sanitaire de la COVID. À suivre donc pour la relance du projet.	https://www.facebook.com/latrompettecléo
Podcasts	Les Odyssées, France Inter	Un podcast pour les enfants de 7 à 12 ans qui raconte l'histoire des grandes figures de l'histoire, plus ou moins connues aujourd'hui et, notamment, un bon nombre de femmes.	https://www.franceinter.fr/emissions/les-odyssees
	"J'élève mon fils" épisode 36 des Couilles sur la table, Binge Audio	Un épisode où Victoire Tuaille invite Aurélie Blanc, journaliste féministe pour le journal Causette et autrice de l'ouvrage <i>Tu seras un homme -féministe- mon fils!</i> Ensemble, elles évoquent l'éducation antisexistes des enfants.	https://www.binge.audio/podcast/les-couilles-sur-la-table/jeleve-mon-fils
Travaux d'artistes	Le travail de l'autrice-illustratrice Élise Gravel	Un travail pédagogique de format à destination des enfants autour de la diversité et de stéréotypes de genre, notamment. À voir : ses affiches contre les stéréotypes à télécharger et afficher gratuitement.	http://elisegravel.com/livres/affiches-a-imprimer/
Veilles professionnelles	Blog de la Commission Légothèque de l'ABF et sa newsletter	Une veille au sein du monde des bibliothèques concernant son rôle d'accompagnement dans la construction des individus par les collections, espaces et services. Les thématiques principales veillées : "interculturalité et multiculturalisme, questions de genre, orientation sexuelle et sentimentale". Les objectifs du blog: « donner une plus grande visibilité aux problématiques de la commission, partager des retours d'expériences, relayer des comptes-rendus de journées d'étude, partager la veille faite par les différents membres du groupe, faire connaître l'actualité liée aux thématiques de la commission, valoriser des actions inclusives menées par des bibliothèques en France ou à l'étranger, informer sur la vie de la commission, proposer et signaler des fiches de lectures et des bibliographies sur les thématiques intéressant la commission. »	https://legothequeabf.wordpress.com/
	La veille de la Mare aux mots - " La littérature jeunesse qui casse les clichés sexistes"	Un compte Pinterest qui veille les fictions loin des stéréotypes et les documentaires abordant les questions du genre et de l'égalité filles-garçons.	https://www.pinterest.fr/lamareauxmots/la-litt%C3%A9rature-jeunesse-qui-casse-les-clich%C3%A9s-sexi/

	Blog "Fille d'album"	Le blog d'une bibliothécaire jeunesse qui "s'intéresse aux représentations genrées (ou non) dans la littérature jeunesse, et en particulier dans les albums. Et plus largement à la question de la diversité dans la littérature jeunesse".	https://filledalbum.wordpress.com/
	Blog "Sauvages ! L'émancipation par les livres"	Un blog sur la littérature jeunesse qui s'est spécialisé au sujet des stéréotypes de genre avec le fait que Laura Sauvage se soit elle-même spécialisée dans sa vie professionnelle. Le blog traite aujourd'hui principalement de la question des différentes représentations, aussi bien des stéréotypes de genre que des héros racisés ou du handicap. On y trouve une veille documentaire, des ressources et des outils à ces sujets.	http://meresauvage.com/
	Blog "Littérature enfantine"	Le blog de Chloé Seguret, lectrice-formatrice pour l'association LIRE (le Livre pour l'Insertion et le Refus de l'Exclusion) qui mène une réflexion globale sur la production éditoriale de littérature jeunesse et qui cherche à promouvoir des albums de qualité. Elle est notamment attentive à la dimension de la diversité et de l'inclusion dans sa veille documentaire.	https://www.litterature-enfantine.fr
	Blog "Louise & les canards sauvages"	Le blog de la Bibliothèque parisienne Louise Michel, une bibliothèque qui, notamment, milite contre les stéréotypes de genre et pour les bibliothèques inclusives.	https://biblouisemichel.wordpress.com/
	Chaîne Youtube "Mx Cordélia" et blog "Chez Cordélia"	La chaîne YouTube et le blog d'une booktubuseuse et autrice, féministe et queer. Elle parle ainsi de littérature et s'intéresse "aux questions de représentation dans la littérature, en particulier jeunesse. Représentation des femmes, des personnes LGBT, et des minorités de façon générale."	https://www.youtube.com/channel/UCPhACJPOrdHabeo5_xfFRdA http://mademoisellecordelia.fr/
	Blog "Lire sous le tilleul"	Le blog d'une bibliothécaire consacré à la littérature jeunesse et notamment ses webographies d'articles sur les stéréotypes de genre dans les livres pour enfants.	http://www.liresousletilleul.com/2020/02/stereotypes-du-genre-dans-les-albums-pour-la-jeunesse-webpresse.html http://www.liresousletilleul.com/2016/05/stereotypes-du-genre-dans-les-albums-pour-la-jeunesse-webpresse.html
	Blog "Face de citrouille"	Le blog d'une enseignante de français et d'anglais consacré à la littérature jeunesse, avec un intérêt particulier concernant la représentation des minorités.	https://facedecitrouille.fr/
Autres	Paye ta littérature jeunesse	Un compte Instagram qui dénonce les propos discriminatoires dans les ouvrages de littérature jeunesse et qui met en avant des ouvrages aux représentations diversifiées.	https://www.instagram.com/payetalitteraturejeunesse/?hl=fr

Conclusion

Dès la naissance de la Bibliothèque pour enfants en France, celle-ci a adopté un rôle fort d'accompagnement de l'enfant, notamment au sein du processus de construction de son identité et de sa compréhension du monde qui l'entoure. Ce rôle est revendiqué par les bibliothécaires, par leurs textes fondateurs et est reconnu par les tutelles des bibliothèques et les différent·e·s acteur·rice·s gravitant autour d'elles. Dès lors, la Bibliothèque pour enfants recherche les meilleurs moyens d'accompagner l'individu, en admettant la diversité des identités possibles de chacun·e et en reflétant cette diversité dans ses ressources et ses pratiques pour proposer un accompagnement de qualité à tou·te·s. Elle doit ainsi mener une réflexion vis-à-vis de la diversité des représentations de genre qu'elle donne à voir, un travail de longue haleine dans une société où l'androcentrisme et la bicatégorisation des genres sont omniprésents depuis toujours et promeuvent la valeur différentielle du masculin et du féminin. Le système de domination qui cristallise le féminin et le masculin dans des schémas stéréotypés emprisonne les individus dans des possibilités d'être réduites et perpétue les inégalités entre les différentes catégories de population. La Bibliothèque pour enfants, plus que quiconque, est une actrice forte au sein de la lutte contre les stéréotypes de genre, parce qu'elle occupe une place singulière au sein de la Cité, en tant que service public accessible à tou·te·s gratuitement et notamment aux enfants ; parce qu'elle est un espace culturel et social au champ d'action large ; parce qu'elle est un maillon fort de la chaîne du document et parce qu'elle est un lieu de vie quotidien de nombreux·ses enfants.

Il semble en effet que les bibliothécaires jeunesse soient majoritairement informé·e·s des problématiques liées aux stéréotypes de genre et mettent déjà en place des réflexions pour lutter contre eux dans leurs structures. À plus ou moins grande ampleur, des actions sont menées, des pratiques discutées, des projets élaborés. La lutte contre les stéréotypes de genre est bien réelle au sein de la Bibliothèque pour enfants, même si non-uniforme. Elle infuse dans tous les domaines bibliothéconomiques, dans toutes les pratiques professionnelles : la gestion des collections, l'action culturelle, la politique documentaire, la communication, l'accueil des publics et l'offre de services. Certaines équipes se disent militantes et leurs projets sont ouvertement soutenus par leur municipalité et leurs publics, d'autres sont plus isolées et manquent de moyens et de reconnaissance pour mener des démarches ayant plus de sens. Les situations sont multiples mais les volontés des bibliothécaires se font sentir dans le désir d'inscrire activement, à plus ou moins grande ampleur, la lutte contre les stéréotypes de genre au sein de leurs pratiques professionnelles, en commençant par des dispositifs à mettre en place dans les petites actions du quotidien professionnel. Il y a une réelle conviction au sein des bibliothécaires de la légitimité du rôle de la Bibliothèque pour enfant dans cette lutte et de la légitimité de cette lutte auprès des enfants. On retrouve ces convictions également du côté des professions et des domaines de recherche qui cohabitent avec les

bibliothèques, dans le cadre de la littérature jeunesse par exemple, ou du domaine scolaire.

Ainsi, la Bibliothèque pour enfants occupe à ce jour une place importante au sein de la lutte contre les stéréotypes de genre, et semble pourtant n'en être qu'à ses débuts. Elle gagne en effet à être encouragée par la mise en place de moyens spécifiques, voire uniformisés, sur l'ensemble des territoires français, comme pourraient l'être des dispositifs de formation professionnelle quant aux discriminations de genre. Elle doit investir cette lutte pleinement car elle est une actrice déterminante, un lieu stratégique et un espace ressource qui a de nombreux potentiels d'action et de réflexion. L'exploitation de ces potentiels ayant déjà commencé, il est important de donner à ce processus la visibilité dont il a besoin pour se poursuivre.

BIBLIOGRAPHIE

- L'enfant

DIASIO, Nicoletta. Quel enfant pour la société contemporaine ? In : LEGENDRE, Françoise. *Bibliothèques, enfance et jeunesse*. Paris : Ed. du Cercle de la Librairie, 2015, p. 19-23.

OCTOBRE, Sylvie et BERTHOMIER, Nathalie. L'enfance des loisirs : Éléments de synthèse. Culture études [en ligne], 2011 [consulté le 10/01/2021], n° 6, p.1-12. Disponible à l'adresse : <https://www-cairn-info.docelec.enssib.fr/revue-culture-etudes-2011-6-page-1.htm>

ORGANISATION DES NATIONS UNIES. *Convention internationale du droit des enfants*. New-York : ONU, 1989. Disponible à l'adresse : https://www.diplomatie.gouv.fr/IMG/pdf/Conv_Droit_Enfant.pdf

- La bibliothèque pour enfants

BOULAND, Mina. *Être bibliothécaire jeunesse aujourd'hui*. (Médiathèmes ; 17). Paris : ABF, 2016. ISBN 978-2-7654-1489-6

EZRATTY, Viviane. Bibliothèques pour l'enfance et la jeunesse : une utopie durable. In : LEGENDRE, Françoise. *Bibliothèques, enfance et jeunesse*. Paris : Ed. du Cercle de la Librairie, 2015, p. 175-183.

FOUCHERE, Berthe. Une visite à l'« Heure Joyeuse ». In : *Le Populaire*, 1932, n° du 23 juillet, p.6. Disponible à l'adresse : <https://www.retronews.fr/journal/le-populaire/23-juillet-1932/110/1188999/6>

GRUNY, Marguerite. Les bibliothèques pour enfants en France. *Enfance. Les livres pour enfants*, 1956, tome 9, n°3, p.177-182. Disponible à l'adresse : www.persee.fr/doc/enfan_0013-7545_1956_num_9_3_1539

L'Heure joyeuse, 2020. *Wikipédia, l'encyclopédie libre* [en ligne]. [Consulté le 15/03/2021]. Disponible à l'adresse : https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=L%27Heure_joyeuse&oldid=174664785

LAHARY, Dominique. CAFB : Mort et transfiguration ?[billet de blog]. In : *lahary.fr* [Consulté le 21 mars 2021]. Disponible à l'adresse : <http://lahary.fr/pro/1992/cafb.htm>

MAIRIE DE PARIS, DIRECTION DES AFFAIRES CULTURELLES, BIBLIOTHÈQUE DE L'HEURE JOYEUSE. *L'Heure Joyeuse, 1924-1994 : 70 ans de jeunesse : témoignages réunis par Viviane Ezratty, Françoise Lévêque et François Tenier*. Paris : Agence culturelle de Paris, 1994.

- Rôle de la bibliothèque

ABF. *Charte Bib'lib du droit fondamental des citoyens à accéder à l'information et aux savoirs par les bibliothèques* [PDF]. 2018. [Consulté le 14 janvier 2021]. Disponible à l'adresse : http://www.abf.asso.fr/fichiers/file/ABF/biblib/charte_biblib_abf.pdf

ABF. *Code de déontologie des bibliothécaires* [PDF]. 2020. [Consulté le 14 janvier 2021]. Disponible à l'adresse : http://www.abf.asso.fr/fichiers/file/ABF/textes_reference/code_deontologie_bibliothecaires_2020.pdf

ANDISSAC, Marie-Noëlle, CHAIMBAULT-PETITJEAN, Thomas. Des bibliothèques inclusives. In : *Bibliothèque(s)*, 2015, n°80, p. 10-12. Disponible à l'adresse : <https://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/documents/67095-80-bibliotheques-et-inclusion.pdf>

BERTRAND, Anne-Marie. Chapitre I. Voisinages. In *Bibliothèque publique et Public Library : Essai d'une généalogie comparée*. Villeurbanne : Presses de l'Enssib, 2010. Disponible à l'adresse <https://books.openedition.org/pressesenssib/902>

CONSEIL SUPERIEUR DES BIBLIOTHEQUES. *Charte des bibliothèques*. Paris : Association du Conseil supérieur des bibliothèques, 1991. Disponible à l'adresse : <https://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/documents/1096-charte-des-bibliotheques.pdf>

DELOUR, Marcelle, UTARD, Jean-Claude, AURENCHE, Blandine et al. Paroles des partenaires. In : RAYNAUD, Sylvie (dir.). *On ne lit pas tout seul ! Lectures et petite enfance*. (Enfance & parentalité). Toulouse : ERES, 2011, p.27-52. DOI : 10.3917/eres.rayna.2011.01.0027.

IFLA. *Déclaration de Lyon sur l'accès à l'information et au développement* [PDF]. 2014. [Consulté le 18 septembre 2020]. Disponible à l'adresse : <https://www.lyondeclaration.org/content/pages/lyon-declaration-fr.pdf>

UNESCO et IFLA. *Manifeste de l'UNESCO sur la bibliothèque publique* [PDF]. 1994. [Consulté le 18 septembre 2020]. Disponible à l'adresse : <https://www.ifla.org/files/assets/public-libraries/publications/PL-manifesto/pl-manifesto-fr.pdf>

- **La littérature de jeunesse et l'enfant**

BEN SOUSSAN, Patrick. *Qu'apporte la littérature jeunesse aux enfants ? Et à ceux qui ne le sont plus*. Ramonville-Saint-Agne (Haute-Garonne) : Erès, 2014. ISBN 978-2-7492-3806-7.

- **Genre et lutte contre les stéréotypes de genre**

BEAUVOIR (de), Simone. *Le Deuxième sexe*. Paris : Gallimard, 1949.

BERNARDIS, Marie-Agnès. Promouvoir l'égalité entre les sexes et lutter contre les stéréotypes, une politique plus inclusive des publics dans les musées et centres de

sciences. *Bibliothèque(s)*. 2015, n°80, p.41-43. Disponible à l'adresse : <https://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/documents/67095-80-bibliotheques-et-inclusion.pdf>

DELPHY, Christine. *L'ennemi principal*. 2e édition. (Collection Nouvelles questions féministes). Paris : Éditions Syllepse, 2008. ISBN 978-2-84950-198-6.

GALIBERT, Charlie. *Petit Manuel du genre à l'usage de toutes les générations*. Fontaine : Presses universitaires de Grenoble, 2018. ISBN 978-2-7061-4225-3

GUILLAUMIN, Colette. *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*. Paris : Côté-femmes, 1992, p.241.

IFLA. Women, Information and Libraries Special Interest Group. In : *IFLA* [en ligne]. [Consulté le 3/05/2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.ifla.org/FR/women-information-and-libraries>

MINISTERE DE LA CULTURE, DEPS. *Observatoire 2020 de l'égalité entre femmes et hommes dans la culture et la communication* [PDF]. Paris : 2020. Disponible à l'adresse : <https://www.culture.gouv.fr/Media/Thematiques/Etudes-et-statistiques/Files/Publications/Observatoire-egalite-H-F/Huitieme-rapport-de-l-Observatoire-de-l-egalite-femmes-hommes-8-mars-2020>

MINISTERE DE L'EDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE. Socle commun de connaissances, de compétences et de culture. In : *Bulletin officiel n° 17 du 23 avril 2015*. Paris : 2015. [Consulté en ligne le 24/06/2021]. Disponible à l'adresse : <https://www.education.gouv.fr/bo/15/Hebdo17/MENE1506516D.htm>

WITTIG, Monique. Le Point de vue, universel ou particulier. In: *La Pensée straight*. Paris : Balland, 2001 [1982], p.111-118.

- **Stéréotypes de genre et enfance**

ANDREU, Emmanuelle. *Déconstruire les stéréotypes de genre à partir d'albums de littérature de jeunesse au CP* [en ligne]. Mémoire : Métiers de l'Éducation et de la Formation. Montpellier : Université Montpellier 2, 2016. [Consulté le 10/01/2021]. Disponible à l'adresse: <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01583267/document>

CHOLLET, Mona. Chapitre 1 Et les vaches seront bien gardées L'injonction à la féminité. In: *Beauté fatale, les nouveaux visages d'une aliénation féminine*. (Poche; 425). Paris : La Découverte, 2015, p.17-52. ISBN 978-2-7071-8581-5.

CHOLLET, Mona. Chapitre 7 Le soliloque du dominant La féminité comme subordination. In: *Beauté fatale, les nouveaux visages d'une aliénation féminine*. (Poche; 425). Paris : La Découverte, 2015, p.243-289. ISBN 978-2-7071-8581-5.

CROMER, Sylvie, DAUPHIN, Sandrine, NAUDIER, Delphine. L'enfance, laboratoire du genre Introduction. *Cahiers du Genre*. 2010, n° 49, p.5-14. Disponible à l'adresse : <https://www-cairn-info.docelec.enssib.fr/revue-cahiers-du-genre-2010-2-page-5.htm>

DÉTREZ, Christine. *Quel genre ?* Paris : T. M. Essais, 2015. ISBN 978-2-36474-658-9.

OCTOBRE, Sylvie, 2011. Du féminin et du masculin. *Réseaux*. 16 septembre 2011, n° 168-169, n° 4, p.23-57. <https://doi.org/10.3917/res.168.0023>

OCTOBRE, Sylvie. La socialisation culturelle sexuée des enfants au sein de la famille. *Cahiers du Genre*. 2010, n° 49, n°2, p.55-76.

OCTOBRE, Sylvie. Réflexions liminaires sur le genre et les pratiques culturelles : féminisation, socialisation et domination. In : *Questions de genre, questions de culture* [en ligne]. Paris : Ministère de la Culture - DEPS, 2014, p.7-25. [Consulté le 18 novembre 2020]. ISBN 978-2-11-128156-1.

ORENSTEIN, Peggy. Contre la dictature du rose. *Courrier international*. Septembre 2011, n°090, p.50.

- **Stéréotypes de genre et littérature de jeunesse**

BRUGEILLES Carole, CROMER Isabelle, CROMER Sylvie. Les représentations du masculin et du féminin dans les albums illustrés ou Comment la littérature enfantine contribue à élaborer le genre. *Population*. 2002, n° 57, p.261-292. DOI : 10.3917/popu.202.0261.

CAVALLASCA, Véronique. Ma maman est bizarre. *Ricochet*[en ligne]. Disponible en ligne : <http://www.ricochet-jeunes.org/livres/ma-maman-est-bizarre>

CHABROL GAGNE, Nelly. *Filles d'albums ou les représentations du féminin dans l'album*. Le Puy-en-Velay : L'atelier du poisson soluble, 2011. ISBN 978-2-35871-025-1.

COLLECTIF G-BOOK. *G-Book* [en ligne]. [Consulté le 02/03/2021]. Disponible à l'adresse : <https://g-book.eu/fr/ressources-2/glossaire-g-book/>

CONNAN-PINTADO, Christiane (dir.). *Être une fille, un garçon dans la littérature pour la jeunesse : France 1945 - 2012*. (Études sur le livre de jeunesse). Pessac : Presses Universitaire de Bordeaux, 2014.

CROMER, Sylvie, BRUGEILLES, Carole, CROMER, Isabelle. La fin des clichés ? *L'école des parents*. 2014, n° 607, n° 2, p.32-33.

CROMER, Sylvie. La littérature de jeunesse mise à l'épreuve du genre. In : CONNAN-PINTADO, Christiane (dir.). *Être une fille, un garçon dans la littérature pour la jeunesse : France 1945 - 2012*. (Études sur le livre de jeunesse). Pessac : Presses Universitaire de Bordeaux, 2014.

DE LEUSSE-LE GUILLOU, Sonia (dir). Dossier Mâles du siècle. *Lecture Jeune*. 2018, n°166, p.7-40.

DE LEUSSE-LE GUILLOU, Sonia (dir). Dossier Questions de genre. *Lecture Jeune*. 2018, n°176, p.7-31.

EPIPHANE, Dominique. My tailor is a man... La représentation des métiers dans les livres pour enfants. *Travail, genre et sociétés*, 2007/2, n° 18, p. 65-85. Disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-2007-2-page-65.htm>

MOTSCH, Elisabeth. Jane et Tarzan dans la jungle des livres Y a-t-il aujourd'hui des lectures de filles ou de garçons ? *La revue des livres pour enfants*. 1993, n° 151-152, p.32-35. Disponible à l'adresse : http://cnlj.bnf.fr/sites/default/files/revues_document_joint/PUBLICATION_3487.pdf

PETER, Christophe. Petites princesses contre super-héros : les médias destinés aux 2-14 ans mettent-ils en scène le clivage des genres ? In : OCTOBRE, Sylvie. *Enfance & culture* [en ligne]. (Questions de culture). Paris : Ministère de la Culture - DEPS, 2010, p.127-146. [Consulté le 18 novembre 2020]. ISBN 978-2-11-097543-0. Disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/enfance-et-culture--9782110975430-page-127.htm>

UNIVERSITE RENNES 2 (productrice). *Les mardis de l'égalité : la littérature jeunesse a-t-elle un genre ?* Rennes : Université Rennes 2, 2020.

VIDAL-NAQUET, Jacques (dir.). Dossier Stéréotypes, fin de partie ? *La revue des livres pour enfants*. 2020, n° 310, p.108-190.

- Stéréotypes de genre et Bibliothèque pour enfants

BATS, Raphaëlle, CHAIMBAULT-PETITJEAN, Thomas, COLOMB, Philippe, PICARD, David-Georges. Texte fondateur. In : *Légothèque*[en ligne]. Disponible à l'adresse : <https://legothequeabf.wordpress.com/texte-fondateur/>

COMMISSION LEGOTHEQUE DE L'ABF. *Carte des centres de ressources sur le Genre*. [Consultée le 4/06/2021] Disponible à l'adresse : http://www.abf.asso.fr/pages/carte_lego/carte_bib_genre.php

COMMISSION LEGOTHEQUE DE L'ABF. *Légothèque* [en ligne]. [Consulté le 14 janvier 2021]. Disponible à l'adresse : <https://legothequeabf.wordpress.com/>

GOSSELIN, Rachelle, PELLETIER, Maena. Une bibliothèque sens dessus dessous !. *La revue des livres pour enfants*. 2020, n°310, p.174-179.

MAMAN RODARDE. Queer for Kids : des lectures et un atelier créatif sur les stéréotypes de genre [billet de blog]. *Maman, rodarde !*. 2018. [Consulté le 2/12/2020]. Disponible à l'adresse : <https://mamanrodarde.com/2018/04/07/queer-for-kids-un-atelier-creatif-sur-les-stereotypes-de-genre/>

NVL: *Faire face au sexisme* [en ligne]. POULOU, Bernadette (dir.). Bordeaux: NVL/CRALEJ, 2014, n°198. [Consulté le 8/12/2020]. Disponible à l'adresse : <http://www.nvl-larevue.fr/wp-content/uploads/2017/04/NVL-198.pdf>

ROSELLI, Mariangela. La bibliothèque, un monde de femmes Déterminations et conséquences sur la segmentation des publics jeunes dans les bibliothèques. *Réseaux*. 2011, n° 168-169, p.133-164. DOI : 10.3917/res.168.0133.

SALANOUVE, Florence. Les bibliothèques au prisme du genre : L'apport critique de la méthodologie du genre appliquée à la classification des savoirs. In : *Épistémologies du*

genre : *Croisements des disciplines, intersections des rapports de domination* [en ligne]. (Sociétés, Espaces, Temps). Lyon : ENS Éditions, 2018. [Consulté le 18 novembre 2020]. ISBN 979-10-362-0023-6. Disponible à l'adresse : <https://books.openedition.org/enseditions/9209>

SAUVAGE, Laura. *Sauvages ! L'émancipation par les livres* [en ligne]. [Consulté le 15/01/2021]. Disponible à l'adresse : <http://meresauvage.com/category/outils/>

- **Ouvrages de littérature jeunesse**

AYMON, Gaël. *Contes d'un autre genre*. Vincennes : Talents Hauts, 2011

BEAUVOIS, Delphine, CANTAIS, Claire. *Ni poupées ni super-héros ! : Mon premier manifeste antisexiste*. Montreuil : La ville brûle, 2015.

BEAUVOIS, Delphine, CANTAIS, Claire. *On n'est pas des poupées*. Montreuil : La ville brûle, 2013.

BEAUVOIS, Delphine, CANTAIS, Claire. *On n'est pas des super-héros*. Montreuil : La ville brûle, 2014.

BRAMI, Elisabeth, BILLON-SPAGNOL, Estelle. *La déclaration des droits des filles*. Vincennes : Talents Hauts, 2014.

BRAMI, Elisabeth, BILLON-SPAGNOL, Estelle. *La déclaration des droits des garçons*. Vincennes : Talents Hauts, 2014.

BRAMI, Elisabeth, BILLON-SPAGNOL, Estelle. *La déclaration des droits des mamans*. Vincennes : Talents Hauts, 2016.

BRAMI, Elisabeth, BILLON-SPAGNOL, Estelle. *La déclaration des droits des papas*. Vincennes : Talents Hauts, 2016.

DELAHAYE, Gilbert, MARLIER, Marcel. *Martine*. Bruxelles: Casterman, de 1954 à 2014.

DORY, Anne, MALLE, Mirion. *Roule Ginette*. Montreuil : La ville brûle, 2021.

LAROCHE, Agnès, BRUNNER, Fabienne. *Un jour mon prince viendra*. Vincennes : Talents Hauts, 2019

LIOTARD, Yann, REDON, Marie-Claire. *Antigone*. Montreuil : La ville brûle, 2017.

TEXIER, Ophélie. *Jean a deux mamans*. Sèvres : L'école des loisirs, 2004.

VICTORINE, Camille, WANDA GOGUSEY, Anna. *Ma mama nest bizarre*. Montreuil : La ville brûle, 2020.

ANNEXES

Table des annexes

TRANSCRIPTION DE L'ENTRETIEN PRÉALABLE À L'ENQUÊTE.....	88
<i>Entretien avec Thomas, membre de la commission Légothèque de l'Association des bibliothécaires de France</i>	88
GRILLE DES ENTRETIENS SEMI-DIRECTIFS	96
TRANSCRIPTIONS DES ENTRETIENS SEMI-DIRECTIFS AVEC DES BIBLIOTHÉCAIRES TRAVAILLANT EN LECTURE PUBLIQUE JEUNESSE	97
<i>Entretien avec Lydia</i>	97
<i>Entretien avec Camille</i>	101
<i>Entretien avec Marlène</i>	107
<i>Entretien avec Frédérique</i>	112
<i>Entretien avec Hélène</i>	116
<i>Entretien avec Marine</i>	125
<i>Entretien avec Jérémie</i>	129
<i>Entretien avec Laura</i>	134
<i>Entretien avec Isabelle</i>	142
<i>Entretien avec Sonia</i>	146
QUESTIONNAIRE FRAMAFORMS DIFFUSÉ EN LIGNE AUPRÈS DE 104 BIBLIOTHÉCAIRES TRAVAILLANT EN LECTURE PUBLIQUE JEUNESSE	155

TRANSCRIPTION DE L'ENTRETIEN PRÉALABLE À L'ENQUÊTE

Entretien avec Thomas, membre de la commission Légothèque de l'Association des bibliothécaires de France

Tout d'abord, je voulais vous poser des questions à propos de votre activité au sein de la commission Légothèque. J'ai lu que cette commission a été créée tout d'abord pour mener des réflexions autour des questions de genre, d'orientations sexuelles et sentimentales, et de multiculturalisme, pour repenser les bibliothèques. Pour vous aujourd'hui, ces réflexions sont-elles toujours d'actualité ? Et quels sont les enjeux principaux de la commission Légothèque à ce jour ? Quelles sont les problématiques sur lesquelles vous travaillez le plus ?

Thomas : De manière générale, la Légothèque travaille sur la façon dont la bibliothèque peut servir d'outil comme construction de l'identité de l'individu. C'est de là qu'on est parti. Et en quoi est-ce que les services, ressources, collections participent de cette construction de l'individu ; comment est-ce qu'un individu peut se construire en tant que. « En tant que », ça veut dire comment une jeune fille peut se construire en tant que jeune fille, d'où les questions de genre par exemple. Comment un individu, un enfant LGBT peut se construire en tant qu'enfant LGBT. Comment est-ce qu'un enfant venant d'une culture particulière peut se construire dans cette culture particulière surtout si ses parents ont migré derrière, etc. Et dans ces cas-là, comment est-ce que lui-même il se positionne et comment lui-même il se construit.

Lorsqu'on a créé la Légothèque il y a eu plusieurs mouvements nationaux qui ont porté ces thématiques au grand jour. D'abord il y a eu un premier mouvement autour du mariage pour tous et du coup les questions LGBT ont été de facto mises en avant. L'année suivante, il y a eu toutes les questions autour des stéréotypes de genre et il y a eu pas mal d'appels à la censure de la part de certains mouvements, autour de collections en bibliothèques, à ce moment-là. Justement pour qu'on mette à l'écart des collections, en tout cas pas accessibles directement par les enfants, des collections qui parlaient de genre. Avec ce que les gens appelaient la fameuse théorie du genre, etc. C'est une horreur, alors qu'on sait très bien que ça n'existe pas. Et c'est pour ça d'ailleurs que la Légothèque a construit et mis en place son exposition sur le genre, librement téléchargeable à partir du blog ou en nous écrivant, et qu'un certain nombre d'établissements, de bibliothèques, ont pu exposer comme ça. D'ailleurs, les différents panneaux de l'exposition feront l'objet d'une refonte cette année et seront accessibles sous une meilleure version, normalement l'année prochaine, en tout cas avec un œil de professionnel de graphisme. Parce que les premiers panneaux, c'est nous-même qui les avons faits et ce n'est pas très beau. Mais ils sont intéressants. En tout cas, ça donne des pistes. Ce qui est intéressant d'ailleurs et je vais m'attarder un petit peu là-dessus, c'est ce côté de médiation. C'est-à-dire que l'exposition en fait elle sert également de médiation entre un discours scientifique [et discours du grand public]. Les scientifiques ont un discours qui dit « la théorie du genre n'existe pas », mais les gens, le grand public dira « halala c'est horrible nos pauvres enfants ils sont sujet à prosélytisme, il y a de la théorie du genre partout y compris dans les ouvrages et il faut virer ces ouvrages et appliquer de la censure ». Donc on a deux discours qui sont complètement différents : alors comment est-ce qu'on fait passer un discours scientifique qui explique que la théorie du genre n'existe pas mais qui n'est pas audible par le grand public ? Et, donc, le rôle de la bibliothèque est aussi ce rôle-là : faire ce passage entre un discours qui peut être moins accessible – mais vrai en l'occurrence – et un public qui n'arrive pas à appréhender ce genre de discours et qui du coup développe une information qui est fautive, parce que erronée, parce que incomplète. Le rôle de la bibliothèque

ça ne va pas être de dire « attention il faut que vos enfants suivent telle chose ou tel axe ». Le rôle de la bibliothèque c'est d'apporter les différents éléments mais également d'apporter les éléments pour que le grand public puisse construire un discours critique. Et il y a d'autres façons de faire : l'exposition a été l'une des façons que la Légothèque a trouvées. Mais il y a d'autres façons comme mettre en œuvre un programme culturel, proposer des collections qui soient justement avec plusieurs voix, plusieurs points de vue différents. Et tout cela dans le cadre d'une politique documentaire et donc dans un cadre professionnel formalisé qui appuie les choses.

Justement au niveau de ce cadre professionnel formalisé, comment apparaissent ces questions-là d'accompagnement à la construction de l'individu, dans la politique documentaire ? Et quelle forme cela peut prendre vraiment ? Et est-ce qu'on va vraiment parler du genre ou bien ça reste généraliste ?

On peut parler du genre. Si on parle du genre, dans ces cas-là, il y a un acte qui est posé et qui est volontaire de la part de l'établissement. Mais la plus part du temps, dans les documents professionnels, on va rester à un niveau généraliste, d'ouverture à l'ensemble des points de vue, de non-discrimination, pour rester dans un cadre légal. Le problème c'est qu'il n'y a pas de cadre légal plus précis que ça. Les documents vont être ceux de l'UNESCO ou la charte de déontologie de l'ABF, qui d'ailleurs dans sa dernière version -qui doit dater d'un ou deux ans- revient justement sur ces questions pour être un peu plus volontaire. Alors que la première version, en tout cas la version précédente, a déjà presque dix ans et donc du coup était plus généraliste sur ces questions.

J'ai lu dans votre texte fondateur qu'au niveau du législateur il n'y avait vraiment pas de réflexion concernant le rôle des bibliothèques dans la société, et aujourd'hui encore ce n'est pas formalisé au niveau de la loi française ?

Il n'y a pas de loi sur les bibliothèques en France. Et donc il n'y a rien auquel on pourrait se raccrocher. Il y a un gros débat : faut-il une loi sur les bibliothèques en France ? Il y a des détracteurs qui sont contre en disant qu'une loi nous imposerait un cadre qui, certes, pourrait être intéressant, mais les mentalités dans une société évoluent dans le temps et donc un cadre posé aujourd'hui pourrait n'être plus du tout d'actualité dans 5-10 ans. Et auquel cas on va se retrouver contraint par ce cadre qui ne serait plus d'actualité alors qu'il y a d'autres enjeux qui auraient émergé entre temps. S'il y avait eu une loi, il y a 15 ans, comment est-ce que cette loi aurait pris en compte toute l'apparition des réseaux sociaux et tout ce qu'il peut y avoir autour de ça ? Comment est-ce qu'on aurait pu suffisamment prendre en compte les questions sur le genre, puisque c'est le sujet, alors que l'année dernière il y a eu tous les mouvements #MeToo qui ont mis en avant ces questions sur le genre dans la société ? Et une loi aurait pu être trop restrictive et nous empêcher de nous emparer suffisamment de ces sujets-là. Donc c'est à double tranchant. En tout cas, il peut y avoir un double discours.

Et au niveau territorial ou même de la municipalité, est-ce que vous avez entendu parler de municipalités qui ont demandé de mettre en avant ces réflexions autour du genre par exemple, ou est-ce que cela ne se fait encore pas vraiment ?

Quand on en entend parler, on entend surtout parler du contraire. Tout à l'heure, je vous parlais de ce mouvement de censure qu'il y a eu il y a quelques années, initié notamment par le Salon beige pour retirer des ouvrages des bibliothèques à partir d'une bibliographie qui existait qui s'appelle *Les ABC de l'égalité*. Du coup le Salon beige, qui est un mouvement d'extrême droite, avait lancé une campagne pour qu'on retire les ouvrages qui étaient dans cette liste *ABC de l'égalité*, parce qu'ils promeuvent la théorie du genre et que du coup il fallait les éloigner des consciences de nos pauvres enfants innocents. Il y a eu tout un mouvement d'appel à la censure, des parents qui sont allés dans des bibliothèques pour qu'on retire des ouvrages, même des collègues professionnels qui ont retiré spontanément des ouvrages des collections, alors qu'ils n'avaient pas à le faire, par exemple. Et des professionnels et des non-professionnels parce que parfois, ça été notamment le cas dans l'Est de la France, il y a eu des bénévoles dans des bibliothèques départementales qui manquaient de recul professionnel et qui ont voulu faire ça spontanément. On a eu une mairie qui a demandé, non pas à ce qu'on retire les ouvrages, mais qu'on mette tous les albums pour enfants en hauteur, de façon que les pauvres enfants ne puissent pas y accéder spontanément : il fallait la médiation d'un adulte. Et là ça venait du maire directement. Ou alors on a eu une autre mairie en région parisienne où le maire a demandé que toutes listes d'acquisition des bibliothèques passent par son bureau, pour que lui il valide les acquisitions des bibliothèques. Ce qui fait un circuit de validation énormément plus long et qui complique les choses. Là c'est toute une question entre quel est le rôle du bibliothécaire qui est, certes un professionnel, mais qui est un technicien, et quel est le rôle du politique qui a été élu et qui représente le peuple qui l'a élu mais qui n'a pas des compétences professionnelles. Quel est le pouvoir de l'un par rapport à l'autre.

Justement, j'avais vu dans votre veille documentaire le cas de la bibliothécaire de La Madeleine par rapport à l'album "Tango a deux papas" [la bibliothèque avait été sanctionnée pour avoir défendu l'album contre la décision de sa municipalité] qui du coup avait porté l'affaire en justice contre sa municipalité. Je me demandais est-ce c'était quelque chose qui était vraiment encouragé dans le métier des bibliothécaire, d'aller aussi loin dans la défense ou si justement le bibliothécaire est un technicien et n'a pas à se positionner de cette manière.

Alors là c'est un peu plus compliqué parce qu'en l'occurrence elle a critiqué directement son supérieur hiérarchique et donc on a aussi la question hiérarchique derrière. Même si on est d'accord que le maire a dépassé les bornes. Mais, finalement, le bibliothécaire, tout professionnel qu'il est, est quand même employé par une municipalité et a un chef direct et, en tant que fonctionnaire, il a un devoir de respect de sa hiérarchie. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'a pas un devoir aussi d'alerter, de prévenir, de construire, etc. Et il est possible de construire des discours et de pallier ce genre d'interférence de la part de la tutelle, par exemple on parlait tout à l'heure de la politique documentaire, et bien on peut très bien créer une charte de politique documentaire et la faire valider en conseil municipal. Cette charte, une fois validée, donne un plan sain et peut permettre aux professionnels de garder tout pouvoir sur les collections qu'ils construisent.

D'accord, ce qui permettrait, s'il y a un changement de municipalité, de garder une ligne droite, une même direction dans la pratique professionnelle ?

Exactement, ça permet ce genre de choses. Après ça n'empêchera pas un nouveau gouvernement d'obliger à refaire voter une nouvelle charte mais c'est aussi pour ça que les

chartes sont souvent très générales parce qu'on va poser de grands principes dans lesquels on peut lire un peu ce qu'on veut. Mais, dans ces cas-là, on essaye aussi de se rapporter à des textes généraux. Je parlais du code de déontologie de l'ABF, de la charte de l'UNESCO, des chartes et des documents de l'IFLA. La charte des bibliothèques de l'IFLA nous permet ce genre de choses.

À votre avis, quel rôle peut jouer la bibliothèque pour enfants dans ces luttes contre les stéréotypes de genre et quels moyens elle a d'agir ou de mener une réflexion ? Et est-ce qu'elle a à le faire ou pas ?

La réponse est oui, elle a à le faire et oui, elle a un rôle. Elle a un rôle, celui de démonter les stéréotypes qui peuvent être véhiculés dans une société. Comment est-ce qu'on démonte ces stéréotypes ? En proposant des référents multiples et alternatifs, qu'on va trouver dans des produits culturels différents. Même si on parle de bibliothèque jeunesse on va parler aussi bien d'albums que de DVD ou de jeux vidéo. Et derrière il y a une vraie question. On sait que les enfants sont attirés par les jeux vidéo, or on sait aussi qu'il y a un fort sexisme dans les jeux vidéo. Et la présence des femmes dans les jeux vidéo est très discutée, en tout cas discutée. Pourquoi est-ce que, si on prend un jeu de combat, si je prends une guerrière elle va être en bikini alors que le guerrier il va être en grosse armure bien solide ? Ça véhicule des stéréotypes qui ne sont pas du tout anodins. Il y a aussi le fait que la bibliothèque doit être très attentive aux types de représentations qu'elle-même elle va véhiculer. Si je fais une exposition sur le sport, et que dans les images qui vont illustrer mon exposition je mets que des garçons pour des sports dits plutôt masculins, ne serait-ce que le foot ou des sports de combats, aussi ça va véhiculer un certain discours derrière. La bibliothèque de la Cité des Sciences et de l'Industrie a signé une charte en faveur de l'égalité et elle a demandé à un consultant de revoir complètement tous les produits culturels que pouvait créer la bibliothèque, en 2014 il y a eu un numéro de la revue de l'ABF, *Bibliothèque(s)*, sur l'inclusion et donc il y a un article de la bibliothèque de la Cité des Sciences qui revient sur cette expérience. Il y a pas mal de questions autour de ça. C'est aussi le texte d'une communication que j'avais faite il y a plusieurs années, en 2013, lors d'une Journée d'étude sur les stéréotypes de genre en bibliothèques où je parlais un petit peu de Légothèque et des actions qui pouvaient être faites. Donc la bibliothèque peut déjà construire des collections pour proposer plusieurs types de référents. Construire des collections c'est une bonne chose mais derrière il faut aussi signaler ces collections, ne serait-ce qu'en proposant des bibliographies thématiques. Légothèque, elle, va donner à voir toutes ces initiatives locales, en tant que groupe de l'ABF. Lorsqu'il y a plusieurs centres de ressources on va les valoriser, on a créé la carte des centres de ressources sur le genre. Quand il y a des bibliographies thématiques qui sont proposées par des bibliothèques, même si celles-ci n'ont pas un fonds spécifique, on va les valoriser par le billet du blog. Donc le blog va aussi servir à faire connaître tout ça. On va participer à des journées d'étude, à des ouvrages professionnels. À l'Enssib l'année prochaine, va être publié un ouvrage dans la collection "Boîte à outils" sur le genre en bibliothèque. Il faudrait que vous parliez avec **Catherine Jackson** qui est la responsable de la collection, qui pourra vous en dire plus sur cet ouvrage et comment ils envisagent de le créer. Il y a tout un plan, un sommaire déjà. Ça pourrait vous donner des pistes. On va également mettre en avant des initiatives locales lorsqu'il y a une exposition dans un lieu particulier, lorsque telle association professionnelle fait quelque chose. Par exemple, dans l'IFLA il y a un groupe qui s'appelle *Women, information and libraries*, qui fait des recherches sur la place des femmes dans les bibliothèques et sur comment les bibliothèques vont s'emparer des questions notamment autour des femmes. Ou alors, plus généralement, il y a une fédération de recherche qui travaille

sur le genre, RING, ce sont des chercheurs qui vont réfléchir à la question du genre et donc Légothèque a travaillé pendant un temps avec RING pour proposer un poster sur la question. Donc on va pouvoir travailler sur les collections, valoriser des fonds, valoriser des valises thématiques, publier des billets y compris des billets de réflexion. On avait fait des billets de réflexion sur le genre et les jeux vidéo. Tout cela pour que les collègues s'emparent de ces questions. Au-delà de valoriser on va essayer de promouvoir des activités, des médiations, on va signaler ce que font les collègues, même à l'international. Lorsque les Idea Stores à Londres créent des parc à poussette pour permettre aux mamans de venir avec leurs enfants, lorsque les Idea Stores créent un espace crèche ou allaitement dans la bibliothèque, toujours pour permettre aux mamans de venir, on travaille aussi sur la question du genre. Et puis on va réfléchir également en tant qu'association Légothèque à la question même des rapports quotidiens des professionnels. Il y a eu une étude qui montrait que les bibliothécaires inconsciemment n'avaient pas forcément le même comportement envers un petit garçon ou une petite fille. Parce qu'inconsciemment on se dit « ah la petite fille va être plus sage que le petit garçon qui va être plus excité et qui donc va plus facilement crier ». Ce n'est pas forcément vrai, évidemment, mais le fait est qu'inconsciemment en tant que professionnels on peut induire des comportements qui vont être répétés par les enfants. Au-delà même des collections et services, il faut aussi réfléchir à notre positionnement de professionnel. Ce sont des questions de représentations, de la manière d'accompagner les professionnels autour de formations, de journée d'étude, de « est-ce qu'il faut construire des stages de formation ? ». Légothèque avait travaillé avec l'association Image en bibliothèque, notamment sur la question de la représentation des femmes dans les films.

Que pensez-vous des opérations de désherbage dans les collections, avec les albums, - par exemple les Martine- qui véhiculent des représentations désuètes des rôles masculins et féminins mais qui en même temps sont des ouvrages qui ont une valeur sentimentale pour la génération des parents ? Que pensez-vous de désherber ou non ce type d'ouvrages ?

À titre personnel je pense que ce n'est pas une bonne chose. L'idée n'est pas forcément de désherber des ouvrages mais de proposer à côté des représentations plus modernes. Si je vais proposer des contes pour enfants, je vais aussi mettre en avant des contes avec une petite fille qui combat le dragon plutôt que d'attendre le prince. Il ne s'agit pas forcément de s'inscrire en faux contre des collections qui, effectivement, en plus ont une autre valeur que celle qu'on veut leur porter, qui est une valeur sentimentale et qui est tout à fait légitime. Mais vraiment proposer aussi autre chose à côté et mettre aussi en avant d'autres représentations. C'est pour ça que je pense important, non pas seulement de construire des collections et donc acheter des ouvrages avec d'autres représentations, mais aussi valoriser ces nouvelles collections et proposer des bibliographies thématiques qui vont faire connaître tous ces nouveaux titres à des parents qui auraient tendance plu spontanément à aller vers ce qu'ils connaissent.

Oui ça permet de ne pas rentrer dans le stéréotype inverse ne présentant que des petites filles courageuses, et justement avoir quand même des représentations diversifiées avec des petites filles qui ont aussi le droit de pleurer.

Oui je suis entièrement d'accord, il faut vraiment avoir de tout. Il faut que chacun puisse se construire avec les différents éléments. Alors évidemment, si la petite fille n'a que des représentations où elle se voit en train de pleurer, où elle se voit en train de dormir en attendant le prince, alors forcément elle va se projeter là-dedans. Alors que si elle a pleins de

trucs, elle pourra enfin choisir ce qui lui convient le mieux et ce en quoi elle se reconnaît le mieux.

Je voulais revenir à l'exposition "Exposer le genre" dont vous avez parlé. Avez-vous une idée globale du nombre de bibliothécaires qui vous avez emprunté l'exposition et si aujourd'hui il y a toujours des bibliothèques qui le font, puisqu'elle date de 2015 ?

Alors combien, je ne sais pas, au moins une bonne dizaine c'est sûr. Ce qui est intéressant c'est qu'elle a circulé aussi bien dans les bibliothèques universitaires que les bibliothèques municipales. Et elle a été construite en partenariat avec la bibliothèque départementale de Saône et Loire, du coup elle a été dans pas mal de types de bibliothèques différents. Combien exactement, je ne sais pas exactement je le reconnais. Après, si elle est encore sollicitée, il y a un mois ou deux, un collègue nous a réécrit mais dans ces cas-là, nous on leur ré-voilà les panneaux sous forme de fichiers pour qu'ils puissent créer des panneaux de leur côté. Je sais qu'elle a aussi été dans les territoires ultra-marins, donc ce n'est pas qu'en France métropolitaine et ça aussi c'est intéressant. Par contre effectivement c'est beaucoup plus rare, au début on avait plusieurs sollicitations : 4 ou 5 la première année, maintenant on est plutôt à une demande tous les 6 mois et encore. Mais justement on voudrait la redynamiser, en redonnant un coup de fouet à cette exposition, en lui donnant une nouvelle apparence graphique, et ainsi la remettre à jour et refaire repartir tout ça. Et puis peut-être insister sur d'autres éléments, cela peut être intéressant d'insister sur les questions d'intersectionnalité. Montrer que la lutte contre les discriminations est globale. Et que ça ne sert à rien d'essayer de ne s'attaquer qu'à un seul truc, justement si on pouvait en profiter pour s'attaquer à d'autres choses ça pourrait être intéressant. Et là avec toutes les questions qu'on a eues il y a quelques mois avec le mouvement des Black Lives Matters c'est quelque chose qui revient. Dans le dernier billet de Légothèque sur Augusta Braxton Baker on revient sur ces questions-là encore une fois.

Qu'est-ce qui pousse certaines bibliothèques à vouloir utiliser "Exposer le genre" et non d'autres ? Est-ce que c'est un intérêt particulier d'une professionnelle ou d'un professionnel pour ces questions-là qui se tient plus informé-e ?

Alors oui et non, en fait on va avoir un peu de tout : effectivement des professionnels souvent qui sont plus intéressés par la question et qui veulent le porter. Et puis on a aussi des bibliothèques qui veulent profiter d'événements nationaux, on nous va nous demander l'exposition au moment du 8 mars, la journée des droits des femmes, où on va mettre plus en avant à ce moment-là les questions du genre. Du coup c'est aussi une excuse, et après tout pourquoi pas.

Vous m'aviez parlé des différentes initiatives que Légothèque relaient, est-ce que c'est Légothèque qui organise une veille et qui va porter ces initiatives où ce sont les bibliothèques qui s'adressent à vous pour justement donner une certaine visibilité à leurs collections ou événements ?

C'est plus souvent Légothèque qui fait une veille. C'est beaucoup plus souvent nous qui faisons attention. Il est arrivé que des bibliothèques se signalent directement. Il est arrivé aussi que tel service égalité du ministère nous écrive en disant « voilà on a les actes d'un colloque que le ministère a porté sur la question du genre, etc. On voudrait le diffuser à toutes les bibliothèques ayant un fonds sur le genre, est-ce que vous auriez une liste des bibliothèques à nous donner ? ». Ce qui nous permet à nous aussi de relayer par un autre billet. Mais le plus souvent c'est quand même Légothèque qui fait de la veille. Après on a des collègues qui ne sont pas forcément à Légothèque et qui nous renvoient des choses qu'elles voient passer. Du coup il y a une espèce de petit réseau plus ou moins formel qui se crée.

Parmi ces initiatives, est-ce que certaines vous restent en tête parce qu'elles vous ont particulièrement plu ou marquées, que vous voudriez me décrire ?

Moi j'ai bien aimé vraiment ce que proposait la Cité des sciences à la Villette sur la question de retravailler complètement la représentation qu'ils avaient dans leur programmation culturelle, et je trouve ça vraiment intéressant. Autre chose d'intéressant c'était la bibliothèque départementale de Saône-et-Loire qui avait créé une petite valisette sur le genre, une valise thématique qu'ils faisaient circuler d'un point lecture à un autre, de façon que cette action culturelle arrose l'ensemble des bibliothèques du territoire et je trouvais ça intéressant. Il y a eu des Journée d'étude, comme à Médiadis, en Belgique et là on a vu que les collègues belges allaient proposer une revue sur le thème [Revue *Lecture Jeune*, le numéro 176 de décembre 2020 "Question de genre"] donc c'est intéressant. Regardez aussi ce qu'il se fait du côté du Salon de la littérature jeunesse de Montreuil, l'année dernière ils avaient des études sur ces questions de genre, il me semble.

Aujourd'hui, y-a-t-il des réflexions des bibliothécaires notamment dans la manière de représenter l'information de manière plutôt équilibrée ? Par exemple, si une bibliothèque organise une exposition, qui n'a pas de lien particulier avec le sujet du genre, en faisant attention que dans cette exposition il y ait autant de personnages marquants masculins que féminins présentés. Ou bien réfléchir à la manière de présenter l'information aux enfants ou au public en général. Est-ce que c'est quelque chose que vous remarquez de plus en plus ou pas encore ?

C'est difficile d'avoir un regard global, je ne sais pas tout ce qu'il se passe, et souvent c'est lié à des initiatives personnelles, mais le fait est que l'on remarque plus d'initiatives personnelles autour de ces questions-là. Donc oui c'est quelque chose qui, depuis que Légothèque a été créée, en janvier 2012, et depuis qu'elle est en projet en été 2011, -ça va faire 10 ans, - on sent qu'il y a plus d'établissements qui s'emparent de ces questions. Mais même ne serait-ce qu'au niveau du ministère de la Culture qui a une cellule autour de l'égalité femme-homme qui porte tout ça.

Est-ce que cette cellule du ministère de la Culture s'est adressé proprement aux bibliothèques ou ce sont vraiment des réflexions assez générales sur les établissement culturels ?

Agnès Saal qui est la responsable de cette cellule au niveau du Ministère, avait demandé à rencontrer Légothèque en janvier 2020 justement pour voir comment est-ce qu'elle pourrait mieux travailler avec les bibliothèques d'une manière générale autour de ces questions de discriminations de genre. Normalement elle fait un rapport tous les ans sur les questions dans la discrimination de genre dans les établissements de la culture, qui contient les lignes directrices de travail. Et normalement dans le rapport 2020 il doit y avoir un paragraphe sur les bibliothèques.

GRILLE DES ENTRETIENS SEMI-DIRECTIFS

Entretien

A l'occasion de mon mémoire, je cherche à étudier les bibliothèques pour enfants et la place qu'elles occupent dans la lutte contre les stéréotypes de genre. Je m'intéresse tout particulièrement aux bibliothèques ou à leurs secteurs s'adressant au public enfant des classes de maternelle à celles de primaire (de 3-11ans).

Pour vous, en quelques mots, qu'est-ce qu'un stéréotype de genre ? Avez-vous en tête un exemple que vous avez rencontré récemment ?

Collections :

Pour ce qui sont de l'acquisition et du désherbage de documents pour enfants, les stéréotypes de genre ou au contraire les représentations non genrées, font-ils partie des critères ? Par exemple, désherber un ouvrage parce qu'il présentait des représentations de genre désuètes ?

Plus encore, avez-vous déjà choisi d'acquérir un ouvrage parce qu'il était l'un des seuls dans son domaine (vis-à-vis d'une neutralité de genre, de représentations diversifiées, ou de sujets sociétaux), mais que vous n'auriez pas choisi pour sa qualité littéraire ou graphique ?

Action culturelle :

Votre bibliothèque a-t-elle déjà organisé des animations destinées aux enfants qui réfléchissaient aux stéréotypes de genre avec eux/elles ? Si oui, lesquelles ?

Et avez-vous mené des partenariats avec des acteurs territoriaux ou avec des associations qui luttent spécifiquement contre les stéréotypes de genre, pour mener cette action culturelle ? Votre municipalité vous a-t-elle déjà encouragé.e.s dans ce sens ?

Au sein d'actions culturelles de tous types et de tous sujets destinés aux enfants, avez-vous déjà pensé à comment présenter l'information de manière non genrée ?

(Par exemple : lors de la présentation théorique d'un atelier de dessin de BD, présenter autant d'héroïnes de BD que d'héros. Ou bien, lors d'un club lecture, proposer autant d'ouvrages d'autrices que d'auteurs.)

Pratiques professionnelles :

Pour vous, les bibliothèques ont-elles les moyens de mener une lutte significative contre les stéréotypes de genre auprès des enfants ?

La bibliothèque doit-elle mener cette lutte ? *(Ou bien cela n'est pas une priorité ?)*

Auriez-vous en tête des outils qui seraient utiles aux bibliothécaires pour réfléchir aux sein de leur structure les stéréotypes de genre ? Ceux-ci peuvent avoir été mis en place par des bibliothécaires eux/elles-mêmes ou bien par des associations, des institutions, etc.

Par exemple des bibliographies, des veilles de professionnel.le.s, des newsletters de groupes d'intérêt, des expositions, des documentaires, des conférences, des boîtes à outils, etc.

TRANSCRIPTIONS DES ENTRETIENS SEMI-DIRECTIFS AVEC DES BIBLIOTHÉCAIRES TRAVAILLANT EN LECTURE PUBLIQUE JEUNESSE

Entretien avec Lydia

Pour vous, qu'est-ce qu'un stéréotype de genre ?

Lydia : Pour moi les stéréotypes de genre ça englobe tout ce qui se joue sur les clichés autour des filles et des garçons, mais aussi tout ce qui relève du mythe de la binarité, sexuelle et genrée. Cela peut toucher les questions de transidentité et d'intersexuation. Et, tel que je m'en empare, je dirais que ça va jusqu'aux conséquences que ça a sur les gens.

Est-ce que les stéréotypes de genre ou au contraire les représentations non-genrées sont des critères de sélection ou de désherbage des ouvrages que vous avez en collection ?

Disons que ce n'est pas un critère explicite dans la mesure où on n'a aucun critère explicite. Il n'y a pas de politique documentaire, donc le seul vrai critère qui s'impose à tous c'est que le livre est trop usé. Après ça nous arrive, en tombant sur des ouvrages, d'en parler. Pour plusieurs d'entre nous, c'est quelque chose qui est important et que ça soit en fait sur des considérations de race ou de genre, c'est vraiment les deux thématiques qui nous posent le plus de problèmes dans l'édition jeunesse. On se pose des questions entre nous de " est-ce que ça ce n'est pas un peu limite quand même ?". Après on n'a pas spécialement le temps de s'y consacrer, le public nous aide beaucoup en fait. C'est rare qu'on n'hésite pas, par rapport à des gens qui viennent nous dire, ça concerne beaucoup les ados, vous avez tous ces guides pour ado pour les filles, type dictionnaire pour les filles, des choses comme ça qu'on va survoler. Mais c'est vrai que des choses qui n'ont pas l'air si datées, comme 2013, il arrive qu'une lectrice ou un lecteur nous mette le doigt dessus en nous disant que c'est un peu limite, que c'est un peu de la culture du viol ou un truc comme ça. Et là c'est rare qu'on hésite avant de le balancer.

Donc vous avez un public qui vous fait des retours par rapport à cette thématique, qui est assez actif ?

Oui, clairement, plus sur le genre que sur la race d'ailleurs.

Avez-vous déjà choisi d'acquérir un ouvrage parce qu'il était l'un des seuls dans son domaine (vis-à-vis d'une neutralité de genre, de représentations diversifiées, ou de sujets sociétaux), mais que vous n'auriez pas choisi pour sa qualité littéraire ou graphique ?

Je vous avoue que je ne suis pas face à ces états d'âme, parce que moi je ne fais pas les acquisitions. Mais je peux demander à mes collègues. Ça ne m'étonnerait pas que ça puisse arriver, mais je préfère leur demander si elles se sont déjà trouvées face à cette problématique. Je sais que souvent dans des situations similaires que ce soit pour les questions de genre ou autre on va piocher dans la grande vulgarisation adulte. Si on ne trouve rien en jeunesse, ce

qui arrive souvent, sur des thématiques qu'on a envie de combler, on va chercher dans la vulgarisation adulte. Ça, effectivement on va pouvoir le faire pour le documentaire, mais face à un déficit d'albums sur une thématique qui nous tient à cœur, pour le coup-là on n'aurait pas trop le choix je pense que de sacrifier sur la qualité. Mais je ne sais pas trop.

Avez-vous déjà mis en place des animations destinées aux enfants qui réfléchissent aux stéréotypes de genre avec eux ?

J'ai pris mon poste il y a 2 ans donc je n'ai pas toute la visibilité, je pourrais encore chercher pour voir si avant mon arrivée il y a des trucs auxquels je n'ai pas pensé. Mais déjà en 2018 on a fait des journées professionnelles qu'on organise tous les ans. Ce sont deux journées professionnelles à destination des étudiants dans des cursus monde du livre, à destination des documentalistes, des enseignants. Et une de ces journées professionnelles était destinée au sujet de l'égalité fille garçon, donc ça c'était avant que j'arrive en 2018. Autour de ça il a dû avoir quelques animations je ne saurais pas vous dire quoi. L'an dernier on a fait une heure de conte féministe où ont travaillé avec des conteurs professionnels qui viennent nous faire des contes et là on avait vraiment travaillé avec eux en amont pour avoir une histoire qui se qualifiait explicitement de féministe.

On a eu un truc qui était un flop, après voilà on entre dans la période covid, donc le 8 mars ce n'était pas très loin du 16 où on a été confiné. On voulait faire un marathon de lecture d'albums féministes, identifiés comme tels sur le catalogue de sorte qu'on les ressort assez facilement. Ce qu'on voulait c'était proposer à plein de gens de lire avec nous tout l'après-midi, de se relayer pour lire. Pour ça on avait contacté des asso pour avoir des personnes volontaires pour lancer un peu le truc, on avait contacté des assos féministes sur Marseille en leur expliquant en gros comment à nos yeux la littérature jeunesse était un enjeu féministe et que, si elles le souhaitaient, elles étaient les bienvenues.

On avait aussi commencé à travailler avec le planning familial à destination des jeunes filles, en se disant que c'est le public majoritaire des bibliothèques et qu'on considère un peu acquis en fait, puisque les lecteurs sont des lectrices. Et là où on perd les jeunes adolescents garçons, on garde les jeunes filles. Et il se trouve qu'on ne s'adresse pratiquement pas à un truc qui les bouleversent à leur âge, 11/12/13 ans : c'est la puberté, les règles. Bon là, j'avoue, ce n'est que mon idée pour l'instant, mais ça va bientôt être celle de l'équipe aussi, de faire quelque chose sur les règles, sur la puberté et, voire, de travailler avec le planning familial pour proposer quelque chose voilà avec des professionnels. On était parti pour, c'est la covid qui nous a un peu séchées. Mais c'est une chose que je compte qu'on mette en place assez rapidement quand on pourra de nouveau accueillir des animations avec beaucoup de monde.

Et enfin le dernier truc, on voulait valoriser une autrice afro-féministe qui s'appelle Laura Nsafou, elle était invitée pour novembre, on a dû annuler. Et il se trouve qu'elle n'est pas disponible au début de l'année donc ce sera reporté en 2022.

Et pendant un mois en mars, il y a une programmation dans les bibliothèques de M qui porte un titre malheureux mais qui s'intéresse de plus ou moins loin aux questions de genre. Nous en gros en jeunesse, on fait durer sûr deux semaines tous nos trucs habituels, on en profite pour teinter ça de sensibilisation à la question des droits des femmes. Donc, par exemple, si on a prévu de projeter un film, on va essayer de trouver un film autour de ça.

Vous avez parlé d'associations féministes, pouvez-vous m'en dire plus ?

Là je n'ai plus les noms du tout, je pourrais vous les ressortir. Il y a à la fois des trucs classiques comme Nous Toutes ou Osez le féminisme, à la fois des groupes locaux, même des colleuses. On les a contactées de façon hyper informelle, pas au nom de la bibliothèque, on a envoyé des invitations génériques pour cet événement et ensuite on a appelé à titre individuel en disant "voilà il se passera la bibliothèque, c'est ouvert à tous, donc vous avez la possibilité d'y aller". Certaines personnes étaient passées pour nous laisser de la documentation aussi, ce qu'on avait accepté. Mais je pourrai, là aussi, vous ressortir les asso' qu'on avait contactées.

Ce ne sont pas des partenariats, ça c'est assez important de relever la différence, dans la mesure où c'était informel. Ce sont des associations qui sont militantes donc ça n'a pas été de l'ordre du partenariat, pour respecter une forme de neutralité de notre positionnement, même si on nous a laissé écrire "féminisme" sur les programmes. Ce n'est pas notre but de faire du militantisme féministe à la bibliothèque enfin en tout cas on ne doit pas être identifié comme ça. Donc on n'a pas vraiment de partenariat à ce jour. Le partenariat qu'on a, en revanche, c'est avec la structure qui emploie les conteurs, qui eux ont travaillé avec nous sur l'élaboration de contes féministes. Et le planning familial c'était juste une prise de contact, c'était censé être pour la fin d'année donc on n'a pas eu le temps de collaborer mais c'est, disons, mon projet. C'est une bonne idée qu'on a, voilà.

Dans le panorama des professionnels que j'ai pu interroger, il y avait des positionnements de la municipalité qui étaient très différents selon les villes par rapport à ces questions : est-ce que votre municipalité est plutôt encourageante dans le fait d'aborder toutes ces thématiques, plutôt neutre ou plutôt justement contraignante ?

La municipalité vient de changer de bord assez radicalement. Disons que la précédente municipalité, c'était franchement son cheval de bataille. La nouvelle municipalité n'est pas particulièrement encourageante, mais elle n'a pas forcément connaissance de ce niveau d'activité parce que, par exemple, Laura Nsafou c'est un événement pour une vingtaine-trentaine de personnes. On a transmis l'invitation à notre élue à la culture, mais je ne suis pas sûre qu'il ait ne serait-ce que vu, par rapport à toute l'activité culturelle qui peut y avoir à M. Et puis en plus, sur cette période-là [crise sanitaire de la COVID]. Pour autant, ils s'affichent ouvertement LGBTQIA+ friendly donc je pense qu'il faut dire qu'ils sont favorables, mais ils ne nous soutiennent pas non plus explicitement, il n'y a pas de commande non plus.

Menez-vous des réflexions autour de la présentation de l'information de manière plus équilibrée par rapport au genre ?

Oui ça, pour le coup, c'est vraiment extra explicite pour moi, j'essaye d'avoir plus de femmes que d'hommes, ou autant, pour toutes les invitations d'auteurs, d'autrices, d'illustrateurs, d'illustratrices. Pour le reste, on travaille avec des associations qu'on sous-traite pour une grande part des animations, il se trouve qu'on a un gros budget d'action culturelle et la ville identifie beaucoup la bibliothèque comme un acteur économique pour la culture. Donc on n'est pas beaucoup dans cette position de réflexion-là.

Est-ce que pour vous la bibliothèque a des moyens significatifs de lutter contre les stéréotypes de genre auprès des enfants ? Et surtout est-ce que c'est son rôle ?

Alors moi, voilà, je suis bibliothécaire et je ne suis pas militante, c'était important pour moi de vous le signifier. Ce n'est pas son rôle de lutter contre les stéréotypes de genre, je ne pense pas que ce soit sa mission. Par contre, je suis assez persuadée que les stéréotypes de genre font beaucoup de mal à notre public et que notre public est jeune et c'est un moment où se conditionne beaucoup ce qui va être un sentiment d'infériorité intériorisé, que ce soit encore une fois vis-à-vis de la classe, de la race, de la validité. Et c'est surtout dans cette optique là que je me place en tout cas. Disons que, par exemple, c'est plutôt l'histoire de me dire "mais comment est-ce que je me sentirais si j'étais une petite fille et que je vois ces représentations de femmes adultes super nazes ? Comment est-ce que je visualiserai mes perspectives ? Comment est-ce que je me considérerais moi-même par rapport à un petit garçon ? Comment est-ce que je fais si je n'ai aucun personnage positif féminin pour m'identifier ?". C'est plus dans les missions d'accompagnement, enfin pour moi la bibliothèque c'est un endroit où on apprend pour un enfant à grandir, à s'aimer, à s'assumer parce que, c'est vraiment important, on trouve des représentations dans lesquelles on peut se projeter. Ce qui permet de se dire que je suis comme ça et que je me valorise comme ça, que je suis trop bien, je suis tel personnage dans telle série. Et si on ne trouve pas de personnages comme ça qui nous ressemblent, on ne trouve pas sa place. Pour moi c'est surtout ça. Et je ne pense pas que ce soit pour lutter contre les stéréotypes de genre dans ce métier, mais plutôt accompagner tous les enfants, y compris la moitié de la population vers cette possibilité de s'identifier et d'être représentée. C'est un accompagnement à la diversité parce qu'en fait le public est divers, franchement je m'inquièterais beaucoup moins si je n'avais à faire qu'à des petits garçons blancs. Si c'était ça, le public que je desservais. Peut-être que j'en aurai à faire, pour quelque chose autrement, pour d'autres raisons, en disant que c'est important de leur apprendre justement qu'il existe autre chose qu'eux. Mais là, pour moi, c'est juste répondre à la réalité de ce qu'est notre public.

Si aujourd'hui il y a une évolution sociétale autour de justement cette prise de conscience par rapport à l'enfant, qui est confronté à beaucoup de représentations de genre, est-ce que vous pensez que c'est aussi du fait de la bibliothèque d'accompagner cette évolution sociétale, plus qu'avant ou on en parlait peut-être moins ?

Tout d'abord, la production éditoriale change donc forcément on se retrouve à suivre et on peut valoriser ce changement mais comme je pense qu'on pourrait accompagner de nombreux autres changements. Par exemple, je vois un autre plan éditorial pour lequel il y aura un gros mouvement, c'est tout ce qui concerne l'environnement. Avec, pour le coup, pas mal de choses qui sont, à mon avis, assez moyennes. Mais on accompagne ces changements éditoriaux et il y a des effets de mode qu'on suit et ça c'est clair. Après c'est compliqué pour moi de vous répondre parce que je me dis que ça dépend quand même pas mal de l'ambition politique. Mais même pour des trucs moins importants pour le coup, comme la mode du DIY, c'est quelque chose que les bibliothèques vont accompagner aussi, ou la mode du yoga, même si faire du yoga ça pourrait être super important, mais dans une modalité très "bien-être" oui. Je pense qu'entre les collections, leurs éditeurs, qui ont besoin de publier des choses qui vont se vendre, et la sensibilité qu'on a vis-à-vis du public sur les taux de rotation et puis sur les demandes qu'on nous fait, oui on n'a pas vraiment le choix que d'accompagner. Je me dis que

ça serait plus intéressant s'il y avait un phénomène de mode qui serait jugé rétrograde et que là, par exemple, on résistait. Là, les bibliothécaires sont plutôt des personnes de gauche, et aussi plutôt des femmes, il y a aucune résistance à aller vers cette thématique-là, bien au contraire.

Les outils :

Là comme ça, je n'arrive pas à penser à un contenu enfin une source spécifique, en dehors de "Paye ta littérature jeunesse" sur Instagram, qui a un contenu intéressant. Mais sinon j'ai plutôt l'impression soit d'avoir soit traduit des contenus qui sont à destination d'un public adulte dans une déclinaison jeunesse, soit d'avoir trouvé des trucs épars. Mais sinon je n'ai pas en tête une personne identifiée, susceptible de faire des formations ou d'avoir un blog. D'ailleurs, si ce sont des choses que vous avez, je suis très preneuse.

Entretien avec Camille

Une définition de « stéréotypes de genre » et un exemple ?

Camille : C'est tellement large qu'on a du mal à se fixer sur une définition précise d'un stéréotype de genre mais pour moi c'est vraiment, pour voir large, une idée qui enferme chaque genre dans des carcans qui sont faussés et qui amènent à des discriminations liées au genre.

En termes d'exemple, de ce qu'on a pu rencontrer récemment dans notre métier de bibliothécaire, ça arrive assez souvent qu'on repère des documents qu'on reçoit de nos commandes ou alors des dons qu'on nous propose où il y a des problèmes avec des stéréotypes de genre. Par exemple, récemment on a eu un gros problème avec *Max et Lili*, c'est un petite BD pour les 6 ans et plus. Et il y a une représentation des genres hyper caricaturale et même problématique sur certaines questions et donc il y en a quelques-uns qu'on a dû enlever de nos rayons parce que c'était problématique. Ou alors sinon d'autres exemples qu'on peut rencontrer dans la vie de tous les jours, ça peut être par exemple une maman qui nous demande des livres pour son garçon et quand on lui propose des livres avec une héroïne, ça ne va pas parce que son garçon ne lit pas des romans dont l'héroïne principale est une fille. Et donc ce genre de choses qui peut arriver au quotidien et auquel on peut être confronté donc ça peut être dans un rapport à l'usager ou dans un problème de collection.

Critère d'acquisition et de désherbage :

Pour l'acquisition et le désherbage des documents, oui pour nous ça fait partie de nos critères. Ça nous arrive même parfois que ce soit un critère qui aille au-dessus de certains autres, c'est-à-dire que on va prendre un livre qui permet d'avoir une certaine diversité ou qui casse un peu les stéréotypes de genre ou qui fait du bien pour l'ouverture sur le thème sans que ce soit forcément un chef d'œuvre en termes d'écriture ou d'édition, mais qui va, dans nos collections, apporter de la diversité et des représentations différentes des genres. C'est vraiment un de nos

critères d'acquisition fort, on va dire, qui peut même aller au-delà, effectivement, d'autres critères. Pour le désherbage, idem, après c'est compliqué de toujours avoir bon sur ça, parce que malheureusement les stéréotypes de genre sont encore très présents. Donc pour le désherbage ça nous arrive plus au cas par cas. Quand quelqu'un a lu tel livre et qu'on se rend compte qu'il y a quelque chose de problématique par rapport à la représentation des gens ou alors des sexualités ou qu'il a une forme de discrimination de manière générale, ça va être un critère de désherbage du document assez fort aussi. Mais malheureusement, on ne peut pas se rendre compte toujours de ceux qui peuvent créer des problèmes, c'est plus souvent après l'acquisition. En amont, si on sait déjà que le livre est sexiste, on ne va pas le prendre. Mais c'est sûr que si après on se rend compte qu'un des livres qu'on a pris, - par exemple *Max et Lili* on les prend tous parce que ça a beaucoup de succès, ce n'est pas forcément le problème de *Max et Lili* en général, ce sont juste quelques *Max et Lili* qui ont une vision des choses qui véhicule beaucoup de stéréotypes, et donc du coup ça on le sait un peu après acquisition, une fois qu'on l'a entre les mains. Mais c'est sûr que nous, ça fait partie de nos critères. C'est vraiment affirmé dans notre charte documentaire, enfin dans ce qu'on fait au niveau du quotidien, dans les acquisitions jeunesse. Mais moi je parle pour la jeunesse parce que je travaille au niveau des romans jeunesse et de tous les documents jeunesse, mais je sais que toutes mes collègues, celles qui s'occupent des albums pour les tout-petits ou celles qui s'occupent des romans adultes font les mêmes critères d'acquisition, de désherbage etc. En fait, ça fait un peu partie de la politique de notre établissement, on est assez engagé sur cette thématique-là. Historiquement, on est engagé là-dessus donc du coup c'est quelque chose qu'on affirme sans problème au quotidien, pour vous replacer un peu dans le contexte parce que c'est vrai que toutes les bibliothèques n'ont pas, comme ça, une ligne assez forte. Nous c'est vrai qu'on est clairement militantes, on le dit ouvertement et fièrement. Parce que c'est difficile d'être neutre sur ces questions-là, il n'y a pas vraiment de neutralité qui fonctionne du coup, nous on a cette ligne-là qui est claire, où tous les acquéreurs sont sur la même ligne et ça rend notre politique documentaire cohérente après. Mais c'est vrai que ce n'est pas toujours facile d'arriver à faire le tri dans tout ce qui est problématique.

Vous avez parlé de la charte documentaire, c'est quelque chose qui est formalisé à l'écrit dans les documents pour les professionnels ?

Alors voilà on est en train de refaire justement la charte documentaire, il y a beaucoup de choses qu'on fait tous au quotidien dont on s'est rendu compte que ça n'était pas vraiment présent à l'écrit justement, dans notre charte documentaire. Donc là, je travaille aussi sur la politique documentaire de l'établissement avec un groupe de travail et on est en train de réfléchir à comment refondre nos fiches domaines et aussi notre charte documentaire pour intégrer tous ces critères d'inclusion qu'on a dans nos choix d'acquisition.

Je ne sais pas si c'est possible mais moi ça m'intéresserait beaucoup de voir ce document une fois qu'il sera fait.

Oui c'est un long chantier donc je ne pense pas que ce soit fait tout de suite, à mon avis ce sera dans quelques mois parce qu'on travaille beaucoup en collégialité ici, donc il y a un groupe de travail qui va se pencher dessus mais après il faut qu'on en reparle en équipe. Voilà il y a tout un processus, mais pourquoi pas, si j'y pense quand on l'a terminé, de vous envoyer un exemplaire.

Pour l'instant ce qui est mis c'est notre volonté d'être un "safe space" et d'avoir des choses inclusive, bienveillante, ça s'est mis dans notre charte documentaire à l'heure actuelle, mais pas noir sur blanc le côté des questions de genre, de sexualité, etc. Mais effectivement, n'hésitez pas à me relancer parce que je pense que ça va prendre un certain temps ; là on est juste au début du chantier.

Vous avez déjà répondu à ma prochaine question sur le fait d'acquérir un ouvrage pour son sujet, mais pas forcément pour sa qualité littéraire.

Du coup ça nous arrive, alors ce n'est pas forcément toujours supérieur, parce que ça nous arrive aussi de ne pas prendre un ouvrage qui parle de ce sujet mais qui est, au niveau de la qualité de l'histoire ou de la qualité littéraire ; vraiment moindre. On ne prend pas non plus tout ce qui concerne les thématiques de genre sans regarder la qualité, mais ça nous arrive de mettre ce critère avant le reste.

Au niveau de vos animations est-ce que vous avez déjà créé des animations sur ce sujet à destination des enfants ?

Oui pleins ! Alors on a, depuis deux ans, des lectures de Drag Queen à la bibliothèque, des super Drag Queen qui viennent lire des livres, alors nous on ne dit pas "non genrés" on dit plutôt "non stéréotypés", des livres qui ne véhiculent pas de stéréotypes de genre. Ce sont des heures du conte qui ont un énorme succès, les gens adorent. C'est extrêmement chouette, c'est un vrai spectacle. Et c'est important, parce que c'est cohérent avec ce qu'on fait dans la collection. Parce que du coup ça montre aussi que dans les livres, même pour les petits, parce que là ils lisent vraiment des albums jeunesse ou des contes pour les petits, dès ces albums-là, on peut créer des histoires super qui ne sont pas forcément dans le carcan des stéréotypes de genre. Et du coup ça fait du bien, c'est frais, ça fait du bien à tout le monde, à nous comme aux usagers qui sont ravis. On avait subi une campagne un peu de haine sur les réseaux sociaux, suite à la deuxième lecture de Drag Queen mais c'étaient uniquement des trolls sur internet. En vrai, nos usagers nous supportaient, ils nous soutenaient à mort et ils étaient hyper contents. Donc on continue à en faire, enfin pas en ce moment malheureusement avec la COVID.

Après on est en lien aussi avec la Queer Week, qui est une association assez active à P., et on a fait, l'année dernière il me semble, un bingo de la diversité. C'est-à-dire que c'est un bingo, donc un tableau et on doit lire des livres avec les thématiques qui sont dans les cases, un bingo littéraire. Et là en fait on avait fait un bingo pour plutôt les enfants de 10-15 ans, avec des thématiques "personnage principal féminin", "personnage principal bisexuel", "personnage principal transgenre", mais aussi le "personnage principal handicap" et "personnage principal racisé". Il fallait qu'ils lisent à chaque fois le livre avec des thématiques liées à des minorités de genre ou des minorités racisées, ou alors des minorités sexuelles. Ce qui est intéressant, c'est qu'il y avait une grosse médiation autour de ce bingo bien sûr, pour expliquer chaque terme aux enfants. On intervient dans un collège tous les 15 jours donc on l'avait aussi fait dans le collège. Donc il y avait un gros travail de médiation sur les termes usités et aussi ensuite sur les romans en eux-mêmes, qui parfois posent question aux enfants, c'est normal, et heureusement. À la fin de l'année on avait fait une présentation de ce bingo de la diversité avec un Drag King qui était venu aussi avec plein d'autres gens de l'association de Queer Week qui étaient là, qui étaient concernés souvent par pas mal de thématiques de notre bingo.

Et ils pouvaient répondre aux enfants en direct, sur leurs questions vis-à-vis de tout ça. Donc c'est hyper intéressant.

Encore maintenant on a pu continuer ce club lecture dans le collège, qui s'appelle "Marque ta page," cette année avec le covid, mais du coup c'est un peu plus classique. Mais du coup dans les lectures qu'on présente, les coups de cœur qu'on présente, on a essayé d'inclure des thématiques. On a appelé ça "Les challenges de Louise", on leur a donné un petit planning avec tous les clubs lecture de l'année, et à chaque club lecture on leur parle d'un thème. Par exemple, le premier décembre c'était "personnage principal féminin" tout simplement. L'idée c'était qu'on présente un maximum de romans avec des personnages principaux féminins. Alors les enfants ne sont pas obligés de suivre ce thème, ils peuvent aussi présenter des trucs qui n'ont rien à voir. Mais l'idée c'était un peu d'orienter vers, justement, un peu de diversité dans ce qu'on présentait au club lecture.

Il y a aussi toute la médiation, qu'on fait au quotidien, parce qu'on fait des "Goûters des pingouins" le mercredi. En ce moment non malheureusement, mais ce sont des clubs d'échanges de coups de cœur avec les enfants de la bibliothèque, les 8-12 ans. Et dans ces clubs de lecture, effectivement, ça arrive souvent qu'on fasse attention à ce qu'on présente, alors pas de manière hyper calculée. On ne va pas se dire "Ah tiens j'ai plus d'auteurs que d'autrices, là, ça ne va pas". Mais c'est plus quelque chose qu'on fait de manière instinctive. On va avoir tendance à présenter des lectures un peu diverses. Comme instinctivement, on a tendance à favoriser dans nos acquisitions les lectures qui prônent la diversité et qui ne sont pas dans les stéréotypes de genre. Donc là c'est un peu induit dans nos actions quotidiennes. Pareil pour nos premières lectures qu'on fait avec les enfants, on a tendance à mettre en avant les livres écrits par des femmes, ou avec des héroïnes chouettes, etc.

Le soutien de la mairie ?

On a beaucoup de chance [dans notre ville] pour ça. Par exemple, quand on a eu un problème avec les Drag Queen, la campagne de haine sur les réseaux sociaux, on a eu un très fort soutien de la mairie. Notre mairie nous soutient vraiment beaucoup. Après dans le choix des actions qu'on mène, c'est-à-dire faire venir les Drag Queen à la bibliothèque, ce n'est pas la mairie qui était l'impulsion. On a de la chance, on a un réseau d'une cinquantaine de bibliothèques. Chaque bibliothèque a beaucoup de liberté d'action dans ce qu'elle fait au quotidien, en termes d'action culturelle. On a cette chance d'avoir le choix dans ce qu'on organise, dans ce qu'on fait. Le fait d'avoir une action culturelle comme ça, qui est très ouverte et engagée sur ces questions, c'est notre choix. Mais après, effectivement notre choix est soutenu par la municipalité. On a cette chance et ce n'est pas le cas dans toutes les bibliothèques, ça ne doit pas être facile partout d'organiser, par exemple, des lectures de drag Queen. Je pense que ça ne serait pas reçu de la sorte partout, selon la municipalité. C'est d'ailleurs dommage, mais nous avons cette chance. La mairie ne peut que nous soutenir aussi vu que ça a beaucoup de succès, que les gens sont ravis, c'est donnant-donnant, tout le monde est content. Mais on a cette chance aussi d'avoir un public très chouette, d'être très bien implanté dans notre quartier, et depuis le début - ça va bientôt faire 10 ans qu'on est ouvert-, d'avoir une mairie qui soutient toutes nos actions un peu décalées, originales voilà.

Au niveau des partenariats, vous avez parlé de de l'association Queer Week, est-ce que vous vous avez eu l'occasion de travailler aussi avec d'autres associations ou des acteurs territoriaux ?

Alors on aurait aimé, on aimerait bien avoir plus de partenaires sur ces actions-là mais c'est vrai que déjà on a deux partenariats qui marchent bien donc on a le partenariat avec les Drag Queen qui sont hyper en demande pour faire des choses chez nous et qui en font de plus en plus régulièrement. Il y a vraiment quelque chose de chouette qui s'est instauré avec les Drag Queen. Et avec la Queer Week de l'autre côté, pour tout ce qui était "For Kids", la semaine pour les enfants. Ce sont des partenariats qui sont chouettes, qui sont sur la durée, qui fonctionnent. Après dans le quartier effectivement, on a des contacts avec une association LGBT du coin, je sais qu'on aimerait bien mettre en place des partenariats comme un avec le planning familial, mais ce n'est pas encore venu pour l'instant.

Réflexion des stéréotypes de genre dans les pratiques professionnelles :

C'est intuitif mais c'est quelque chose de réfléchi au départ, on est toutes et tous dans cette bibliothèque sur cette ligne-là, on a une bibliothèque engagée on sur cette thématique, donc c'est quelque chose qui est posé depuis le début.

Les bibliothèques ont-elles les moyens de mener une lutte significative contre les stéréotypes de genre auprès des enfants ?

Nous avons cette liberté parce qu'on est tous d'accord sur ce projet d'établissement et ce qu'on défend dans ce projet d'établissement, et sur cet engagement vis-à-vis des stéréotypes de genre, vis-à-vis de toutes les inclusions en fait. Après ce n'est pas toujours facile parce qu'on est censé avoir une obligation parfois de neutralité quand on est fonctionnaire. On est tous professionnels à la bibliothèque Louis Michel, on est tous fonctionnaires, donc normalement on a cette obligation de neutralité. Cette obligation de neutralité je pense qu'elle peut arrêter certaines bibliothèques dans ce genre de bataille, ce qui est fort dommage parce qu'en fait la neutralité c'est un peu un concept qui est compliqué, ça n'existe pas vraiment la neutralité. On ne peut pas être totalement neutre quand on fait de l'acquisition de documents dans une bibliothèque. Obligatoirement, ce qu'on achète va avoir un impact, va porter des idées, va chambouler les gens d'une manière ou d'une autre, que ce soient les romans, les documentaires, les BD. Enfin il y a toujours des choses, surtout maintenant, vu que l'édition se diversifie un peu, des choses qui font que quand on fait un choix documentaire, il n'est jamais neutre. On le fait avec notre historique chacun, notre vision professionnelle, notre vision personnelle même, sans même s'en rendre compte. Mais nous par contre on le fait de manière consciente, c'est vrai que notre choix là de ne pas être neutre, il est complètement conscient et il est complètement porté par l'équipe. Parce qu'en fait on se rend compte que ce n'est pas possible d'être neutre, donc autant l'affirmer et l'affirmer dans le bon sens pour aider à lutter contre ces discriminations, pour aider à apporter des bonnes idées bienveillantes, plutôt que l'inverse.

La bibliothèque doit-elle mener cette lutte ?

Pour nous c'est évident, comme toutes les autres luttes contre les discriminations, en fait. On est un lieu de savoirs, de culture, d'échange, d'information, de formation. Il n'y a pas la place, selon notre vision du métier en tout cas, pour la haine, la discrimination et les appels à la violence. C'est l'inverse, les bibliothèques, à l'heure actuelle devraient être des espaces sécurisés, "safe space", où les gens se sentent tous bienvenus. C'est un des seuls services publics, à l'heure actuelle, qui est gratuit, ouvert à tous, sans aucune condition d'accès donc,

dans cette continuité, ça devrait être un endroit où tout le monde se sente bienvenu, inclus. Tout le monde devrait se reconnaître dans toutes sortes de lectures et ne pas se sentir enfermé dans des choses qui ne sont que pour les personnes hétérosexuelles blanches et de classe moyenne. Je pourrais vous parler 10 minutes de neutralité, de pourquoi les bibliothèques doivent lutter contre les discriminations, mais même par rapport à l'essence même de la bibliothèque, historiquement pour nous c'est évident que les bibliothèques peuvent être des vecteurs de lutte contre les discriminations et des vecteur d'inclusion. En somme, c'est l'idée de fond de notre action aussi.

Les questions de neutralité, ce sont encore des choses qui sont fortement ancrées dans le métier et qui sont compliquées à dépasser. Alors que les gens ne se rendent pas compte qu'ils sont déjà non-neutres dans ce qu'ils font au quotidien. Si on était neutre, on n'achèterait que des modes d'emploi dans la bibliothèque ou des choses purement fonctionnelles. Ça n'aurait aucun sens d'avoir une bibliothèque. Après c'est un peu extrême ce que je dis, mais quand même, je pense que la neutralité n'existe pas réellement dans ce qu'on fait.

Les outils ?

Il y a pas mal de choses maintenant, on a de la chance d'avoir de plus en plus de blogs, de newsletters qui s'intéressent à ces thématiques. Je suis de manière assez forte la Légothèque de l'ABF qui est une commission de l'ABF qui s'occupe de tout ce qui est inclusion justement, liée au genre et qui fait régulièrement des newsletters avec plein de ressources professionnelles vraiment liées au métier et aussi un peu extérieur métier. Donc ça fait beaucoup de bien, c'est très intéressant et ça conforte un peu que l'ABF, qui est quand même l'association professionnelle principale en France, s'empare de ces sujets je trouve ça super et nous, au quotidien, c'est vrai que ça valide pas mal ce qu'on fait. Ça nous donne des idées, c'est assez chouette.

Après on a pas mal de conseils de lecture, il y a beaucoup de blogs qu'on suit pour trouver des lectures non stéréotypées. Il y a le blog *Fille d'album* qui est pas mal. On suit beaucoup aussi *Planète diversité*, qui est peut-être un peu plus centré LGBT. Mais tous ces blocs-là mélangent toutes sortes de conseils, c'est beaucoup LGBT mais en fait de manière générale ce sont des romans, des albums ou des BD non stéréotypées qui vont parler de diversité. Après il y a aussi *Face de citrouille*, un blog qui parle beaucoup de lectures féministes pour les enfants et les ados. Après de manière plus large on a la *Rainbowtèque*, mais là c'est plus sur les questions LGBT. Et il y a aussi quelques booktubieuses qui sont pas mal sur ces sujets, qui sont assez engagées.

On fait aussi du booktubing à la bibliothèque et qu'on fait parfois des booktubing avec les enfants, on va faire venir d'ailleurs la booktubieuse qui s'appelle Mademoiselle Cordélia (ou Mx Cordélia) qui est bien sur les sujets de la lutte contre les stéréotypes de genre de la diversité dans la littérature ados/young adulte, plutôt. Du coup c'est assez intéressant de la regarder. Nous concernant, il y a notre blog *Louise et les Canards sauvages* où il y a pas mal de ressources, que ce soient des conseils de lecture ou des explications de nos animations avec les Drag Queens, etc. On va publier un article où il y aura carrément une interview d'une de nos Drag Queen et une explication de pourquoi on fait ça en bibliothèque. C'est deux longs articles professionnels qu'on va publier la semaine prochaine sur le blog.

C'est vrai qu'au quotidien il faut un peu fouiller parce que, à part la Légothèque qui est vraiment une ressource qui peut arriver vite par les réseaux professionnels, après c'est un peu de la débrouille au fur et à mesure des années.

Des choses à ajouter ?

Il y a la question de comment c'est reçu par le public ça, parce qu'en fait, qu'on le fasse ou pas, nous la finalité de notre métier c'est quand même que les usagers soient contents, par les collections ou par les actions. Et là c'est beaucoup axé sur nos pratiques métier, c'est très intéressant et je pense qu'il y a beaucoup de choses. Mais après je pense qu'il y a vraiment, aussi, une vraie demande du public, alors pas forcément toujours des parents mais beaucoup d'enfants. On les côtoie beaucoup au quotidien : les jeunes à l'heure actuelle, ou même les enfants en école primaire, sont de plus en plus curieux sur tout ça, questionnent de plus en plus sur toutes ces thématiques de genre, de sexualité. Même sur les questions des minorités de manière générale, les enfants sont très curieux et très en demande et je pense que mettre dans nos collections des documents qui peuvent y répondre ou faire des actions culturelles qui donnent l'espace pour en parler, c'est vraiment quelque chose qui est important à faire une bibliothèque. Mais c'est aussi quelque chose qui trouvera son public parce que ce sont des thématiques qui sont de plus en plus importantes dans notre société. Et en général, les bibliothèques évoluent avec la société, mais aussi avec les demandes des gens. Enfin nous c'est aussi pour ça qu'on a continué à faire ce qu'on fait, parce qu'on voyait bien que les gens étaient ravis, par exemple pour les lectures avec les Drag Queen ou qu'on propose des livres pour enfants qui changent un peu, qui cassent un peu les codes. Je pense qu'il serait intéressant de savoir, je ne sais pas s'il y a des sondages là-dessus, mais à quel point les usagers sont intéressés par ces thématiques, à quel point c'est important et pertinent de le faire pour aussi répondre à ce besoin-là des usagers.

Entretien avec Marlène

Qu'évoque l'expression "stéréotype de genre" pour vous ?

Marlène : Pour moi, la manière dont je l'aborde avec les enfants, c'est l'idée qu'on soit obligé ou interdit de quelque chose parce qu'on est une fille ou parce qu'on est un garçon. Donc c'est plutôt informel, ça va être dans les discours, les représentations, etc. Les histoires de force, par exemple, on considère que je ne vais pas savoir porter des choses lourdes parce que je suis une femme.

Que ce soit de manière explicite ou implicite, est-ce que le stéréotype de genre ou, à l'inverse, les représentations non-genrées sont des critères de désherbage ou d'acquisition pour vos fonds jeunesse ?

Oui, on a fait un gros pilon récemment, donc ça tombe bien, et on s'est rendu compte, par exemple pour certains romans, que c'était plutôt de l'ordre d'un critère un peu secondaire ; c'est-à-dire il y a des romans qui étaient très vieux et que peut-être de toute manière on aurait pilonné, mais parce qu'il y avait vraiment un caractère dépassé sur la question des représentations de genre, on n'a d'autant plus pas hésité. Voilà donc ce n'est pas un critère principal mais ça peut faire jouer la balance. Sur le désherbage c'est tout.

Pour les acquisitions, moi je travaille plutôt sur les albums, de 0 à 6-7 ans, et c'est une question à laquelle on fait attention. Après, même chose, notre critère principal c'est que ce soit une bonne histoire, c'est vraiment ça. Après une bonne histoire qui, par ailleurs, nous paraît sexiste ou qui véhicule vraiment des choses qui nous paraissent dérangeantes aujourd'hui, ça peut faire qu'on ne le prenne pas. On a un office, donc ça nous permet de lire des bouquins à l'avance, avant de les acheter et du coup ça peut rentrer en jeu.

Avez-vous choisi d'acquérir un album parce qu'il était l'un des seuls dans son domaine mais que vous ne l'auriez pas acheté par ailleurs ?

La dernière fois qu'on s'est posé cette question, c'était sur *Garçon et fille font semblant* chez Cambourakis. C'est un album qui aborde cette question, mais on s'est posé la question de savoir si ce n'était pas trop pédagogique et que ça prenait le pas sur l'histoire. C'est-à-dire que ça réduisait ces deux enfants qui ne portent pas de prénom -elle s'appelle "Elle" et il s'appelle "Il"- pour parler dynamique de genre. Et voilà, on s'est longuement posé la question, mais on s'est dit que puisque ça nous fait tant parler c'est qu'il y a quelque chose d'intéressant sur cet album et en plus c'est Cambourakis donc on a confiance, etc.

En revenant à votre question, oui, il y a un peu de ça quoi, on se pose la question. Et en n'en discutant avec ma collègue qui achète les romans et notamment les romans pour les adolescents, elle disait que ses critères avaient un peu évolué, notamment parce qu'il y a de plus en plus de romans sur les questions de genre et de sexualité, dans le sens où elle est un peu plus exigeante aujourd'hui parce qu'elle a plus de choix. Donc qu'un roman qu'elle aurait pris il y a 10 ans, aujourd'hui elle se pose plus la question de savoir s'il n'y a pas un meilleur roman sur cette question. Et du coup des choses moins bien écrites ou qui font un peu redites, elle peut s'en passer. Donc on est plus exigeantes sur la qualité au fur et à mesure que la production est grande. C'est comme pour les documentaires, en ce moment il y a énormément de choses, ça nous permet de faire le tri.

Vous pensez qu'il y a plus de production éditoriale sur ces questions en fictions ou en documentaires jeunesse ?

Je dirais qu'il y a beaucoup de documentaires sur le sujet, mais qui commencent à être remplacés par les documentaires sur l'écologie, donc il y a un petit effet de mode là-dessus. Donc à voir si ça va durer. Et puis l'intérêt c'est que ça infuse dans toute la production. Si c'est pour avoir dix albums ou dix documentaires sur le sujet et puis tous les autres sont archi-clichés, ce n'est pas hyper intéressant non plus.

Des animations autour de cette thématique là avec les enfants ?

Oui, alors pour les enfants en 2018 on a organisé la semaine LGBT dans les bibliothèques de M. L'événement principal c'était une soirée Drag Queen, un samedi soir et avant ça on s'est dit que ça serait bien d'en profiter pour créer des moments d'information, d'échanges autour des questions LGBT. Et donc, on a organisé toute une semaine avec une programmation adulte on va dire, et quelques animations à destination des enfants.

On a eu deux temps de lecture, un part des bibliothécaires sur des albums qui traitaient de stéréotypes et un temps de lecture par des Drag Queen sur des lectures de leur choix, donc qui

n'était pas forcément en lien avec la question. C'était un temps de lecture plaisir on va dire, sans forcément pédagogie, on voulait un peu créer cette rencontre-là.

Et on a eu un atelier de codes pour les enfants, donc un peu plus grands, avec une association qui s'appelle Le Reset, qui travaille sur l'inclusion des femmes et des minorités de genre dans le milieu de la programmation, de l'informatique, etc.

Et puis la soirée Drag-queen il y avait quelques enfants, ça peut aussi entrer dans l'action culturelle à leur destination.

Il y a eu un peu d'autres choses aussi, à la suite de ça d'ailleurs, dans le cadre du Festival MARMOE qui est un festival organisé par la ville de Montreuil au mois de novembre, chaque année. L'idée c'est de mettre en lumière les auteurs, illustrateurs, éditeurs de la ville et donc nous on avait reçu La ville brûle, qui est une maison d'édition montreuilloise plutôt engagée sur ces questions-là. Et l'éditrice avait mené un atelier sur l'égalité filles-garçons auprès des enfants.

On fait un accueil de classes aussi, qu'on a lancé cette année, en septembre, en sachant qu'on a une année un peu particulière [contexte de la crise sanitaire COVID] donc on l'a fait quelquefois pour le moment, mais on est encore un peu en rodage. Et donc un accueil qui s'adresse aux élémentaires et qui abordent l'égalité filles-garçons. On se base toujours sur les documents, donc c'est une grosse partie de lectures et d'échanges avec les enfants autour des lectures qu'on a sélectionnées sur ce thème. Ça a été beaucoup plébiscité par les enseignants et, pour le moment, on a fait des accueils avec beaucoup de CP, donc moi j'attends de voir aussi avec des plus grands pour avoir des échanges un peu différents. En tout cas c'est super, on sent que les enseignants ont envie de parler de ça.

Votre public est plutôt réceptif sur ces questions, plutôt demandeur ?

Je n'ai pas l'impression. Je pense que c'est une question qui va se poser avec les jeunes du club ado par exemple, du club de lecture, où ils peuvent être demandeurs sur ces questions. Je ne suis pas sur le club moi-même, mais en tout cas je pense que ce sont des questions qui peuvent se discuter là. Pour notre public, on n'a pas vraiment de parents qui viennent nous voir en discutant de ces questions-là. Je pense qu'il y a un peu un présupposé sur le public Montreuillois qui serait hyper ouvert sur ces questions. En fait c'est un public qui est très mixte et du coup ce sont des questions, notamment dans les écoles, qui se posent encore vraiment, qui ne restent pas gagnées du tout et hyper intéressantes à aborder. Ça nous est arrivé d'avoir des professionnels, cependant, qui cherchaient des ouvrages en ayant cette grille de lecture en tête. Des professionnels de la littérature jeunesse qui nous ont demandé conseil sur des bouquin avec des « bonnes représentations » entre guillemets.

Des partenariats, des contacts avec des associations comme vous l'avez eu avec Le Reset ou des acteur-ric-e-s territoriaux ?

Il y a un truc, mais qui est peut-être de l'ordre des pratiques professionnelles, c'est-à-dire qu'on s'est rendu compte que les centres de loisirs travaillaient vraiment cette question de l'égalité filles-garçons. Et c'est aussi pour ça qu'on a voulu lancer l'accueil de classe, parce qu'on s'est dit que les enfants étaient prêts, les acteurs autour de nous aussi. Et par exemple la Maison Pop -qui a une association locale qui fait de la formation, des cours de danse, de chant, etc. et des expositions-, avait pour thématique, toute l'année dernière je crois, le Queer. Et du coup,

ils avaient une exposition à laquelle ils voulaient inviter les centres de loisirs et ils avaient peur que ça bloque un peu, qu'il y ait un peu des réticences. Du coup la Maison Pop a organisé avec la ville une matinée de formation des animateurs et des directeurs et directrices de centres avec SOS homophobie, je crois. Et nous la bibliothèque on a été en appui là-dessus avec l'expérience de la semaine LGBT. On a aidé à trouver, ou quelque chose comme ça, qui ferait la formation : donc ça s'est arrêté sur SOS homophobie. Et puis j'étais présente sur cette matinée-là et on a emmené une bibliographie sur la question de toutes les lettres du LGBT, des bouquins à destination des enfants.

Votre municipalité, elle est plutôt encourageante pour des actions de ce type ?

Oui on sent qu'il y a une dynamique sur le territoire, en tout cas clairement il n'y a pas de frein, c'est plutôt bien accueilli et, oui, plutôt valorisé. Après ce n'est pas une demande explicite. On ne répond pas à une espèce de commande de la ville, mais il se trouve que nous on en a envie.

Avez-vous déjà pensé à présenter l'information de manière non-genrée, ou paritaire ?

Ce sont des questions qui ne sont pas formalisées, mais qu'on se pose sur nos invités par exemple. J'ai une collègue qui m'a dit que pour l'un des projets ados - qui s'appelle « Et moi, qu'est-ce que j'en pense ? » qui consiste à proposer aux collégiens-lycéens de se transformer en journalistes et de recevoir quatre auteurs, penseurs, etc. de leur poser des questions, de préparer en amont en classe-, et elle me disait que sur ces 4 invités qu'on a chaque années, elle faisait attention à ce qu'il y ai au moins parité. Je suis sur l'organisation du Printemps des poètes et je me rends compte que ça fait trois ans qu'on a invité un homme, et je me suis dit que pour l'année prochaine il faut changer. Encore une fois ce n'est pas formalisé, donc il y a zéro obligation, si on ne se fait pas la réflexion nous-même, il ne se passe rien. En tout cas, c'est un truc qu'on discute aussi entre nous et on essaie de faire attention, après voilà, il faut parfois se rappeler soi-même à l'ordre.

Le rôle de la bibliothèque dans cette lutte ?

Notre mission principale c'est la lecture publique, après il y a plein de missions annexes. C'est-à-dire qu'on peut on peut soutenir cette question-là, on peut soutenir celle de l'antiracisme, de l'écologie, il y a plein de choses. Pour ça je pense que l'action culturelle est un bon outil. Ce n'est pas notre mission principale, ce n'est pas une priorité, je sais qu'il y a ce terme-là dans les questions ; mais à titre personnel je pense que c'est important et puis c'est quelque chose qui est entendu dans l'équipe, qui intéresse etc. Et on a plutôt les moyens de la mener, nous on a la chance d'avoir un budget d'action culturelle assez conséquent et ça nous permet aussi de mener ces actions-là plutôt confortablement.

Des outils ?

Au mois d'octobre, j'étais aux États généraux de l'égalité, qui était une journée organisée par la Charte des auteurs-auteurs illustrateurs-illustratrices. Et il y a une enquête en cours -pour laquelle on a donné nos chiffres d'ailleurs, nous au secteur jeunesse-, qui se pose la question de la parité dans les acquisitions. Ça va être un bon outil je pense, c'est une étude encore en

cours donc on n'a pas encore les résultats mais ça nous permettra de savoir si, dans ce qu'on achète, c'est à peu près paritaire, ou si on a un effort à faire là-dessus. Je pense que ça peut aider tous les professionnels, tous les secteurs jeunesse.

Sinon il y a des tas de bibliographies qu'on peut trouver en ligne sur la question de l'égalité filles-garçons, sur la question des minorités sexuelles et des minorités de genre. Je me suis un peu servi des petits outils à destination des enfants, qui ont été faits par Maman Rodarde, des dépliants sur les stéréotypes. Enfin, je mens un peu quand je dis que je m'en suis servi, je les ai mis de côté en me disant que j'allais m'en servir avec les enfants, mais je n'ai pas eu l'occasion encore.

Et dans le même genre des truc archi connus qui tournent pas mal, il y a les posters de Élise Gravel, qui sont des posters éducatifs à imprimer à mettre dans les classes sur les stéréotypes.

Je crois qu'il y a le salon du livre de Montreuil qui a lancé une formation cette année sur l'égalité filles-garçons, je n'ai pas eu l'occasion de la faire mais ça peut être une ressource.

Il y a la Légothèque, mais je pense qu'on vous l'a déjà cité. Le point G à Lyon aussi, après je ne sais pas à quel point ils ont une collection jeunesse. Je crois que l'ancien médiateur a fait des ateliers en direction de la jeunesse.

Quelque chose à rajouter ?

Je pense que sur la question des outils, des pratiques et tout ça, on manque encore d'en parler, d'échanger entre nous autour des pratiques et de trouver des outils qui fonctionnent. Alors s'il y avait un truc magique on l'aurait peut-être trouvé depuis longtemps et puis on aurait résolu la question, mais pour être allée en classe là quelquefois pour parler de ces questions, je trouve qu'il y a une petite difficulté quand même à parler des stéréotypes. C'est-à-dire qu'on essaie de les faire nommer et soulever par les enfants, mais une fois qu'ils nous ont dit « non, le foot c'est pour les garçons », qu'est-ce qu'on fait de cette information ? Et je trouve que souvent c'est un peu parole contre parole. C'est-à-dire qu'on les pousse pour qu'ils nous sortent des stéréotypes, pour pouvoir, nous, les contredire, mais franchement ce n'est pas très intéressant. Il y a un truc un peu stérile là-dedans. Ce serait super d'avoir des échanges de pratiques là-dessus. Pour le moment, ce qu'on fait est de s'appuyer vraiment sur des lectures, sur des albums, ça ce sont d'excellents outils pour aborder ces questions-là. Les livres sont 1000 fois plus subtils que nous ce qu'on peut être en discutant. Enfin ça dépend mais voilà. Après notre travail c'est de faire en sorte de donner une bonne sélection d'albums. Mais oui, en tout cas, on n'en a clairement pas fini avec cette question.

En plus ça se fait dans plein de petites choses même, sans qu'on ne se focalise sur les événements, les actions culturelles, etc. Mais c'est vraiment dans les pratiques au quotidien aussi, avec pleins de petits réflexes. Il faut que ça infuse vraiment très généralement dans nos pratiques et on n'y est pas encore, il y a du travail. Et c'est aussi ce genre de petites choses qu'il faut qu'on se partage, plus que des grands événements phares. Il y a aussi la question des inscriptions, le fait de genrer les inscriptions etc, enfin bon après ce n'est plus spécifique aux enfants mais nous on était en plein travaux, donc on s'est pris la tête sur la question des toilettes. Des questions d'accueil de base mais qui ne sont pas évidentes. Parce qu'on est nombreux et qu'uniformiser les pratiques ce n'est pas toujours possible, ni souhaitable et ça prend du temps.

Ça repose beaucoup sur des individus, nous il y a la question du territoire et de la tutelle qui n'est jamais empêchant là-dessus et puis on a un directeur qui est très facilitant là-dessus. Et voilà, son rôle c'est aussi de faire l'interface entre nous et le politique autour, et il le fait très bien, et je pense que c'est un rôle clé.

Entretien avec Frédérique

Pour vous, en quelques mots, qu'est-ce qu'un stéréotype de genre ? Avez-vous en tête un exemple que vous avez rencontré récemment ?

Frédérique : C'est une expression qui a beaucoup évolué, j'avais beaucoup travaillé dessus, ça me semblait très clair en 2016. Je ne sais pas si vous connaissez mon blog « Lire sous le Tilleul » sur lequel j'avais fait un travail de webographie²⁷ qui est une veille pour recenser ce qu'on trouvait en bibliographie sur le stéréotype du genre. Il se trouve que ça a été une page sur mon blog qui a été très bien suivie, du coup je l'avais mise à jour en 2017 puis j'ai arrêté. Donc ça date un peu quand même. Pourquoi j'ai arrêté ? Parce que j'ai l'impression que de la question du stéréotype du genre, -qui était un peu celle de la représentation des garçons ou des filles dans la littérature jeunesse ainsi que les proportions [de ces représentations], pour donner déjà une première définition très large, mais qui était vraiment dans mon esprit en en 2016-, ça s'est depuis beaucoup élargi. Pourquoi ? Parce qu'il y a eu des politiques publiques, même au sein de notre collectivité, dans lesquelles ces questions-là se sont engouffrées. Au sein de notre collectivité on mène depuis 2018 des efforts sur la lutte contre toutes les discriminations et donc je pense que ça peut rentrer dedans. Et également sur l'égalité hommes-femmes, et ça rentre aussi dedans. Il y a eu des changements d'expression en fait : de « stéréotypes du genre » qui était vraiment l'expression utilisée en en 2016-2018, aujourd'hui ces mêmes luttes et recherches qu'il y avait là, elles sont beaucoup plus élargies. Donc c'est vrai que comme on mène cette lutte contre les discriminations, sur l'égalité homme-femme, je le vois plutôt inscrit dans ces politiques publiques aujourd'hui.

Pour ce qui est de l'acquisition et du désherbage de documents pour enfants, les stéréotypes de genre, ou au contraire les représentations non genrées, font-ils partie de vos critères ?

Si cette recherche a été faite entre 2016-2017, on va dire que dans notre politique documentaire ce n'est pas inscrit tel quel, mais ça reste de manière générale dans le cadre de la politique documentaire, quand on fait des choix sur la littérature jeunesse, c'est le reflet de notre société. Donc on a une veille particulière pour la diffusion, implicitement nous l'avons tous. Et c'est d'autant plus renforcé, que comme tous les ans on participe à la manifestation sur la lutte contre les discriminations, ou l'égalité homme-femme, on a toujours des bibliographies qu'on veut mettre à jour avec des nouveautés. Donc c'est une façon de l'inscrire finalement dans une politique documentaire et dans une veille particulière d'acquisition. Du coup, en désherbage c'est pareil, c'est-à-dire que on ne va pas désherber un ouvrage qu'on ressort tous les ans dans une bibliographie, ou dont on sent que c'est un des seuls qui peut

²⁷ http://www.liresousletilleul.com/2016/05/stereotypes-du-genre-dans-les-albums-pour-la-jeunesse-webpresse.html?utm_source=ob_share&utm_medium=ob_twitter&utm_campaign=ob_sharebar

traiter d'un sujet. Ou alors on aura une politique de rachat. On n'a pas, pour aller jusqu'au bout de votre question, on n'a pas non plus encore une politique de conservation spécifique de ce travail.

Est-ce que cela vous est déjà arrivé d'acquérir un ouvrage parce que justement il traitait de ces questions et que c'était l'un des seuls à les traiter à ce moment-là, mais que pour vous il n'avait pas vraiment une qualité littéraire où graphique qui aurait fait que vous l'auriez acheté par ailleurs ?

Vu qu'il n'y en a pas beaucoup bien sûr, voyez s'il y a eu ce travail de bibliographie ou de recherche spécifique, c'est qu'il y a un néant. Il y a même un néant ...je suis démunie moi, j'ai eu une question d'une usagère il y a 3 ans et je n'arrive toujours pas à lui répondre malgré toute la veille. Elle voulait avoir un album qui parle de deux mamans ou de l'adoption d'une seule maman et de la vie d'une maman et d'un enfant. Eh bien ça n'existe pas, qualité ou pas qualité, je ne l'ai toujours pas trouvé. J'ai beau faire de la veille régulière, je ne trouve pas. Donc c'est vrai que si on veut vraiment traiter tous ces aspects-là, il faut les rechercher et à ce moment-là on n'est plus dans du qualitatif, on est sur ce qu'on peut avoir.

Est-ce que vous avez déjà voulu, ou pu, organiser des animations destinées aux enfants qui réfléchissaient aux stéréotypes de genre avec eux ? Et si oui, quel type d'animation ?

Il y a eu plusieurs projets, un projet avec la CAF en 2015 qui a fait une bibliographie, dans ce que je vous ai donné vous retrouverez les références. Et qui était là, même avec un côté qui a repris depuis, c'étaient les prémices de la lutte pour l'égalité femmes-hommes, la question de la visibilité et des représentations des femmes. C'est un premier partenariat et cette année on a eu plusieurs expositions. Régulièrement on fait une exposition dans le cadre des parcours d'éducation artistique et culturelle.

Ce sont des expositions que vous avez montées vous-même ? Ou que vous avez aussi mené en partenariat ?

C'était en partenariat oui et après ce qu'on fait pour la médiation chaque année, c'est cette bibliographie et cette sélection thématique.

J'avais une question en effet sur les partenariats, au niveau des acteurs territoriaux, donc vous m'avez parlé de la CAF et je souhaitais savoir aussi si vous aviez déjà rencontré des associations un petit peu plus spécifiques sur ces questions ? Si vous avez des exemples à me donner que vous auriez rencontré ?

Je n'ai plus le nom l'association, c'est une association sur l'égalité des femmes. Mais je tiens vraiment à vous dire qu'il y a une évolution dans le travail, parce qu'il y avait d'un côté 2015/2016/2017 où c'était plutôt nous qui nous étions donné cette mission-là, au titre de la pluralité et du reflet de la société ; et depuis que notre collectivité est engagée dans la lutte contre les discriminations, on a des collègues de notre secteur qui travaillent avec tout le système associatif. Du coup on est beaucoup plus forts, et au lieu de travailler avec une seule association, comme c'est un temps fort culturel, on travaille avec l'ensemble des associations du territoire.

Au niveau de l'action culturelle plus générale, est-ce que vous avez déjà réfléchi à comment présenter l'information aux enfants de manière non genrée ?

Alors pour ce qui était clairement exprimé non, pas systématiquement. Par contre la seule chose à laquelle on a veillé consciemment, c'est que tous les ans sur le réseau jeunesse, on organise un prix « Graine de lecteur » pour les 11-12 ans et dans le choix des auteurs on a toujours essayé d'avoir un équilibre entre les hommes et les femmes, sur les auteurs sélectionnés. Comme on cherche à avoir un équilibre entre éditeurs, on a cherché à avoir un équilibre entre auteurs. Et encore, pas toujours puisque cette année ça sera pas du tout le cas. Mais ça a été des questions qu'on a pu se poser, mais on ne l'a pas entré en critère supplémentaire.

Est-ce que, pour vous, la bibliothèque elle a les moyens significatifs de lutter contre les stéréotypes de genre auprès des enfants ? Et surtout est-ce qu'elle doit mener cette lutte ?

On a les moyens parce que c'est en politique publique et qu'on est en partenariat. L'impact est beaucoup plus fort quand c'est porté par d'autres directions dans la collectivité. Sinon, tout seul, c'est un peu comme l'éducation aux médias ou aux fake news, ce sont plusieurs missions qu'on essaye de se donner, d'ouverture au monde et à la société. Vu que quand même, à la médiathèque ce sont des pratiques très individuelles, l'impact est très minoré. C'est vraiment quand on est un des éléments partenaires où on a toute notre place. La mission essentielle elle doit être, effectivement, dans la veille et la politique documentaire à mener.

Est-ce que vous avez déjà rencontré des réticences de la part de la direction où la municipalité ou bien elles sont plutôt favorables ?

C'est plutôt l'inverse parce qu'il se trouve qu'on a une adjointe sur l'égalité femmes-hommes qui a tenu, pour prendre un exemple, pour le Tour de France -qui est un sport très masculin- à faire une conférence à la médiathèque. Elle a choisi la médiathèque, c'est pour ça que ce n'est pas anodin, et cette conférence était sur le Tour de France avec des femmes. C'est vrai que on a cette élue-là qui, naturellement, voit dans la médiathèque un lieu d'accueil, de sensibilisation, d'action culturelle, de formation.

Mais finalement ça dépend quand même un peu de la personne, de si l'élue va avoir une sensibilité particulière avec la médiathèque ou pas forcément ? Ça peut changer d'une ville à l'autre ?

Ça peut changer d'intensité oui, toujours, de toute façon le poids de l'élue en collectivités territoriales, il est toujours très fort. Mais je pense que le fait que nationalement [il y a aussi ces directives, ça a un impact], parce qu'on y a beaucoup travaillé aussi, dans le cadre de « Partir en livre » ou dans les bibliographies ou les sélections, là pour le coup c'est un critère qu'on s'était mis bien en tête. Même par rapport à la mission handicap. Aujourd'hui la question du stéréotype du genre, on est en train de se la poser différemment, en se disant qu'il y a peut-être un côté où on n'est pas bon du tout. En fait, on s'aperçoit, en fin d'année, qu'on a très peu d'hommes lecteurs et on se dit qu'on ne cible pas assez les pratiques culturelles

masculines. Donc je pense que cette année on va chercher à cibler ce type de pratiques culturelles.

Par rapport à la lutte qui a eu pendant longtemps, qui était plutôt sur l'image de la femme, ou le manque de présence, là ce qu'on se dit c'est que c'est peut-être parce que notre métier est très féminin, peut-être parce qu'on ne cerne pas bien les pratiques culturelles ou qu'on ne va pas parler à leur attention. Là, on ne peut pas rester, on a des chiffres trop bas. On va vraiment s'interroger sur comment on fait pour mieux toucher ce type de public. Ces types de public on les touchait beaucoup par de la vidéo et de la musique. C'étaient les chiffres qui venaient là, et comme il y a eu une crise du support, une mutation du support cette année, il faut vraiment qu'on s'interroge.

Les outils ?

Ce que je peux dire, au-delà de la question du stéréotype du genre, c'est surtout sur comment on peut refléter et parler à tout le panel de la société. Était très lié à la réflexion sur les stéréotypes du genre la réflexion de la représentation multiculturelle. Pour ça, il n'y a qu'un seul outil, qui m'a aidé pour faire une veille particulière et spécialisée, c'est *Takam Tikou*. Une revue qui était spécialisée. Après les pratiques d'acquisition sont tellement différentes, que je sèche un peu sur cette question. Comment ça doit être identifié ? Pourtant je travaille beaucoup : il y a Babelio qui le fait avec des thématiques spécialisées et les documentalistes qui travaillent sur des outils. Donc il peut y avoir de la littérature, mais est-ce que ça serait vraiment quelque chose qui aiderait, je ne sais pas. Je le verrais plus sur une réflexion qui sera menée en amont et en partenariat avec les éditeurs. D'autant plus que je lisais l'article de *Livres Hebdo*, qui faisait le bilan des maisons d'édition et de quels allaient être les choix d'édition. Et finalement, le véritable levier qui aiderait, à mon avis, ce ne sont pas trop les bibliothèques, c'est aux éditeurs de prendre conscience et de vouloir tenir compte de ces critères-là dans leur choix d'édition. Plutôt sur un partenariat avec le syndicat national de l'édition. Parce qu'il y a eu, vous citez tout à l'heure la Ville qui brûle et ce n'est pas pour rien : on voit bien que les livres phares qui bouleversent, ce sont des choix d'un éditeur et d'une collection particulière. C'est plutôt qu'on peut les soutenir en rendant visible ce travail militant, et du coup en le soutenant ou en exprimant ce besoin, en leur faisant remonter en maison d'édition. Surtout que là, ils vont faire des choix économiques, qui vont vers les best-sellers, mon soucis moi il est plutôt là. Et donc je pense que c'est plutôt au CNL d'impulser des axes spécifiques, avec ses aides à l'édition. Le CNL peut donner des aides de financement à l'édition, sur des appels d'offre.

Je trouve que c'est intéressant de voir que la question du stéréotype du genre est aussi devenue aujourd'hui une politique publique de lutte contre les discriminations, c'était surtout ça sur lequel je voulais vous ouvrir le champ d'horizon aujourd'hui. Parce que quelque part les missions de lecture publique c'est une ouverture de société mais on est aussi un élément éclairant de différentes politiques publiques et je pense que c'est intéressant de le remettre à sa juste place comme ça.

Les politiques publiques sont mises en œuvre en réaction aux sujets et préoccupations de la société. Avec le recul et le travail de veille des collections en médiathèques, celles-ci peuvent donc proposer des ressources permettant d'innover et d'impulser des projets. Mais très clairement, mes propos sur la politique documentaire tournée vers la diversité des genres et son lien vers l'axe politique de lutte contre les discriminations devraient plutôt servir comme

illustrations du rôle des bibliothèques dans la mise en œuvre stratégique de politiques publiques avec des études d'impact possibles sur quelques années.

Entretien avec Hélène

Pour vous, en quelques mots, qu'est-ce qu'un stéréotype de genre ? Avez-vous en tête un exemple que vous avez rencontré récemment ?

Hélène : Des projections d'un trait de caractère, d'un aspect physique, d'une préférence sur un genre donné, qui sont liées à l'éducation, la construction sociale... Et je le vois un peu à double sens, c'est-à-dire à la fois un stéréotype comme "les filles ce sont des princesses" mais je le vois aussi, sûrement parce que je travaille dessus, et à la fois l'extrême inverse, par exemple une héroïne "badass". C'est considéré comme quelque chose qui va à l'encontre des stéréotypes de genre parce l'inverse d'une princesse fragile, alors qu'en fait c'est tout aussi cliché, ça enferme aussi, d'une autre façon. Les êtres humains sont plus compliqués que ça. Il y a une bonne intention derrière, ce qui est entre guillemets un peu mieux, mais c'est tout aussi stéréotypé que le stéréotype de la princesse pour cet exemple-là.

Des stéréotypes, j'en ai tous les jours, il y en a un qui m'a vraiment marquée, je pense que c'était l'année dernière, et qui m'a vraiment beaucoup choquée. Il y a des moments où je m'y attends et des moments où je ne m'y attends pas et quand ça me surprend un moment où je ne suis pas préparée, je crois que ça me fait encore plus bizarre. J'ai été rencontrer les professionnels d'une crèche qui venait d'ouvrir, pour organiser les visites à la crèche. C'était une petite crèche avec dix enfants à peu près. On s'est rencontré, on a vu le rythme des visites, etc. Et je leur ai dit "si vous bossez sur des thèmes, si vous plantez des choses et que vous voulez que j'amène des livres sur les légumes..." et en fait une des personnes de la crèche m'a répondu "cette année on a beaucoup de garçons du coup on veut bien des livres sur les tracteurs". Et là, concernant des enfants qui ont moins de trois ans et y compris des bébés qui ne vont même pas à quatre pattes, ça m'a particulièrement prise au dépourvu. Je leur ai dit que je ramènerai des livres sur des thèmes très variés et je n'ai amené aucun livre de tracteurs de toute l'année, exprès par esprit de contradiction, et tout s'est bien passé et personne ne m'a fait la remarque. Récemment, c'est la fois où ça m'a le plus surprise, parce que ça venait, en plus, de professionnels et je m'y attends plus de la part de parents, parce que tout le monde n'a pas le même vécu, la même expérience, tout le monde n'est pas sensibilisé pareil. De la part de professionnels de l'enfance, ça me choque plus.

Pour ce qui est de l'acquisition et du désherbage de documents pour enfants, les stéréotypes de genre ou au contraire les représentations non genrées, font-ils partie des critères ? Par exemple, désherber un ouvrage parce qu'il présentait des représentations de genre désuètes ?

Absolument, à 3000%. On a la chance d'avoir une équipe qui est extrêmement sensible sur ces sujets-là et les collègues qui n'y étaient pas sensibles au départ ont été sensibilisés par tous les collègues pour qui c'était très important. J'ai travaillé dans trois bibliothèques ; c'est

l'environnement de travail le plus "safe" et où, pour la première fois de ma vie professionnelle, ce n'est pas toujours moi qui rage sur ce genre de sujet et que y'en a d'autres aussi qui trouvent que des choses ne vont pas. Tout le monde y porte une grande attention. Ce n'est pas qu'en jeunesse. En jeunesse, j'étais toute seule jusqu'au mois d'octobre, donc c'étaient mes règles mais c'est quelque chose auquel on fait très attention. Alors, moins sur la partie acheter des livres d'autrices autant que des livres d'auteurs puisqu'en jeunesse de toute façon il y a une énorme majorité d'autrices. Parce que les femmes savent mieux écrire pour les enfants, c'est bien connu, aha. Cependant je fais extrêmement attention, quand j'achète, aux représentations des héros et héroïnes. On n'a pas la chance de pouvoir aller en librairie avant les achats, mais ça m'est arrivé de renvoyer des livres parce que finalement je n'en voulais pas. Ça m'est arrivé de trafiquer des résumés de livres, j'ai acheté un livre sur des figures historiques qui s'est révélé avoir beaucoup plus d'hommes que de femmes, mais il y avait quand même des femmes. Et dans le résumé, tous les exemples étaient des hommes et du coup je les ai remplacés par tous les exemples de femmes qu'il y avait dans le livre. Je me suis dit que pourquoi pas, que ça ne posait aucun problème à part que ce n'était pas le résumé officiel. Je fais beaucoup attention aussi aux thématiques sensibles sur le genre, les dico des ados qui sont des sujets très sensibles parce qu'il y en a quand même une majorité où c'est écrit des trucs un peu affreux dedans. J'en ai déjà éliminé certains totalement, on en a encore, après c'est dû à des contraintes professionnelles, comme j'ai été toute seule et qu'on a ouvert il n'y a pas longtemps et que j'ai été extrêmement débordée, le désherbage des documentaires n'a pas été fait alors qu'il y en a un besoin alarmant. C'est ce que je suis censée faire cette année. Je sais qu'il y a énormément de choses dans ces catégories-là qui vont partir, c'est juste que je n'ai pas eu le temps de me pencher dessus. C'est tout à fait un critère de désherbage, ce n'est pas le seul mais si j'ai un livre où il y a des représentations que je trouve violentes, erronées, rabaissantes, ça va dégager sans aucune hésitation. Pour moi, c'est comme un livre qui est obsolète, je préfère ne pas avoir de livres sur un sujet, plutôt que ce soit un livre offensant. Franchement, ça ne m'est jamais arrivé de ne pas trouver d'équivalent à peu près correct. Après peut-être que quand j'aurais désherbé les documentaires et que j'en aurais pleins à racheter, je ne dirai plus ça et que je serai un peu coincée.

En projet, je dois refaire la classification des documentaires, qui pose certains problèmes, dont des problèmes de ce type-là. Par exemple, on n'utilise pas la Dewey. C'est une classification qui a été faite maison, par quelqu'un qui n'a jamais travaillé avec des enfants, donc il y a des choses qui ne sont pas adaptées. Il y a des choses où ce n'était pas spécialement prévisible, c'est à l'usage qu'on s'est rendu compte que ça ne marchait pas. Par exemple, là on a une catégorie "genre" où on est censé mettre les livres sur les garçons, les filles et les LGBT, moi je ne vois pas le rapport. Si, je vois le raisonnement que s'est faite la personne, mais pour moi ça ne convient pas, parce qu'on a une autre case "sexualité" ailleurs. Enfin, voilà, il y a des choses où je voudrais que cela soit mieux fait. On a le même problème pour des types, pas de genre mais le racisme et l'immigration sont de la même catégorie, que je trouve très très gênant. Il y a un amalgame un peu embêtant là-dessus. À la fois dans le classement, les acquisitions, le désherbage, vraiment on fait attention. Et là, depuis octobre, j'ai une collègue qui m'a rejointe en jeunesse et qui est pareille, qui est super sur ces questions-là.

Plus encore, avez-vous déjà choisi d'acquérir un ouvrage parce qu'il était l'un des seuls dans son domaine (vis-à-vis d'une neutralité de genre, de représentations diversifiées, ou de sujets sociétaux), mais que vous n'auriez pas choisi pour sa qualité littéraire ou graphique ?

Cela m'est arrivé d'acheter un ouvrage parce que c'était un des seuls dans son domaine. Ça m'arrive très souvent, alors je fais énormément de veille et en plus je suis très impliquée donc dès qu'il y a des livres qui sortent avec ce genre de thématiques, en général je les choppe sur mon radar. Donc je les ai quasiment tous. Mais ça m'arrive oui, d'acheter des livres d'une collection qui s'appelle "A dos d'âne". Ce sont des tous petits documentaires dont les formats sont très petits, et souples ; ils sont un peu perdus dans les rayonnages mais ce sont les seuls documentaires sur une femme. Parce que, très souvent, ce sont des recueils de 50 femmes célèbres et après tu peux te dire que ton rayon est équitable parce que tu as un livre sur 50 femmes célèbres alors que à côté tu as 50 livres sur un homme célèbre, ça c'est la mode des recueils en ce moment. Donc voilà, ça m'arrive d'acheter des choses dont je sais qu'elles risquent de marcher moins bien. Dans le rayon des arts par exemple, c'est assez dramatique, on a une profusion de livre sur les artistes hommes et sur en artistes femmes il y a Frida Kahlo, Niki de Saint Phalle et c'est tout à peu près, Camille Claudel aussi mais ils sont vieux. Ça m'arrive même si ce ne sont pas les meilleurs, j'achète parce que c'est presque trop rare pour qu'on puisse faire la fine bouche, à moins que le livre soit vraiment traité d'une façon... J'ai des limites aussi si vraiment le livre est nul, je ne vais pas le prendre, mais ça m'arrive très régulièrement d'en prendre où, clairement, si c'était le même sur un homme je ne l'achèterais pas.

On est aussi beaucoup dans la mise en valeur des livres, je passe mon temps à les mettre sur des présentoirs. Il y en a, ça fait trois mois que je les change de présentoirs pour qu'ils soient ailleurs mais je les sors, je les mets en valeur.

Il n'y a pas spécialement d'intérêt du public pour ces sujets et livres, ils tombent dessus, ce n'est pas forcément ce qu'ils attendaient mais comme c'est dans la réalité. Comme parfois on rencontre des gens et les gens sont différents de nous et on ne s'est pas dit qu'on allait rencontrer telle personne différente de soi, c'est juste que ça arrive et c'est une espèce de non-sujet. Sans que ce soit qu'une famille homoparentale qui veut chercher des livres. Parce que ça reste un peu délicat de proposer des choses, de lire une histoire avec une famille homoparentale à l'heure du conte, ça reste toujours un peu compliqué, ça arrive qu'on le fasse mais il y a toujours un risque qu'il y ai des gens... On a des retours de gens qui nous disent des trucs sur des livres juste qu'on possède, sans les mettre en valeur. En attendant, je compense un peu en mettant pleins de trucs en présentation. On a fait des tables thématiques, ça été fait et ça sera refait, sur l'homosexualité ou avec la journée des droits des femmes. On fait des sélection thématiques sur notre portail qui sont souvent liées à des tables thématiques, on a vraiment des tables très poussées. On a un calendrier où on achète énormément de décoration et on a un spot avec des accessoires, toute une ambiance, ce ne sont pas juste des livres posés sur une table. On a préparé en jeunesse deux sélections, une prévue pour les histoires de femmes qui ont vraiment existé, avec des documentaires, des albums, des romans. Et une autre sélection avec des livres avec des héroïnes très cool et qui sortent un peu de l'ordinaire mais qui sont des personnages de fiction. Donc on a fait les deux pour éviter le syndrome Marie Curie, parce que sinon ça finit toujours avec des livres sur elle parce que c'est la seule femme, jusqu'à ce que j'en rachète, sur laquelle on a des livres. C'est cool mais ça reste un peu fermé. Et puis voilà, pour que les enfants aient des exemples différents, des gens connus, des gens moins connus dans tous les domaines et des choses un peu plus atteignables que Marie Curie prix Nobel. Parfois c'est bien d'avoir des exemples un peu plus réalistes, à portée de main. On fait aussi la journée des femmes et la science. C'est vraiment une dynamique de l'équipe qui fait que quand on choisit les tables et qu'on fait notre calendrier, ce genre de thématique revient souvent. Il y a des choses assez engagées. Mais c'est clairement une question de personnes, ce n'est pas une question d'institution. C'est comme ça parce que les gens qui travaillent ici font en sorte que ce soit comme ça, ce n'est pas une demande de ... Du coup c'est très bien, mais avec le recul, je trouve que ça ne devrait

pas dépendre des personnes. Là, c'est parce que ce sont des questions de vécu et d'expérience de la vie des agents, et du militantisme des agents mais on est un service public. Ce n'est pas parce qu'il y a des gens qui pensent ci ou ça qu'ils proposent ces tables-là ; il faudrait que ce soit la norme de faire ça partout. Et ça n'est pas le cas du tout. Ça me convient comme environnement professionnel, je suis très contente mais c'est quelque chose qui me stresse un peu quand je change de poste, je ne sais pas trop où je vais arriver, qui seront mes collègues. Le fait de marcher sur des œufs pour proposer une table c'est un peu dommage, ça évolue mais pas assez vite à mon goût.

Ça dépend aussi des tutelles et de la municipalité ?

On a une collègue qui a demandé une formation, je crois que c'était par Lecture Jeune, sur le genre dans la littérature young adulte. Sachant que c'est déjà une question dont le young adult s'est emparé à 200 %, c'est le rayon où il y a le plus de livres avec des héroïnes dans tous les sens, il y a pleins de questions sur le genre, sur l'orientation sexuelle, sur les rapports hommes-femmes. C'est vraiment au cœur de cette littérature-là. Et en fait on lui a dit non, que ça ne faisait pas partie des questions qui étaient à creuser cette année et qu'on ne bossait pas dessus. Mais ça n'a pas de sens, ce n'est pas comme si on voulait faire un festival du genre, c'est quelque chose qui est au quotidien, qui existe déjà dans les livres qu'on a, dans les demandes des usagers. C'est comme si quelqu'un demandait une formation sur la littérature policière et qu'on lui disait non, on ne fait pas de festival du roman policier cette année. Il n'y a clairement pas de volonté parce que c'est un sujet sensible, que ça arrange bien tout le monde de rester un peu à distance, qu'il y a des agents qui s'en chargent à titre individuel presque. Il y a des endroits où ça se fait, par exemple à Montreuil, ils s'impliquent à fond. Après, nous, ça n'est pas le même public, on est dans une ville assez bourgeoise avec des gens qui sont là depuis très longtemps et il y a une ambiance un peu... Pas tout le monde ! Mais il y a aussi cette population-là qui est aussi particulièrement choyée par les collectivités. Ils ne vont pas prendre de risque, de même qu'ils ne prennent pas de risques pour un atelier street art parce que ça risque d'inciter des gens à gribouiller sur les murs. Ce n'est vraiment pas une demande qui vient d'en haut, c'est quelque chose qui relève de l'initiative personnelle, qui est validé par la direction, parce qu'il n'y a aucun problème avec la direction, et qu'on est tous très contents de faire ça. Et je pense que si on le demandait à la tutelle, on nous dirait non, donc on ne demande pas. Pour le moment, il y a eu d'autres cas de censure.

C'est une nouvelle bibliothèque intercommunale qui a ouvert il y a peu, en 2019, donc on a touché plus de public qu'avant, très vite, d'un coup et on était un peu sous le feu des projecteurs. Donc les premières tables et choses qu'on a faites, on en a parlé en réunion en disant que si on avait des retours de qui que ce soit qui vous dit quelque chose, j'avais dit de venir me voir, que je m'en occupais, que c'était ma charge de parler aux gens. Et finalement ce n'est pas arrivé ! On était un peu méfiant et finalement ça n'est pas arrivé, donc voilà. On a des messages d'usagers qui ne sont pas contents, mais ils ne viennent pas nous voir ouvertement. Mais des petits mots dans la boîte à suggestion, des messages sur une BD. Ça nous a bien fait rire d'ailleurs. Je ne me rappelle plus le titre de la BD, qui n'était pas une BD jeunesse d'ailleurs. Mais les gens pensent que la BD c'est pour les enfants, je ne sais pas pourquoi. Et donc la dame nous disait qu'elle ne lisait pas de BD et qu'elle avait pris une BD pour voir, et que qu'elle ne fut pas sa surprise de tomber sur deux lesbiennes en pleine action. C'était vraiment ça. Et que du coup, elle trouvait ça un peu choquant, et que ça pouvait tomber entre toutes les mains, et qu'il faudrait mettre une pastille dessus pour dire "attention". Ça nous a bien fait rigoler, on ne lui a pas répondu je crois, je ne suis même pas sûre qu'elle avait mis son nom. En jeunesse je n'ai pas eu de problème, alors que j'ai acheté beaucoup de

choses qui peuvent être considérées comme douteuses du point de vue de certains. Mais je n'ai pas eu de soucis, ça sort bien, tant mieux. Ça m'est arrivé dans d'autres bibliothèques d'avoir des gens, c'est très rarement frontal, c'est un livre qui revient avec des choses écrites dedans. Par exemple il y a une page avec une famille homoparentale ou des trucs filles-garçons disant que les filles peuvent faire ci et les garçons peuvent faire ça, et ça revient gribouillé et c'est marqué "non, les filles feraient mieux de..."

Des éléments d'action culturelle sur ces sujets ?

Non, c'est un peu particulier, on a ouvert en février 2019, on n'a pas fait d'action culturelle jusqu'en septembre 2019, parce que les 6 premiers mois ce n'était pas possible. On a eu 8000 abonnés d'un coup, donc ce n'était pas gérable et c'était prévu qu'on ne fasse rien les 6 premiers mois. Donc on a commencé en septembre et on a arrêté en mars. Et j'étais toute seule en jeunesse, sachant que ça fait 30 000 habitants. Donc on n'a pas fait d'animations, à part des heures du contes et des bébés lecteurs et aller dans des crèches, on n'a rien fait d'autre quasiment. Évidemment ça a joué.

Je fais attention tout le temps à présenter autant d'héroïnes que de héros. Par exemple, on a eu une exposition d'un illustrateur qui s'appelle Laurent Audouin. Il fait une expo avec des enfants qui vivent des aventures avec des vampires et pleins de machines un peu bizarres et donc l'illustrateur a fabriqué les machines des livres qui sont à l'exposition. Les enfants peuvent les utiliser. Et on a un atelier de cartes pop-up avec les personnages que j'ai fait en faisant le choix de proposer autant de personnages à coller masculins que féminins.

Les clubs de lecture, il n'y en a pas mais de toute façon en jeunesse, il y a plus de femmes que d'hommes donc c'est assez facile mais par exemple ma collègue qui fait le club lecture adulte, c'est systématique et elle propose au moins autant de femmes, sinon largement plus. On fait pareil, on avait un Salon du livre médiéval, on invitait des femmes aussi, même si dans les faits il y a "plus" d'hommes à inviter parce qu'ils étaient plus publiés, plus connus, plus ci, plus ça. Mais si on continue à suivre ce truc là, ça ne marche jamais, ça ne change pas. Donc voilà, les collègues se servent du site *Expertes* qui répertorie des femmes pour trouver des intervenantes, etc. Moi j'ai eu un soucis, depuis l'ouverture, il y a eu des changements de postes, des gens qui ont partis et d'autres qui sont arrivés et j'étais très mécontente parce qu'il n'y avait aucune femme qui était invitée pour l'action culturelle, je l'ai dit plusieurs fois et ça m'a énormément dérangée. Je trouve ça scandaleux. Il y avait de temps en temps une femme, quand il y avait un groupe de gens qui venaient faire quelque chose. Mais tous les invités qui venaient seuls, les expos qu'on avait faites, par exemple on avait fait une journée Pop culture, 100% des intervenants étaient des hommes, ça m'a rendue malade. J'étais trop mal. C'est aussi parce que ce sont des choses qu'on a fait un peu dans l'urgence parce qu'on a ouvert et que la personne qui organisait utilisait son carnet d'adresses personnel, donc pour trouver rapidement le plus de trucs possibles. Et ça a donné ce résultat. Maintenant, on fait beaucoup plus attention. Et dans ce qu'on a proposé il y a des femmes pour la programmation en générale. Moi j'en ai prévu pour les intervenantes, mais encore une fois, en jeunesse, c'est plus facile. Et on a commencé à travailler sur un projet de valises thématiques. Moi j'aimerais bien en faire sur les stéréotypes, l'égalité filles-garçon et notamment peut-être inclure dedans les dépliants de Maman Rodarde. J'en ai parlé à ma collègue, sachant que ce sont des valises qui ne tourneraient pas avec des publics scolaires mais plutôt avec des centres de loisirs où il y a aussi un gros travail à faire parce qu'en centre de loisir très souvent il y a l'activité fille et l'activité garçon. En l'occurrence, je ne sais pas pour ici parce qu'on n'a pas eu le temps de

faire grand-chose, on n'a pas travaillé avec eux, mais d'expérience dans mes autres postes il y a "qui veut faire du foot avec Thomas et qui veut aller faire des bracelets avec Sandrine ?". Peut-être que ce sont des choses qu'on utilisera pour du Hors les murs l'été. Ça reste plus facile de faire une sélection, d'aller la lire et que ce soit sur ce thème-là que de proposer quelque chose pour réfléchir aux stéréotypes avec quelque chose qui a lieu à la bibliothèque, parce qu'on risque d'avoir une réponse disant que ce n'est pas la question, que ce n'est pas une demande de la hiérarchie et que pourquoi on parle de ce thème-là, etc. C'est un éternel débat.

Je dis systématiquement autrice quand je parle avec les enfants, ils me demandent à chaque fois ce que ça veut dire alors je leur dis, je le fais avec les parents aussi. Je fais la neuneu quand il y a des gens qui me demandent des livres pour des filles. Mais après je ne le fais pas du tout de façon agressive, je vais essayer de montrer à la personne que ce n'est pas sous cet accès là qu'il faut réfléchir et je vais demander quel âge à l'enfant, qu'est-ce qu'il aime. S'il est là, je lui parle à lui. Et je vais essayer le plus possible de ne pas proposer le plus facile en premier. Parce que voilà, s'il y a des parents qui viennent avec une petite fille et qu'on me dit qu'elle aime bien les livres historiques et que je lui propose un truc de princesse à Versailles, enfin... Voilà, donc ce n'est pas ce que je vais lui proposer en premier. Après si c'est ce qu'ils veulent, je ne vais pas m'interdire de lui en parler. Mais je vais proposer plusieurs choses. Et on le fait aussi avec des classes, on essaye aussi avec des enseignants.

Partenariats ? Des acteurs à impliquer ?

Beaucoup de monde aha. Je pense que le plus facile ce sont les scolaires. Je ne suis pas sûre que les sujets soient bien abordés en classe, parce que c'est une question de personnes, là aussi, ça dépend de l'enseignant. Mais ce sont des sujets qui sont abordés à l'école, de dire que les filles ont le droit de faire ci, les garçons ont le droit de faire ça. Ce sont des sujets qui existent, ils sont presque au programme, on a des demandes d'enseignants sur des trucs de vivre ensemble, d'égalité, de différences. C'est plus facile, je pense et puis les enseignants sont plus habitués, surtout en primaire, à répondre aux questions des enfants, ou quand des enfants se chamaillent en disant "non, tu es une fille, tu ne peux pas jouer au foot avec nous". Ils sont plus demandeurs. Je pense qu'après, on peut impliquer tout le monde, dès la crèche. La crèche, je pense qu'il n'y a pas besoin de le dire, simplement en voyant que ce que je ramenaient n'étaient pas des histoires genrées. Parce qu'ils n'ont pas de repères, s'ils n'ont pas de formation autour des livres et qu'ils ne connaissent pas, en fait ce qu'ils voient ce sont des livres avec des images de tracteurs, de chatons et des choses comme ça qu'il y a souvent un peu au supermarché ou dans les crèches, parce que ce sont des vieux trucs qui traînent. Et là, en fait, de leur apporter pleins de livres avec pleins d'histoires et des sujets qui ne sont absolument pas genrés où la question ne vient pas sur le tapis, ou de façon très secondaire : et bien je pense que ceux qui m'avaient demandé se sont rendu compte tout simplement qu'en fait, je pouvais ramener n'importe quoi ça intéressait tous les enfants et du coup ils ne m'ont jamais redemandé des choses comme ça. On a un forum de la petite enfance, où il y a tous les acteurs : la PMI, les crèches, le relais assistantes maternelles (RAM). Le RAM, par exemple, c'est plus compliqué. Les assistantes maternelles qui se retrouvent dans un lieu pour faire des activités. Ce sont des gens qui sont plus isolés, qui ont des formations qui datent parfois d'il y a un peu longtemps, qui ne sont pas tous hyper à l'aise avec la lecture et qui vont avoir beaucoup ce réflexe de livres de garçons, livres de filles. Là aussi, il y a beaucoup de médiation à chaque fois que j'y vais, je fais très attention à ne pas ramener de livres de ce type-là. Parce que je voudrais juste qu'au bout d'un moment, même inconsciemment, ils se

disent que les enfants regardent tout. Parce que si je ramène un livre de tracteur, ils vont le prendre et le lire au garçon, ou alors j'en ramène mais je vais le lire à tous les enfants, à des filles aussi pour qu'ils se rendent compte que ça marche. Avec les centres de loisirs pareils, mais c'est plus compliqué parce qu'il y a un turn over du personnel qui est très important, ce sont des animateurs qui ne restent pas très longtemps. Enfin, il y a des gens dans l'organisation qui sont là depuis très longtemps, mais au contact direct des enfants j'ai l'impression que ça change à une vitesse très impressionnante. Donc, même si on leur fait une formation où on leur propose des choses, c'est compliqué. Et c'est pour ça que d'avoir des valises thématiques, peu importe qui le prend. Après ça peut être très mal utilisé, on n'est pas toujours là quand ils s'en serviraient. Le collègue aussi, alors ça sort un peu de ce qui t'intéresse mais voilà.

Et puis proposer des activités.

Mais il y a des choses où c'est difficile, par exemple les ateliers numériques pour les enfants avec les histoires des codages, c'est typiquement le genre de choses où on ne pourra rien y faire, il y aura plus de garçons que de filles. Donc il faut faire doublement attention dans la communication. Peut-être mettre une image de fille. Parce que ça ne va pas arrêter un garçon qui veut venir, ça ne va pas arrêter les parents d'un garçon parce qu'il y aura les mots "numérique", "codage", etc. Par contre il y a des filles qui diront "hey, en fait c'est aussi pour moi" et des parents de filles qui se diront "ah mais en fait c'est pour tout le monde". Parce que sinon, ce n'est même pas un truc conscient, ça passe sous leur radar, typiquement si on fait une affiche un peu bleue avec un ordinateur et un petit garçon, il n'y aura aucune fille. C'est vraiment dans les détails et dans la façon de le présenter, dans le fait d'en avoir conscience auprès de l'équipe quand on propose notre agenda d'animation, normalement on le donne aux gens quand ils viennent s'inscrire. Et même si on inscrit une petite fille, leur dire qu'en ce moment on va avoir un atelier de codage et là un tournoi de jeux vidéo. Ou si on a un atelier couture, de le dire à un garçon. Et ça débloque des trucs chez les gens je pense. Bon, il y a des gens que ça n'intéresse pas. Mais c'est vraiment une démarche active, ça ne va pas se faire tout seul. Il faut y mettre du sien. Aux ateliers coutures l'année dernière il y avait des garçons qui étaient là et très contents d'être là et qui ont fait des super trucs. Mais on a ramé. Mais même dans les adultes, de toute façon à la bibliothèque c'est un public majoritairement féminin. Et dans les ateliers de couture qu'on a fait pour les adultes, il n'y avait que des femmes. Peut-être que ça changera un jour.

Après, dans les actions, je pense qu'il y a aussi le fait que je ne laisse jamais passer de commentaires, même venant d'un enfant, c'est pénible et un peu fatiguant mais voilà, ça fait un peu rabat-joie, mais systématiquement, quand j'entends un commentaire. Ça m'arrive dans les enfants ou les préados d'entendre des choses sexistes : "ouais mais elle c'est une pute", "ouais machin il a les cheveux longs, c'est trop une nana", et de réagir à chaque fois, alors pas engueuler mais dire que non. Petit à petit, je ne sais pas, peut-être que je sème des graines qui serviront à quelque chose plus tard. Je me dis que c'est le moment de le faire, et après s'il n'y a qu'une personne sur les 5 à qui j'ai fait la remarque qui se dit "ah oui, peut-être". Ou même je me dis qu'il y a aussi des enfants qui ne se sentent pas bien, ou qui n'osent pas réagir et de voir qu'il y a quelqu'un qui dit "non ce n'est pas vrai", voilà. Et pareil, je sais que mes collègues le font aussi. Mais du choix d'action culturelle, aux acquisitions, à la pratique, c'est une démarche très active, qui prend du temps, qui demande de travailler sur soi, de faire des efforts, de prendre du temps pour ça alors qu'on ne l'a pas forcément. Et ce n'est pas juste de faire une table pour le 8 mars. Et c'est pour ça que c'est un choix que les gens ne font pas ou qu'ils ne font qu'à moitié. C'est tous les jours, dans toutes les tâches que je fais. Après, ce sont mes valeurs de la vie en générale, donc ça ne me gêne pas, mais je peux comprendre que ça paraisse très fastidieux à des gens qui ne sont pas forcément militants, impliqués, qui n'ont pas les connaissances, les outils. Exactement comme l'histoire des livres avec des enfants

noirs, des questions de représentations, en fait il y a des gens qui ont l'impression de bien faire parce qu'ils ont pleins de livres avec des enfants noirs et en fait ce sont que de livres qui se passent dans la savane en Afrique. Et en fait quoi ? On est en train de dire aux enfants que les noirs vivent dans la savane ? Je trouve ça vraiment très choquant. Je pense que sans formation, informations et beaucoup de discussion avec pleins de gens, on peut vouloir bien faire et pas du tout. C'est pour ça que je suis contente de la dynamique qu'il y a, vraiment c'est au contact d'autres. Je sais que j'ai des collègues, j'ai vraiment senti un changement radical sur ces thématiques-là, à force, moi, de faire des blagues dans le bureau parce que c'est ma technique pédagogique. À force de râler sur des trucs, de montrer. Par exemple, j'ai une collègue qui était choquée d'une pub Nana qui est passée à la TV avec des vulves, des fruits ou des choses qui avaient leur forme. Et elle était hyper choquée, "vous vous rendez compte et tout ?" et son fils, qui avait 12 ans, l'avait vu. Elle était choquée qu'il l'ai vue. Et on en a parlé et moi je l'ai regardée et ça m'a fait rire et j'ai trouvé ça trop bien, et on en a vraiment discuté et j'ai dit "mais tu te rends compte qu'en fait si tu montres à une classe de primaire de dessin de zizi ils savent tous ce que c'est, mais que si tu leur fais une vulve, personne ne sait ce que c'est". Et elle était d'accord. Voilà un exemple exact de truc qui n'a pas de sens et dont on ne se rend pas forcément compte et elle a complètement changé d'avis sur ce truc. Mais ça a pris plusieurs discussions avec plusieurs personnes qui lui ont expliqué leur point de vue. Et maintenant elle est à fond avec nous, et nous sommes ravis. Je pense qu'il y a beaucoup de travail et c'est de l'investissement personnel en fait. Parce que nous on a choisi de mener cette bataille-là. Si on travaille avec des gens qui n'ont pas du tout cette sensibilité-là, ça ne viendra jamais sur le tapis et ça ne va pas changer du tout. Il faudrait un référent dans chaque bibliothèque.

Est-ce que pour toi, les bibliothèques ont les moyens de mener une lutte significative et surtout est-ce qu'elles doivent le faire ?

Alors, elles doivent, oui sans hésitation parce que la bibliothèque est un des lieux de fabrique de la citoyenneté et de la construction de soi et que savoir qu'on a le choix pour ce qu'on veut faire dans la vie, savoir qu'on a des possibilités, que les autres sont différents, que on peut être une fille et aimer le vernis et être un garçon et aimer le vernis, être une fille qui n'aime pas le vernis mais accepter que les autres filles l'aiment. Ce sont des choses qu'il faut voir, il y a des enfants qui ne le voient pas, pas forcément parce que leurs parents sont hyper rétrogrades, c'est juste que si dans ton entourage toutes les exemples que tu as correspondent à peu près aux stéréotypes classiques, ce qui ne veut pas dire que les gens sont rétrogrades, du coup tu assimiles un genre à des pratiques, des traits de caractères, des traits physiques. Et justement la bibliothèque, les histoires, les films c'est de donner des images du monde pour te donner plus de choses à voir et plus d'exemples. C'est le lieu idéal. Comme tu peux lire des livres sur la Norvège alors que tu n'y as jamais mis les pieds et que tu n'y mettras jamais les pieds. C'est une question de découverte des autres, du monde, de gens qui sont différents, qu'il n'y a pas besoin d'être un garçon pour lire des histoires de garçons, qu'il n'y a pas besoin d'être homosexuel pour lire une histoire où il y a des personnages homosexuels, qu'il n'y a pas besoin d'être un super héros pour lire une histoire de super héros. Pour moi, il y a vraiment un enjeu là-dessus et la bibliothèque est vraiment très bien placée parce qu'elle est en contact avec les enfants.

Mais, est-ce qu'elles ont les moyens de le faire.... Pour moi je n'appellerais pas ça des moyens puisque ça part de la volonté personnelle des agents, à part Montreuil où je n'ai pas travaillé et où ils ont fait ça de manière très institutionnalisée parce que c'était un programme sur la semaine du genre avec pleins de choses qui étaient vraiment dans le programme

officiel. Tous les exemples que j'ai, ça part de la volonté des agents qui travaillent dans la bibliothèques. Du coup je ne dirais pas qu'il y a des moyens parce que des moyens ça veut dire beaucoup de formation, lutter contre les stéréotypes aux travail, voilà, est-ce que c'est une équipe de 15 nanas avec un directeur ? Il y a tellement de choses en jeu et c'est un sujet qui concerne 100% des gens, qu'ils le veuillent ou non, parce qu'à partir du moment où on est tous des êtres humains. Et du coup ça demande de faire un travail sur soi. Tout le monde n'a pas envie de le faire, ou tout le monde n'a pas les clés pour le faire. Ce n'est pas forcément évident et puis je peux comprendre, si on a été élevé et qu'on a vécu toute sa vie avec une certaine vision du monde, mais c'est valable sur tous les sujets ça. Même moi, j'ai été élevée de telle manière et il y a des sujets sur lesquels c'est compliqué si je dois complètement changer de raison. Voilà, pour avoir les moyens, il faudrait une implication très très importante des tutelles des bibliothèques, et c'est très rarement le cas. Mais je pense qu'il faut le faire, et du coup tant mieux que ce soient des agents qui s'impliquent, parce que ça facilite, ça permet de dire "telle bibliothèque le fait, à telle bibliothèque ils font ci, ils font ça, il n'y a pas de problème, c'est normal". Et du coup ça permet à d'autres agents individuellement dans leur bibliothèque de le faire aussi. Et que petit à petit ça se formalise, mais ça c'est comme toutes les luttes, ça ne part jamais des hautes sphères. De pouvoir montrer... Et puis il y en a toujours qui vont plus loin, et de pouvoir dire "écoutez, oui on fait une table sur tel sujet "polémique" -je mets des ultra guillemets je ne trouve pas ça polémique du tout mais c'est pour les gens qui en parlent qui parfois trouvent ça polémique-, il y a des bibliothèques qui font venir des Drag Queen pour l'Heure du conte, j'ai envie de dire voilà." C'est de montrer plein de choses, d'avoir des repères comme la Légothèque à l'ABF. De dire qu'en fait ce sont des sujets qui sont traités dans la sphère professionnelle et dans le monde des bibliothèques, donc on est pas du tout hors des clous. On n'est pas en train de faire n'importe quoi, la France n'est pas super en avance là-dessus mais pas que là-dessus. Il y a des pays où c'est plus avancé mais bon on va finir par y arriver.

Les outils ?

Alors c'est la question qui va vraiment être compliquée, j'utilise tellement de choses et je pense que tout ce que je vais te dire tu vas déjà l'avoir entendu.

La Légothèque à l'ABF, j'y étais à un moment, je n'y suis plus parce que je n'ai plus le temps. Des choses comme Fille d'album, La bib du SLIP (Société de libération de l'imaginaire contre les préjugés). Il y a un site, alors je ne sais plus si c'est jeunesse ou ado, qui s'appelle la Rainbowthèque, sur le genre ou l'orientation sexuelle. Il y a Books by women, de Elsa Mitteleite, une newsletter qui propose beaucoup de choses pour les adultes mais il y a régulièrement des chroniques pour enfants. Il y a eu des publications, une traduction de Sophie Agié-Carré sur les bibliothèques LGBT friendly, mais je ne suis pas sûre que ça abordait le côté enfant. Après j'utilise aussi des ressources en anglais, parce que ça me convient, mais ce n'est pas forcément le cas de tout le monde. Je n'ai pas forcément les noms en tête. Et puis après c'est aussi beaucoup de réseaux sociaux ; des gens que je connais et que je sais sensibles à ces sujets-là et que quand ils parlent d'un bouquin ou d'un film c'est forcément sur la bonne voie. Il y a quand même pas mal de choses.

Le dernier magazine Lecture Jeune, je ne l'ai pas lu encore, il est posé sur mon bureau, il y a des trucs avec de l'écriture inclusive, moi je l'utilise au travail, on est plusieurs à l'utiliser.

Ce n'est pas à 100% mais ça arrive que dans notre communication on l'utilise, mais en gros on l'utilise quand ce n'est pas trop moche, ce que je trouve un choix un peu tiède. Et par exemple, on poste des choses sur des réseaux sociaux, on a un post par jour sur Instagram je crois, où on parle de coup de cœur et tout. Moi quand je fais ça, systématiquement mon texte

est en écriture inclusive, à moins qu'il n'y ait quelqu'un qui ai corrigé derrière moi parce que je ne le poste pas moi-même et je ne suis pas abonnée au réseau de ma bibliothèque car j'essaye de me déconnecter en dehors du travail. Mais quand je l'envoie il est en écriture inclusive. Ce sont des choses qu'on est plusieurs à faire, quand on envoie des mails à l'extérieur, etc.

Notre communication avec les usagers, ça m'est arrivé de voir le même modèle que l'écriture inclusive mais pour le pluriel, ce que je ne trouvais vraiment pas nécessaire. Et du coup je trouve ça drôle quand on nous fait la remarque que pour le féminin-masculin ce n'est pas lisible, alors que par contre pour le pluriel... Parfois ça consiste en faire une tournure de phrase qui fait que c'est neutre, ou dire "celleux". Les gens emboîtent le pas, je ne fais pas de militantisme agressif au travail, en l'occurrence il n'y a pas besoin et de toute façon ça ne marcherait pas bien. J'explique. Et puis les gens s'habituent. Mais pour des gens qui n'avaient pas cette tendance-là, à la base, je pense que ça prend du temps et qu'il faut être en contact tout le temps avec des gens qui réagissent sur ce sujet. Ce n'est pas le cas partout. Moi c'est ma mission personnelle dans la vie mais je comprends qu'il y a des gens qui aient d'autres priorités.

J'aimerais qu'il y ait des ressources plus précises, comme j'aimerais bien qu'il y ait des ressources jeunesse plus professionnelles parce que je trouve que c'est un manque dans les formations, qu'on parle peu de jeunesse en médiathèque. Il y a des formations sur la littérature jeunesse mais pas vraiment sur les spécificités du travail avec les enfants en médiathèque publique. C'est limité, 90% des bibliothécaires jeunesse que je connais ce sont des formations sur le terrain, parce qu'il y a pleins de choses qu'on apprend qui sont valables en général mais il y a aussi pleins de choses qui sont très spécifiques avec les enfants que moi j'ai appris sur mon premier poste. Peut-être qu'il aura plus d'outils à l'avenir, plus de formations où ça sera évoqué. Quand je fais des interventions, je parle du fait qu'on a une responsabilité par rapport à ce qu'on montre aux enfants, dit aux enfants, propose aux enfants. Et je dis systématiquement, même quand ce n'est pas le sujet de l'intervention, que les enfants se construisent avec ce qu'on leur donne.

Entretien avec Marine

Pour vous l'expression stéréotypes de genre qu'est-ce qu'elle vous évoque ? Avez-vous un exemple ?

Marine : Pour moi l'expression de "stéréotypes de genre" désigne un ensemble de critères, de caractéristiques qui reflètent une vision sexiste d'un groupe de personnes selon leur genre. Typiquement dans les collections, les livres : les petites histoires pour les petites princesses, les petites princesses n'étant pas les personnages mais les petites filles à qui on les adresse, par exemple.

Est-ce que ça vous est déjà arrivé dans les différentes structures dans lesquelles vous avez travaillé d'avoir justement une acquisition ou une action de désherbage qui est prenait notamment pour critères soit le fait qu'il y a un stéréotype de genre soit justement le fait qu'il y a une représentation intéressante, non genrée ?

Alors disons que dans mes acquisitions je fais justement en sorte d'éviter ce genre de documents. Le "dico des filles", ce genre de choses, même si j'ai conscience... j'ai été pendant plusieurs années responsable d'une bibliothèque de quartier à L., donc ce n'est pas moi qui ai constitué la collection qui était déjà là quand je suis arrivée, néanmoins ce genre de livres, le dico des filles, des choses très ciblées ados filles, il faut reconnaître que ça marche. Des ouvrages très marketés, j'ai l'impression quand même, enfin pour moi, que c'est distinct cette espèce de marketing ado. C'est peut être justement un moment de la vie où on se cherche aussi, on cherche son identité et c'est peut-être moins gênant que des représentations hyper sexistes dans les albums. C'est mon opinion. Donc ça me gêne moins quand c'est pour les ados. Je ne parle pas des fictions mais en tout cas pour les documentaires. Donc moi dans mes acquisitions je fais attention, typiquement pour reprendre le même exemple, je n'achèterai pas les histoires du soir pour les petite princesse. Les livres qui parlent aux petites filles comme ça, ni aux petits garçons comme étant des héros. J'évite ce genre d'acquisition, ça c'est sûr. Est-ce que j'ai désherbé parce que c'était trop ? Je n'en ai pas souvenir. Je n'ai pas d'exemples. Mais c'est possible effectivement, on essaie quand même d'éviter ce genre de documents. Typiquement, les *Martine*, à un moment donné. Dans le poste que j'occupe actuellement, donc moi je coordonne le réseau du plan lecture des BCD à L, effectivement au début du plan lecture ; il y a un peu plus de 10 ans maintenant, il y avait beaucoup de *Martine* dans les BCD. Mais des *Martine* justement des années 80, je ne sais pas si c'est encore comme ça aujourd'hui, j'espère que c'est un petit peu moins too much, mais oui il y avait eu tout un débat là-dessus et c'est vrai qu'on a enlevé pas mal : *Martine petite maman*, ce genre de chose.

Du coup, ces Martine, vous les avez enlevés pas forcément parce qu'ils étaient très usés mais pour ce critère-là spécifiquement ?

Pour ce critère-là oui, de représentations vraiment hyper sexistes, de la petite fille en femme à venir, dans un rôle hyper tracé. *Martine fait la cuisine*, je les avais quand j'étais petite, j'adorais mais c'est vrai que j'essaye d'éviter ce genre de document.

Avez-vous choisi d'acquérir un ouvrage parce qu'il était l'un des seuls dans son domaine mais que vous n'auriez pas choisi par ailleurs ?

J'ai pensé à un livre qui date un peu. Ça s'appelle *A toi de jouer*. Il date un peu mais je le trouvais vraiment très intéressant, justement parce qu'il cassait les représentations de genre pour le coup, c'est-à-dire que ce qu'on aurait attribué normalement à une petite fille ou une femme, c'était une photo en noir et blanc qui contredisait complètement le propos en illustrant par une image d'homme dans cette situation. Qui faisait la cuisine, ce genre de chose. C'est une référence intéressante.

Concernant l'action culturelle, est-ce que vous avez déjà organisé, ou vu organiser, dans votre structure une animation avec les enfants sur ces sujets-là de stéréotypes ?

Dans mon poste actuel non, la situation [contexte de crise sanitaire de la COVID] faisant qu'il n'y a pas tellement d'action culturelle en plus. Mais dans mon poste précédent, ce n'était pas une animation qui était vraiment fléchée sur les stéréotypes de genre mais c'était une bénévoles, une directrice d'école maternelle, qui m'avait sollicitée pour animer une espèce d'atelier philo pour les tout-petits, des grande-section. C'était sur la thématique un peu large du vivre ensemble, la cour de récré, les différences, tout ce qui peut se passer à l'école, à la

maison. Donc évidemment toutes les différences y compris filles et garçons et j'ai souvenir effectivement que le sujet revenait régulièrement sur le tapis dans les discussions pour les petits de 5 ans. On voit que c'est vachement prégnant dans leur pensée, dans leurs représentations. J'ai souvenir aussi de ça, avec des grandes sections lors d'une préparation à une rencontre avec Emmanuelle Houdart. Donc, on se servait de l'album *Émilie Pastèque* et vraiment j'ai été surprise de leur pensée déjà un peu formatée à 5 ans. Donc, en tout cas dans les préparations de rencontres avec Emmanuelle Houdart, ce sujet a été fortuit mais dans les ateliers philo c'était un des sujets vraiment que souhaitait aborder la bénévoles qui les animait. Même si ce n'était pas intitulé « on va parler de ça », mais sur le vivre-ensemble forcément on évoque plein d'autres sujets. Sur l'action culturelle plus largement je vais vous mettre en relation avec mon collègue qui s'occupe de ça au sein du réseau des bibliothèques de L [Jérémy].

Votre municipalité vous a-t-elle encouragée dans ce sens ? Avez-vous des partenariats avec des acteurs territoriaux ?

La ville de L. est une grosse boutique donc on n'a pas de commande. Je n'ai pas souvenir qu'on a eu des commandes spécifiques, mais c'est un sujet qui est régulièrement évoqué. Aussi sur le sexisme au travail, il y a eu des campagnes l'année dernière, une campagne d'affichage au sein des équipements. C'est un sujet qui est quand même évoqué, auprès des agents, et dans une forme d'atelier pour former les agents qui accueillent du public. Donc c'est quand même un sujet qui est traité, qui est pris au sérieux par la municipalité. Mais la bibliothèque, en tout cas mon service, je n'ai pas eu de commande là-dessus, mais en tout cas on a régulièrement des propositions de formation en intra sur le sujet.

Ce sont des formations qui sont ouverts aux agents de la municipalité dont les bibliothécaires ?

Les bibliothécaires, le personnel éducatif, périscolaire, animateur, etc. Donc des formation en intra, des demi-journée. C'est parfois vraiment fléchés stéréotypes de genre, soit plus large sur la question du vivre-ensemble où ça peut être abordé. C'est quand même une thématique qui est régulièrement abordée dans les formations pour le pour les bibliothécaires. Mon adjointe a suivi hier un atelier Canopée sur le sujet, par exemple, 1h30. Donc on cherche vraiment à nous sensibiliser sur le sujet. Et j'ai eu souvenir, cette année ou l'année dernière, de cette campagne sur le sexisme ordinaire au travail.

Donc votre municipalité n'est pas réticente à ces sujets ?

Non pas du tout, au contraire.

Au sein d'action culturelle de tout type, avez-vous déjà pensé à comment présenter l'information de manière non-génrée ?

Non, je n'ai jamais pensé à ça. Ça veut dire qu'en tout cas je ne le fais pas sciemment, consciemment.

Ce n'est pas un dialogue que vous avez déjà pu avoir avec vos collègues ?

Non, mais c'est pour ça que je vais vous rapprocher de mes collègues Jérémie et Juliette parce qu'ils ont peut-être plus travaillé, enfin réfléchi, à ça.

Par rapport aux partenariats, avez-vous déjà eu l'occasion de travailler avec un acteur du territoire comme un planning familial ou la CAF, ou des associations plus spécifiques sur ces sujets ?

Quand j'étais à W. on était partenaire avec une association qui lutte contre toute forme d'inégalités et de stéréotypes, qui fait de la prévention contre les discriminations. Dans ce cas-là j'ai pu participer à des ateliers sur la place des femmes. Le quartier de W. est très populaire, il y a beaucoup qui est fait sur ce quartier là en direction des femmes, en droit d'accès à l'information, en droit d'accès aux services, à la culture, à l'espace public. Donc oui, dans mon ancien poste, j'ai pu travailler avec ce genre de collectifs où associations : le centre social, les cours d'alphabétisation par des bénévoles pour accueillir les femmes à la bibliothèque, les personnes qui en sont exclues par leur condition sociale, ou par leur situation familiale, ou parce qu'elles n'ont pas le droit de sortir de la maison. J'avais essayé d'œuvrer dans ce sens parce qu'il y avait du boulot sur le quartier. Mais pas forcément à destination de la jeunesse.

Les bibliothèques ont-elles les moyens de mener une lutte significative contre les stéréotypes auprès des enfants ?

« Doit-elle » ...Oui, ça me paraît évident. On a un devoir de neutralité, on doit essayer justement de ne pas véhiculer des stéréotypes. J'ai notamment le souvenir, en relisant votre questionnaire, d'un faux-pas qui avait été fait il y a quelques années sur notre page Facebook. La chargée de communication avait traduit en mettant en valeur les dix meilleurs livres de la bibliothèque de l'année et elle avait exprimé justement un stéréotype sexiste ++. Et on a été un peu scandalisée. On avait rectifié le tir mais on s'est dit que non, on ne veut surtout pas être vitrine de ça. C'est le contraire de ce qu'on cherche à faire. Bon, ça avait été l'occasion aussi de débats entre nous sur comment éviter ces représentations. Est-ce qu'on fait, en jeunesse, des sélections plus pour les filles ou plus pour les garçons, je ne crois pas. J'espère que non, mais je n'en suis pas certaine. Il y a 9 bibliothèques dans le réseau. Il y a peut-être encore des collègues qui le font. Moi j'essaye justement au contraire de trouver des sujets un peu plus génériques, l'humour, etc.... Et puis d'ailleurs parfois on se plante complètement enfin justement à attribuer tel type de lecture à tel sexe, notamment chez les 9-12 ans qui sont justement, enfin je trouve, bien plus ouverts que ça, je trouve.

Les outils ?

Comme vous le disiez ce sont évidemment des biblio, mais aussi des forums. Les pages communautaires, où on peut discuter.

D'accord donc par exemple une page Facebook qui regroupe la communauté des bibliothécaires où ce genre de chose ?

Oui ce genre de choses dans lesquelles on peut discuter, il y a beaucoup de... Je trouve que ça brasse quand même pas mal d'a priori justement. Oui, des conférences... Ce qui est bien ce

sont les tables rondes, des moments où on peut partager justement les expériences. Plus que de recevoir une parole “il faut faire ci, il faut faire ça”. Ce qui est intéressant c'est le partage d'expérience je trouve.

Est-ce que vous avez en tête une table ronde ou une conférence ?

Non, parce que je n'en ai pas suivi spécifiquement sur le sujet dernièrement mais je sais que, comme je vous disais, dans ma collectivité il y en a eu. Je sais que ça se ça s'organise régulièrement, hier il y avait un atelier Canopé, la semaine prochaine encore un autre au sein de notre collectivité. Alors sa thématique est plus large mais encore une fois sur la laïcité, le vivre ensemble, toutes les questions de valeur en fait, valeurs de l'école, valeurs de la République, ... Enfin pour moi ça rentre aussi là-dedans d'essayer d'éviter de de transmettre des visions limitantes finalement pour les enfants au sein de l'école ou au sein des institutions comme la bibliothèque. Visiblement c'est très présent, et si c'est si présent, c'est que ce n'est pas acquis, évident.

Est-ce que vous pensez que c'est aussi très présent parce qu'aujourd'hui dans la société il y a justement plus de combats ou en tout cas qu'ils sont plus visibles ?

Oui, c'est sûr qu'en mettant en perspective, ces derniers temps ... oui certainement. J'ai appris il y a peu l'existence d'un magazine féministe pour les jeunes filles, à partir de 9 ans, *Chica*. Alors je ne le connais pas, je n'ai pas feuilleté, m'a ça m'a interpellée parce que je me suis dit que c'est l'expression enfin le reflet d'un mouvement, pas de pensée mais plutôt un combat, qui est vraiment hyper prégnant dans notre société et qui a toute sa légitimité et toute sa raison d'être. En tout cas, ça prouve que les parents ou les éducateurs au sens large ont à cœur de transmettre des valeurs comme ça aux petites filles. Idem dans les cours de récréation, avec cette volonté de justement de mieux partager l'espace. Et éviter les jeux de ballons qui prennent toute la place qui sont souvent les jeux de garçons, avec les petites filles qui sont reléguées aux pourtours de la cour. Je vois, par exemple, dans l'école de ma fille, il n'y a pas de jeux de ballon. Il y a des caisses 7 ans, il y a des caisses de jeux divers et variés mais le ballon c'est circonscrit à un lieu particulier justement pour mieux partager la cour de récré. Donc oui ça montre que c'est prégnant, qu'on a observé concrètement y compris dès l'école des formes de représentations stéréotypées. Le rose, le foot, tout ça existe encore à fond quoi.

Entretien avec Jérémie

Jérémie : Pour dresser un tableau rapide de ma fonction et puis de ce que je faisais avant : maintenant je ne suis plus concerné par les collections, sauf pour contribuer à les mettre en valeur par l'action culturelle. J'ai monté des collections mais jamais en jeunesse, j'y ai contribué mais je n'en ai jamais été à la tête. En revanche, j'ai une vision globale de comment on monte des collections. En jeunesse je suis surtout concerné par le thème des stéréotypes de genre puisque je fais partie d'une association qui s'appelle « Littérature, etc. » qui travaille autour de la littérature mais qui défend justement beaucoup les minorités. On travaillait vraiment sur des sujets d'auteurs invisibilisés, de stéréotypes sur toutes les minorités et puis après effectivement sur le genre. Par exemple, il y a un mois et demi on a fait une journée

professionnelle sur comment imaginer une bibliothèque non sexiste, pour éviter la reproduction des inégalités. Les collections c'est moins ma partie donc, mais l'action culturelle et les pratiques professionnelles c'est plus ce que je connais.

Pour vous, en quelques mots, qu'est-ce qu'un stéréotype de genre ? Avez-vous en tête un exemple que vous avez rencontré récemment ?

Le stéréotype de genre c'est simplement genrer les comportements, genrer les goûts des enfants, les goûts des adultes, construire une représentation inégalitaire de tout ce qu'on peut proposer aux enfants. Se reposer sur une représentation injuste, non justifiée du genre. Les exemples les plus flagrants dans les collections, ce sont des collections, dont je ne me rappelle plus le nom, mais c'est une histoire de véhicule pour les petits garçons, c'est la collection les petits garçons avec le tracteur, la grue, des choses comme ça qui sont très flagrantes et qui vont bien avoir du mal à rentrer dans les bibliothèques.

Votre/vos bibliothèque/s a-t-elle/ont-elles déjà organisé des animations destinées aux enfants qui réfléchissaient aux stéréotypes de genre avec eux/elles ? Si oui, lesquelles ?

Oui. On a proposé le « Labo philo », c'étaient des ateliers philo, dont un basé sur le genre, c'était vraiment des petits, des 7-8 ans. C'était vraiment se poser la question : « est-ce qu'on est pareil, est-ce qu'on est différent, garçons, filles, et cetera ? ». Démontre donc les stéréotypes. Et ensuite il y avait aussi un temps de lecture, alors c'était dans le cadre de la journée des droits des femmes, on avait fait une lecture d'album qui prenait le contre-pied, je crois que c'est la princesse qui prenait son épée et qui allait délivrer le chevalier prisonnier du dragon, je ne me souviens plus du titre de cet album.

Et avez-vous mené des partenariats avec des acteurs territoriaux ou avec des associations qui luttent spécifiquement contre les stéréotypes de genre, pour mener cette action culturelle ?

C'est rarement construit avec des partenaires. Souvent c'est au cas par cas, ce sont des intentions dans les bibliothèques. On essaye quand même de construire les actions dans une programmation générale, par exemple pour le temps de lecture de la princesse qui sauve le chevalier, c'était dans le cadre du mois entier autour de la journée du 8 mars. On part du 8 mars et on fait à l'échelle de la ville, donc ce ne sont pas seulement les bibliothèques, ce sont des associations féministes, des services sociaux, des salles de spectacles, chacun y va de sa programmation dans le cadre du 8 mars. Et donc on a proposé ça effectivement avec une table thématique, nous on venait se dresser dans une programmation beaucoup plus grande.

Votre municipalité vous a-t-elle déjà encouragé.e.s dans ce sens ? Vous avez parlé de cette action à l'échelle de la ville, je suppose ainsi que la municipalité est plutôt favorable à des actions sur ces thématiques ?

Voilà, en fait on a 2 moments dans l'année autour de ça, enfin ce n'est pas tout à fait la même chose, autour du 8 mars c'est effectivement sur les droits des femmes, et le mois de novembre, ça se raccroche à la journée du 25 novembre contre les violences faites aux femmes. Et c'est les deux moments dans l'année où on a une programmation, où on est encouragé par la

municipalité. C'est même plus qu'encouragé, puisqu'il y a des chargés de missions sur ces deux journées-là, des gens en mairie qui coordonnent toutes les actions, et il y a des supports de communication qui sont fait dans ce sens-là. Donc voilà, une partie sur le 8 mars sur les droits des femmes, un aspect vraiment lutte contre les stéréotypes de genre et en étant actif, en mettant en avant par exemple les artistes femmes. Et le 25 novembre, c'est plus une lutte contre un fléau social. Et donc là c'est plus difficile de raccrocher ça à la jeunesse, c'est souvent destiné aux adultes.

Est-ce que l'on pourrait dire, dans votre cas, que la mairie reconnaît le potentiel de la bibliothèque à traiter ces sujets avec ses habitants, puisque vous êtes un acteur qui est mobilisé par elle tous les ans ? C'est plutôt positif ?

Oui c'est plutôt positif, mais on n'est pas spécialement mis en avant, on est un acteur comme un autre, parmi de très nombreux autres acteurs. Il n'y a pas qu'un acteur culturel, il n'y a pas que les acteurs culturels d'ailleurs, il y a vraiment une mobilisation du service des sports, des services sociaux. Enfin voilà, il y a beaucoup de services qui sont concernés.

Par rapport à d'autres actions qui touchent à cette thématique, la municipalité a-t-elle montré des réticences ou fait des demandes de censure sur certains éléments de votre côté ?

Non, au contraire justement, si on ne propose pas dans notre programmation, si on ne participe pas, on va au contraire être appelé pour participer à la programmation et puis on n'a jamais eu dans nos programmations quelque chose qui a été retoqué. Ce n'est vraiment pas l'esprit.

Cette tendance, c'est quelque chose qui est inscrite dans la municipalité depuis un certain temps ou bien c'est du fait d'une municipalité récente ?

Je pense que c'est déjà inscrit depuis un moment, il me semble, déjà on est une grosse ville dirigée par une femme. Je pense que ça a marqué les esprits. Ça aussi, ça a dû jouer très vite sur les sujets et puis on est juste à côté du centre, et à Lille il y a très régulièrement des manifestations sur de nombreux sujets sociétaux et on a beaucoup de personnes actives dans le monde politique qui font partie des manifestations, donc c'est vraiment inscrit depuis un moment, à mon avis. Mais je ne suis pas là depuis longtemps, ça fait deux ans que je suis en poste ici, mais je connais la ville depuis plus de 20 ans et oui effectivement je pense que c'est inscrit depuis très longtemps.

Au sein d'une action culturelle de tous types et de tous sujets, destinée aux enfants, avez-vous déjà pensé ou remarqué une tendance ou des volonté de présenter l'information de manière non genrée ?

Il n'y a pas encore de prise de conscience vraiment précise. Il y a encore un chemin à faire. Par exemple, pour présenter les auteurs et les autrices ça dépend des sections, en jeunesse je pense qu'il y a un équilibre, lié aussi à la construction des équipes. Je pense que les équipes sont vraiment bien plus conscientes du fait qu'il faut un équilibre hommes-femmes dans les présentations des artistes. Après, sur d'autres secteurs, je ne pense pas, par exemple si on va

mettre en avant une sélection musicale ou une sélection de films documentaires, je ne pense pas qu'on va regarder à l'équilibre. Je pense que les réflexes ne sont pas là. Ça me fait penser à une chose d'ailleurs, mon intention sur l'année 2019, j'avais commencé à tenir une comptabilité sur ça : on recevait des groupes pour des concerts et j'ai fait une comptabilité des personnes présentes sur scène et, à la fin de l'année 2019, (je n'ai pas réussi tout à fait à rendre l'équilibre mais) j'ai essayé d'avoir autant d'hommes que de femmes présentes sur scène. J'ai remarqué un déséquilibre hommes et c'est justement une difficulté puisque les filles ont beaucoup moins de visibilité sur les scènes locales par exemple.

C'est quelque chose que vous avez initié vous parce que vous vous occupiez de ça où c'était une réflexion que vous avez eue avec des collègues ?

Non, c'est moi, à titre personnel, qui ai noté ça. Il y avait une asso qui s'était créée en début d'année 2019 et qui discernait un label sur le fait que l'équilibre soit préservé pour les salles de spectacles. Les médiathèques n'étaient pas concernées, mais je voulais voir si, pour nous, c'était tenable et dans ce cas, si c'était tenable, poser ça comme règle et les joindre pour demander si on pouvait être labellisés. Mais bon, l'année 2020 [contexte de la crise sanitaire de la COVID] ...

Est-ce que, à votre sens, vous pensez que la bibliothèque a vraiment les moyens de lutter contre les stéréotypes de genre, et surtout est-ce qu'elle doit le faire ? Est-ce que c'est un rôle qu'elle doit s'approprier ?

C'est même l'un des lieux emblématiques, parce qu'on est un service public. On ne peut pas laisser ça au secteur privé. Ça peut très bien être fait, mais le secteur privé va le faire dans une logique marchande. Donc s'il n'y a pas de créneau, de marché pour ça, ça ne va pas être fait. Alors que nous, en service public, peu importe. C'est effectivement à nous de faire bouger les choses, et effectivement on a un rôle à jouer puisqu'on est un service gratuit destiné en théorie à tout le monde. Donc si nous de notre côté on reproduit en partie des inégalités, on ne joue pas notre rôle. L'une de nos missions c'est de lutter contre les discriminations et les stéréotypes de genre, oui tout-à-fait.

La bibliothèque est donc un acteur qui a du poids au sein de cette lutte ?

C'est un acteur qui peut avoir du poids, il faut maintenant faire comprendre aussi aux équipes le bien-fondé de cette lutte. D'ailleurs, ça ne doit pas spécialement être une lutte mais une façon de fonctionner, de créer un fonctionnement. Effectivement, s'appuyer sur les équipes, puisque si on s'appuie sur les collections, mais que les équipes ne sont pas formées ou qu'elles n'ont pas l'habitude de penser à ce genre de choses, les collections en quelques années peuvent redévier, reprendre d'anciennes habitudes, reproduire à nouveau des inégalités sans même s'en rendre compte.

Des outils à conseiller ?

Il y a l'éducation nationale qui a créé une liste de livres qui ne reprennent pas des stéréotypes de genre, qui mettent en avant les filles en situation de pouvoir. J'ai assisté, il y a une

quinzaine d'années, à un colloque où un bibliothécaire s'était penché sur la production jeunesse pendant une année, ça devait être en 2002 ou 2003. Et qui avait relevé tout ce qui venait de paraître en une année en albums jeunesse et donc qui avait classé le niveau de pouvoir des personnages hommes ou femmes. Et il y avait un seul album de toute l'année qui était sorti avec un personnage féminin qui dirigeait l'ensemble des personnages, qui était en position de pouvoir absolu, c'était parce que ça se passait dans une fourmilière et que c'était la reine des fourmis. Bon après c'était il y a presque 20 ans. Maintenant, les choses bougent plus, il y a une volonté dans l'édition de partir sur des choses plus nuancées. Donc l'éducation nationale a fait une bibliographie, il y a un ou deux ans. C'est une bibliographie qui doit encore être en cours de construction, qui est distribuée aux enseignants. Alors je ne sais pas si elle est en ligne, je ne me suis pas trop penché dessus. J'en ai discuté avec des personnes qui la construisaient mais ne me suis pas penché dessus parce qu'on a des collections et pas mal de choses qui ont été faites depuis pas mal d'années.

En revanche, un deuxième outil, c'est celui réalisé par l'association Diveka. C'est comme avec l'application Yuka qui permet de flasher le code-barre d'un produit et de savoir s'il y a des produits dangereux dedans. L'outil Diveka, c'est flasher des livres et de voir s'il y a de la diversité dedans. Le principe pour ne pas reproduire les inégalités sur le sexisme c'est aussi le principe de ne pas reproduire les inégalités en général. Aussi bien sur la couleur de peau, la religion, etc. Ça, c'est un postulat de base de Diveka. Le but de cette association, c'est de construire un questionnaire très simple basé sur le test d'Allison Bechdel avec notamment sa question « Est-ce que deux personnages discutent entre elles sans évoquer un homme ? ». Diveka ont poussé la réflexion plus loin et construisent toute une série de questions et le but serait de s'adresser à beaucoup de bibliothécaires avec un scan de ces questions (« est-ce qu'on a la présence d'un personnage qui a la peau noire ? est-ce que ce personnage est là en tant que minorité ou ça n'a pas d'importance ? » etc.). Toute une construction de questions qui est très compliquée parce qu'effectivement une question peut être manipulée dans un sens ou dans l'autre. Et à la fin, ça donne un diagnostic au bouquin. Donc libre au bibliothécaire de prendre cette appli, de rentrer un bouquin en répondant à toutes les questions et à la fin une sorte de note sur 5 étoiles symbolise si ce bouquin représente la diversité ou pas. Effectivement, il y a des livres qui auront une très mauvaise note, Tintin au Congo par exemple. Et puis il y en aura d'autres qui vont être mieux classés, mais le but ce n'est pas de repousser des documents, ce n'est pas de dire « on va interdire Tintin au Congo », le but c'est de mettre en avant, à force de scanner tous ces documents, ceux qui ne reproduisent pas les inégalités. Cette appli n'est pas encore en service je pense, j'ai regardé encore la semaine dernière, et je n'ai pas de trace sur leur site. En plus ils font un salon du livre spécial autour de la diversité, une fois par an, c'est vraiment un beau projet.

Des choses à ajouter ?

Pour nous, le gros travail pour aborder tout ça, c'est de faire un état des lieux. Alors après est-ce qu'on fait un état des lieux où on se dit qu'il faut rattraper tout ce qui n'a pas été fait depuis plusieurs décennies ? Ou est-ce qu'on part d'un état des lieux se en disant que peu importe les collections actuelles mais dans les achats on s'impose les règles d'autant d'artistes femmes qu'homme ? C'est une question ouverte. On pourrait par exemple se poser la question en BD. C'était très dur dans les années 70 d'avoir une parité, mais aujourd'hui c'est possible. Maintenant est-ce que c'est faisable vis-à-vis du public d'être dans une égalité pure, vraiment 50/50. On risque d'avoir une forte demande du public pour certains auteurs masculins qui ne seraient pas assez représentés par rapport à la demande qu'on va avoir, mais c'est peut-être qu'une affaire de temps. Peut-être qu'il suffirait d'être volontaire dans ce domaine-là et de dire qu'on tient coûte que coûte. Mais je n'ai pas la réponse. Et, effectivement, choisir les

collections jeunesse, c'est sans doute ce qui est le plus atteignable en termes d'achat dans nos collections. C'est un lieux plus partagé, après en termes de médiatisation c'est encore une autre question. Il faut aussi que nous apprenions à mettre en avant autant les artistes femmes que hommes. Là pareil, dans les collections jeunesse, surtout pour les plus jeunes, c'est sans doute plus atteignable que dans d'autres types de collections.

Et puis il y a un gros travail sur les équipes aussi. Moi je travaille dans une bibliothèque centrale avec un réseau dynamique et des gens qui partent en formation, c'est un peu dans l'ADN des médiathèques. Et il y a certainement un fort déséquilibre d'une ville à l'autre quand on s'éloigne des grosses villes. On peut avoir des toutes petites médiathèques qui sont très dynamiques et qui auront des leçons à donner aux grosses bibliothèques centrales, ça, ça ne fait aucun doute. Mais il y aura aussi sûrement d'autres médiathèques qui seront gérées par des gens pas du tout formés, sensibilisés à la question. Et là, faire rentrer cette question, c'est aussi un gros boulot, à la fois pour les collections et à la fois pour les agents et l'information.

Vous avez parlé de formation ? Vous avez déjà, vous ou vos collègues, suivi des formations sur ces questions-là ?

Pas dans ce qui va dépendre du CNFPT ou ce type de proposition, je n'ai jamais vu ça mis en avant. En général c'est plutôt des journées professionnelles, là on a beaucoup plus la question qui est posée, c'est une bonne chose mais c'est parce que ce sont des événements montés par des associations de bibliothécaires qui ont envie de faire rentrer la question dans les bibliothèques, mais ça c'est normal. On est là aussi pour proposer aussi des tendances, des questions qui ne sont pas encore abordées par les institutions.

Entretien avec Laura

Pour vous, en quelques mots, qu'est-ce qu'un stéréotype de genre ? Avez-vous en tête un exemple que vous avez rencontré récemment ?

Laura : J'en parle avec l'image des étiquettes qu'on colle sur les enfants, sur tout le monde, mais dès la naissance, qui soient garçons ou filles, donc concernant les traits de caractères attendus et puis tout ce qui décolle au fur et à mesure de la construction de l'enfant et puis de l'adolescent, de l'adulte. Lorsqu'on va, pas forcément volontairement, se dire que ça ne colle pas à la petite boîte fille ou à la petite boîte garçon, lorsqu'on va plus orienter les personnes vers ces boîtes, on va plus tourner les filles vers la littérature que les garçons qui prennent plus de place. Pour moi, c'est vraiment une question d'étiquettes et puis de mettre les garçons, les filles, les hommes, les femmes dans des boîtes.

Pour ce qui est de l'acquisition et du désherbage de documents pour enfants, les stéréotypes de genre ou au contraire les représentations non genrées, font-ils partie des critères ? Par exemple, désherber un ouvrage parce qu'il présentait des représentations de genre désuètes ?

Pour moi oui, ce n'est pas tout le temps vrai, parce que je travaille dans une bibliothèque moyenne-grande, en section jeunesse on est 5, on ne fait pas tous des acquisitions spécialement

et pas pour toutes les tranches d'âge mais on a quand même notre mot à dire chacun. Pour moi, c'est vraiment un critère puisque j'ai organisé des animations sur le sujet, j'ai acheté spécifiquement, j'ai voulu construire un fonds d'albums que je pourrai exploiter après. Donc j'en ai acheté pas mal. C'est moi qui ai désherbé l'année dernière, et ça a été un critère au niveau des documentaires aussi parce qu'il y en avait où, pour moi, c'était vraiment un souci, notamment les documentaires sur les métiers. Il y en avait un avec une scène d'hôpital représentée : tous les postes de docteurs étaient occupés par les hommes et les postes d'accueil, d'infirmières c'étaient des femmes. À ce niveau-là, j'en ai parlé avec mes collègues, je leur ai un peu montré en détail, des documentaires plutôt récents en plus. Et j'ai aussi parfois élagué des documents qui parlaient a priori de l'égalité fille-garçon, mais le traitement ne me plaisait pas du tout. Là c'était totalement personnel, je suis d'accord. Parce que là, par exemple sur l'un, c'était un gros problème, ça revenait à dire « les filles sont comme ça et les garçons comme ça ». Donc on l'a élagué parce que ça disait complètement l'inverse de ce que nous on leur disait en animation. Il ne faut pas qu'un enfant, un instit' ou un parents se dise « je vais emprunter ce livre là parce que je veux faire travailler mon enfant sur les stéréotypes de genre » et puis tombent sur tout l'inverse. Donc celui-là on l'a élagué. Bon là c'est un peu moins sur les stéréotypes, mais il y a aussi tous ceux sur la grossesse, la naissance, etc. où on a fait très attention d'essayer d'en trouver avec des représentations les plus neutres possibles pour essayer d'avoir des images, même si ce n'est pas encore vraiment le cas, d'organes reproducteurs féminins par exemple. Parce que dans tous les documentaires sur le corps humain, c'est encore absent.

Plus encore, avez-vous déjà choisi d'acquérir un ouvrage parce qu'il était l'un des seuls dans son domaine (vis-à-vis d'une neutralité de genre, de représentations diversifiées, ou de sujets sociétaux), mais que vous n'auriez pas choisi pour sa qualité littéraire ou graphique ?

Je n'ai pas d'exemple forcément en tête mais, oui, sûrement. Parce que, quand on a fait le fonds « Égalité fille-garçon », comme on l'appelle chez nous puisqu'on a des bacs thématiques, donc sur l'égalité des genres, on est parti avec 5-6 ouvrages et finalement on en a une vingtaine. Et on ne va pas toujours en librairie pour acheter des livres, enfin je sais qu'en France, les bibliothécaires peuvent voir les livres avant et après choisir de les acheter via un système, je ne sais pas trop comment ça marche mais j'ai déjà des collègues françaises qui m'ont parlé de ça. Nous on n'a pas ça, donc soit on fait des repérages nous-mêmes, ça m'arrive d'aller sur mon temps personnel en librairie faire du repérage, ou alors dans les catalogues d'éditeurs ou bien Livre Hebdo ou autre. Mais j'essaie de voir deux-trois images de l'intérieur de l'album mais je n'ai pas accès à tout l'album forcément, mais c'est clair que si je vois que c'est l'histoire d'un garçon qui veut se déguiser en princesse, oui, ou bien dans les albums je n'en ai pas encore qui parlent de l'homosexualité. Je ne sais pas s'il y en a, d'ailleurs, pour les enfants. Mais voilà si je vois que ça rentre dans un thème contre les stéréotypes, souvent je vais me dire « bon, si ça m'a l'air d'aller je prends le risque, je l'achète ». Et puis ça peut arriver qu'après je me dise : « oui, ok, il est bien, mais pas au point de l'exploiter en animation ». Mais c'est vrai que vu qu'il n'y a pas à la base une énorme production éditoriale sur le sujet (ça commence à être mieux), on achetait un peu tout ce qui passait.

Votre bibliothèque a-t-elle déjà organisé des animations destinées aux enfants qui réfléchissent aux stéréotypes de genre avec eux/elles ? Si oui, lesquelles ?

Ça c'est moi qui m'en occupe principalement, avec une collègue en renfort quand il y a des gros groupes scolaires. Donc ce sont des animations scolaires. On aimerait bien faire aussi au

niveau familial, que ce soit avec ou sans les parents mais hors-scolaire. Mais on n'a pas encore eu l'occasion avec le Covid. Donc c'est au niveau scolaire, de la première primaire, le CP, jusque - en Belgique il y a 6 années de primaires-, à 12 ans, mais disons le CM2. Et normalement on adaptera un petit peu pour faire avec les maternelles, mais ça on n'a pas encore pu le tester puisqu'avec le Covid cette année on n'a pas encore fait d'animations de groupes scolaires, et à mon avis on n'en fera pas. Donc c'est vraiment pour le primaire et alors ça a évolué au fur et à mesure puisque l'année dernière on a fait énormément. On avait un projet de départ et au fur et à mesure, en fonction de comment cela se passait avec les classes, ça a un peu évolué. Mais donc l'animation est différente selon les âges : on en a une pour les CP-CE1, une pour les CE2-CM1 et donc une pour nous pour les 5-6 primaires donc pour vous les CM2-6°. Et donc ça commence toujours par une discussion avec les enfants, ça marche très bien parce que souvent quand ils arrivent dans une bibliothèque ils ne savent pas. Ils savent qu'ils sont là pour faire une animation à la bibliothèque mais ils ne savent pas sur quel sujet donc je leur demande s'ils ont une idée de pourquoi ils sont là. Comment en général ils ne savent pas je sors une feuille rose, une feuille bleue et je leur dis « voilà je vous donne un indice, à votre avis de quoi on va parler ? ». Le premier truc qu'ils me disent c'est les « les couleurs », je leur dis que non. Et alors très vite, il y en a au moins un, mais souvent bien plus que ça, qui dit « on va parler des filles et des garçons ». Et je dis « Tiens pourquoi ? ». Et donc on répond « Parce que le rose c'est pour les filles et le bleu pour les garçons ». Et donc certains vous répondront « non ce n'est pas vrai, les couleurs c'est pour tout le monde », « moi je suis une fille et je n'aime pas le rose » ou « moi je suis un garçon je n'aime pas le bleu ». Donc voilà après ça s'emballe. De là, on discute « pourquoi vous me dites ça mais qu'après vous me dites que ce n'est pas vrai ? », « parce que c'est les autres qui disent ça ». Je pars de ça pour leur dire que c'est un stéréotype, enfin ça dépend avec les plus petits je n'utilise pas forcément le mot stéréotype donc je leur explique que, souvent, les adultes, parce que ça vient toujours des adultes, font comme une boîte fille. Et la boîte fille est rose, douce et calme, comme elle aime bien les bébés, s'occuper des autres. Et puis la boîte bleue c'est celle des garçons, où on peut crier, bouger dans tous les sens, on joue avec un ballon. Et alors ça, ça va toujours les faire réagir. Ils vont me dire « ce n'est pas vrai, mon petit frère joue à la poupée ». Donc ça c'est la première partie, la partie discussion. Et après, moi j'ai toute ma collection de livres, d'albums et je choisis celui [dont le thème bloque avec le groupe d'enfants que j'ai en face de moi]. Ça dépend beaucoup de l'âge, les plus petits de 6 ans, ils ne bloquent pas sur la même chose que les plus grands. Et s'ils me disent « bah non la poupée ce n'est pas pour les garçons », alors je leur sors un album ou c'est l'histoire d'un garçon qui aime jouer à la poupée. Et du coup je leur lis, puisqu'ils aiment toujours qu'on leur lise des histoires, et après on en parle. Suivant les moments de l'année scolaire ça change, quand c'est au mois de décembre on parle beaucoup des jouets. C'est la saint Nicolas donc ils sont à fond.

Donc voilà il s'agit d'illustrer la discussion avec un album, que soit je lis soit je leur montre simplement en disant que « dans celui-là c'est une histoire de ça, donc vous en pensez quoi ? Si j'ai une histoire c'est que c'est possible, peut-être ». Et souvent c'est un garçon qui met une robe. Souvent ils disent que ce n'est pas possible ou : « si un garçon mettait une robe moi je rigolerais ». Et la deuxième partie c'est du bricolage. Cette année on allait partir sur les déguisements avec les 6-7 ans, avec des silhouettes et des gabarits de déguisements : robes, queues de sirènes, super héros, etc. Et l'idée c'est qu'ils fassent leur silhouette de déguisement et qu'ils décident comme ils veulent, de la couleur qu'ils veulent, et qu'on fasse une fresque de déguisement de la classe.

Pour les plus grands on part aussi sur les peintures, on leur montre des peintures qu'une collègue très tournée vers l'art a sélectionné. Ce sont des peintures où ce n'est pas évident de dire le genre de la personne peinte, parce que par exemple c'est quelqu'un de maquillé, ou avec

des traits plus fins ou alors avec des traits comme une peinture de Picasso où ce sont des représentations qu'ils ont l'habitude de voir. On leur demande si c'est un garçon ou une fille. Souvent ils associent les traits plus fins, les bijoux, le maquillage aux femmes. Parfois ce n'est pas le cas, ce sont des peintures d'hommes avec beaucoup de bijoux, ou avec des robes. Et après même chose, ils doivent faire un personnage, en découpant et collant dans les magazines pour refaire un portrait et faire vraiment comme ils veulent. Parfois ils vont faire des silhouettes très stéréotypées et parfois ils partent dans un truc beaucoup plus créatif. Ça c'est libre, on les laisse complètement faire. Voilà ça ce sont les animations scolaires qu'on a mis en place.

Et avez-vous mené des partenariats avec des acteurs territoriaux ou avec des associations qui luttent spécifiquement contre les stéréotypes de genre, pour mener cette action culturelle ?

Non, pas encore, c'est dans les projets que j'aurais envie de faire mais il n'y a pas beaucoup, dans notre coin, d'acteurs qui travaillent là-dessus. Même au niveau des instit', en fait ils sont partants pour venir mais il n'y en a pas beaucoup qui vont exploiter le sujet en classe. Ils viennent faire la matinée à la bibliothèque et puis ils ne vont pas forcément en reparler, ça dépend un peu. Et en tout cas, souvent ils n'en ont pas parlé en amont, ils arrivent vraiment vierge de tout. Au niveau des autres acteurs, pour le moment dans notre coin il n'y a pas grand-chose qui bouge là-dessus pour les enfants sur l'égalité filles-garçons. Donc on n'a pas encore eu l'occasion de faire des partenariats ou autres.

Si tout était possible, j'aurais envie de faire un mois un peu plus thématique et de faire une exposition maison à partir des albums sur lesquels on travaille et de pouvoir inviter peut-être l'un ou l'autre auteur, pas forcément des auteurs jeunesse, également des auteurs qui ont écrit des livres sur l'éducation non-genrée. Et voir aussi avec des acteurs comme le Planning familial, qui font des interventions scolaires pour voir s'il peut y avoir aussi un espace d'échange avec eux, type conférence, pour discuter un peu de la place des stéréotypes de genre dans l'éducation sexuelle et affective. Ça pourrait être à destination des parents, des professionnels de l'éducation. Pour bien montrer que c'est un truc qui se construit dès tout petit et qui après prend beaucoup de place dans la façon dont les enfants, les jeunes et puis les adultes interagissent entre eux.

Votre municipalité vous a-t-elle déjà encouragé.e.s dans ce sens ?

En Belgique la majorité des bibliothèques dépendent des villes, des mairies, mais celle où je travaille est une bibliothèque provinciale donc la province c'est un autre niveau de pouvoir, au-dessus des communes mais en dessous des régions. Mais nous avons quand même une tutelle publique. Grosse différence aussi : chez nous les tutelles regardent très rarement ce qu'il se passe dans les bibliothèques, et alors au niveau des collections je n'ai jamais entendu parler de cas de censure en Belgique. C'est impensable car nos tutelles ne regardent pas du tout ce qu'on achète, et même au niveau des animations qu'on fait, ils s'en contrefichent. On ne nous a ni encouragés dans aucun des cas et on ne nous censure pas non plus. Je suis persuadée au niveau de ma tutelle que personne ne sait ce que je fais et ce que j'achète comme bouquins, donc de ce côté-là on est super libre.

Pour l'obtention de budget pour certains projets, on a des budgets animation par années qui sont de plus en plus rabaissés, et là avec la COVID ça va être assez catastrophique je pense. Donc normalement on a des budgets pour des intervenants extérieurs que ce soit ponctuel ou régulier, par exemple on a des ateliers d'écriture ou des ateliers de contes avec des intervenants

extérieurs réguliers, mais on peut aussi parfois dire « j'aimerais bien telle personne pour telle conférence ». Tout ça, c'est dans un budget annuel qui ne cesse de diminuer. Donc on fait beaucoup de choses avec des bénévoles. D'autant plus que de tout ce qu'on organise, rien ne peut être payé donc je ne peux demander aucune participation financière, que ce soit pour une conférence, un atelier d'écriture... Donc soit on va demander des choses bénévolement, soit avec des acteurs culturels du territoire qui ne demandent pas de rétribution, soit on fait un partenariat où chacun trouve son compte. On fait beaucoup de choses non payantes et non payées.

*Au sein d'actions culturelles de tous types et de tous sujets destinés aux enfants, avez-vous déjà pensé à comment présenter l'information de manière non genrée ?
(Par exemple : lors de la présentation d'un atelier de dessin de BD, présenter autant d'héroïnes de BD que d'héros. Ou bien, lors d'un club lecture, proposer autant d'ouvrages d'autrices que d'auteurs.)*

Non. En fait moi je réfléchis beaucoup à ça, mais par rapport à mes collègues c'est très compliqué. Parce que c'est vraiment mon cheval de bataille et la collègue qui m'aide parfois pour les animations, elle est dans la même pensée que moi mais elle est en toute fin de carrière donc voilà, elle m'aide mais ne se lance plus dans les projets. Et tous mes autres collègues, donc même au niveau de la section adulte puisque chez nous on est rattaché à une section mais on peut travailler dans d'autres sections, faire des permanences de service public en section adulte par exemple. Mais en fait tous les autres bibliothécaires chez nous, ils ne sont pas forcément contre, ils savent ce que je fais et ça ne les dérange pas, mais eux ne sont pas là-dedans. En plus pour notre équipe, la moyenne d'âge c'est 47 ans. Pour te dire, on me surnomme « la féministe » et on me taquine souvent sur le sujet, et amener une réflexion plus globale pour le moment ça ne serait pas possible. Je n'aurais personne de mon côté.

Au niveau de l'écriture inclusive c'est peut-être le seul truc qui bouge un petit peu, mais bon un petit peu parce qu'on essaye au maximum de faire nos communications en écriture inclusive. Maintenant ce n'est pas forcément une écriture avec le point médian mais simplement le fait de dire « instituteurs et institutrices », « les papas et les mamans » pour essayer d'englober tout le monde. Au niveau des autrices, c'est une réflexion que personnellement j'essaie de mettre en avant. Si on met en avant nos coups de cœur, je vais essayer de mettre plus en avant des autrices. Ou de dire bon, telle femme dont j'aime bien le travail je vais essayer de faire un post Instagram. Mais là c'est au petit niveau et très personnel. Sinon ce n'est pas encore une réflexion que j'ai beaucoup eue, vu que c'est un peu le truc où je suis un peu seule contre le reste de l'équipe, j'avance petit à petit.

Pour vous, les bibliothèques ont-elles les moyens de mener une lutte significative contre les stéréotypes de genre auprès des enfants ?

La bibliothèque doit-elle mener cette lutte ? (Ou bien cela n'est pas une priorité ?)

Oui, on est important là-dedans. Ce n'est pas obligé d'être avec des grandes actions comme moi je fais, comme les animations scolaires sur le sujet. C'est simplement réfléchir au moment des acquisitions, à la représentation. Et ça c'est pour moi un sujet pour toute forme de stéréotypes et toutes formes de représentations. Puisqu'il suffit de s'intéresser un tout petit peu, (ça va très vite), à la littérature jeunesse et aux enfants pour voir qu'eux se construisent simplement avec ce qu'ils voient devant eux, ce qu'on leur présente. Et en fait c'est un truc qui m'a frappé dans les animations que je fais avec eux. Il y a les enfants qui aiment bien lire et qui ont des parents

qui aiment bien lire et qui sont dans une maison où il y a beaucoup de livres et on leur en présente beaucoup. Et puis il y a beaucoup de maisons où ce n'est pas le cas, il n'y a pas beaucoup de livres, pas beaucoup de livres jeunesse et quand je parle avec eux, les représentations qu'ils ont viennent de YouTube, de TikTok, des dessins animés et des séries qu'ils voient à la TV ou sur Netflix. Quand je leur dis « un garçon qui se maquille c'est possible » il y en a qui vont me dire « oui c'est possible parce que j'en ai vu un sur TikTok ». Dès qu'ils ont un exemple de quelque chose, ils se disent que c'est possible puisqu'ils l'ont vu. Et à 9 ans ça va être « oui c'est possible je l'ai vu sur TikTok » mais à 4 ans ça va être « bah oui, ma maman/mon papa m'a lu une histoire où il y avait tel truc, donc c'est possible puisque je l'ai vu dans un livre ». Donc la représentation est hyper importante et c'est important qu'on offre d'autres types d'histoires que la princesse qui est sauvée par le chevalier qui est venu tuer le dragon. Et donc c'est important au niveau des stéréotypes de genre que ce soit vraiment dans le type d'histoire, le sujet c'est une princesse qui se sauve toute seule. Et aussi pour la représentation des parents, où c'est le papa qui va chercher les enfants à l'école. Et même mettre dans le livre « c'est l'heure des papas/mamans » c'est déjà mieux que « l'heure des mamans », comme ils disaient avant. On doit faire super attention à essayer d'offrir un maximum de représentations, de la même manière qu'on essaye d'avoir un maximum d'auteurs différents, de maisons d'édition différentes, ce sur quoi on ne va pas forcément réfléchir. Quand on achète des albums, on ne va pas tous les prendre chez l'École des Loisirs, de manière naturelle, tu vas choisir dans pleins de maisons d'éditions donc il faut un peu se forcer pour se dire « je vais offrir d'autres sortes d'histoires ». Et je trouve que les bibliothèques sont importantes là-dessus parce que tout le monde n'a pas les moyens d'acheter tout le temps des livres à ses enfants et en plus, ce que je disais toujours aux parents et aux enfants : la bibliothèque c'est cool parce que comme c'est gratuit d'emprunter – chez nous c'est le cas- on peut essayer. Ce n'est pas grave si on emprunte un livre et qu'en fait on ne l'aime pas du tout, bah ce n'est rien, on a essayé et on le rend et puis on passe à autre chose. Donc nous on est vraiment dans le terrain de l'expérimentation, c'est encore plus important qu'on puisse offrir pleins de choses différentes à expérimenter.

Auriez-vous en tête des outils qui seraient utiles aux bibliothécaires pour réfléchir aux sein de leur structure les stéréotypes de genre ? Ceux-ci peuvent avoir été mis en place par des bibliothécaires eux/elles-mêmes ou bien par des associations, des institutions, etc.

Par exemple des bibliographies, des veilles de professionnel.le.s, des newsletter de groupes d'intérêt, des expositions, des documentaires, des conférences, des boîtes à outils, etc..

Il y a plusieurs blogs sur lesquels je regarde : celui de « Fille d'album », le blog « Planète diversité » mais ça c'est un peu moins pour les plus petits, c'est plus pour les romans ado. J'échange beaucoup sur Twitter avec des bibliothécaires. Il y a le blog « Littérature-enfantine.fr ». Il y a aussi « La mare aux mots » qui avait fait une bibliographie sur le sujet. Laura du blog Fille d'album a lancé la SLIP (Société de libération de l'imaginaire contre les préjugés) <https://laslip.fr/> . Elle a aussi travaillé sur le sujet avec Élise du blog Maman Rodarde. Sinon parfois les blogs des bibliothèques comme les médiathèques parisiennes, comme Louise Michel ou d'autres. Sinon, ça se nourrit beaucoup des réseaux sociaux, des échanges que j'ai, surtout sur Twitter où il y a beaucoup de bibliothécaires, de français, et où il y a toujours moyen de trouver quelqu'un qui a la réponse à nos questions, que ce soit si on recherche un livre sur tel sujet, où qu'on aimerait bien travailler sur une thématique sans savoir trop comment, ou qu'on se demande si quelqu'un a déjà testé tel truc. Ce sont beaucoup d'échanges. Sinon, je n'ai pas vraiment d'outils. Je sais qu'il y a déjà eu des conférences ou autre mais souvent c'est plus en France, en Belgique on n'est pas encore au

top là-dessus. Mais chez nous y'a pas grand-chose qui bouge ça va peut-être arriver, on a quand même une ministre à l'égalité hommes-femmes, donc peut être que ça va bouger aussi au niveau des enfants. Pour le moment bof, parce que j'ai l'impression qu'en Belgique, enfin c'est une impression vraiment personnelle, mais j'ai l'impression qu'on est toujours en mode « bon bah écoute si tu veux faire fait le, enfin pas de souci » et puis c'est tout. Et déjà chez nous ce n'est jamais très national parce qu'il y a toujours francophone/flamand, donc on ne va pas avoir une campagne nationale ou régionale pour dire « Plus d'égalité filles garçons à l'école ou dans les bibliothèques ». Donc je n'ai pas encore eu beaucoup l'occasion d'être confrontée à des publications plus professionnelles ou des conférences.

J'avais aussi des questions un peu plus spécifiques sur ton blog ou ta veille documentaire, si déjà tu devais me présenter ce que tu fais, comment tu le présenterais ?

Alors je dirais que je suis une bibliothécaire dont la passion professionnelle prend beaucoup de place dans ma vie personnelle. Et comme beaucoup de grands lecteurs et de bibliothécaires, à la base j'avais un blog et puis, petit à petit, il s'est spécialisé. Donc surtout sur la jeunesse, même si j'aborde encore parfois des trucs d'adulte selon mes lectures, et surtout ce qui concerne les représentations. Les livres qui offrent une représentation différente mais aussi bien sur les stéréotypes de genre que sur des héros racisés ou la maladie. Parce que ça sert aussi d'avoir des héros avec un handicap, donc j'essaye de chercher un peu ça aussi. A la base j'avais un blog juste pour présenter mon avis sur des livres et puis, petit à petit, plus j'ai eu l'occasion de me spécialiser là-dedans, au niveau professionnel aussi, plus j'ai découvert des choses. Quand j'ai commencé à faire des animations, je me suis dit « après tout, pourquoi les garder pour moi ? ». Je vais toujours mettre ça en ligne, comme ça, si ça sert à d'autres, c'est toujours ça de pris. Par exemple, j'ai commencé avec les dépliants antisexistes inspirés par la littérature jeunesse. Puisque je connaissais les dépliants de Maman Rodarde et, enfin ils sont très bien, je n'avais pas du tout de souci avec ça, mais quand j'ai commencé à créer mes animations et que j'ai montré les dépliants de Maman Rodarde à ma collègue de jeunesse, elle m'a dit « oui, c'est bien mais quel est le lien avec les livres ? ». En effet, il n'y en avait pas. On essaie quand même toujours de garder le lien avec les livres dans les animations qu'on fait, c'est logique sinon ça ne sert à rien de faire ça dans une bibliothèque ? J'ai dit « en fait je pourrais très bien faire des dépliants avec des exemples tirés de bouquins jeunesse » donc elle m'a dit « OK fait le alors ». Donc je l'ai fait. Quand j'en ai parlé à plusieurs, sur les réseaux sociaux, on m'a dit « génial », « est-ce que je peux les avoir ? », donc du coup voilà je les ai mis en ligne sur mon blog. Et puis j'ai mis aussi quelques fiches d'animation et, là, les dernières que j'ai mises, c'est surtout le covid qui m'a poussé à le faire. Parce que comme je n'ai plus de classes qui viennent à la bibliothèque, j'essaye de garder un peu contact avec quelques instit' et donc de leur proposer : « si vous voulez aborder tel sujet ». Donc j'ai fait sur les déguisements puisque c'était carnaval et j'ai dit : « si jamais vous voulez aborder le sujet dans votre classe et exploiter des livres, je vous propose à partir de tel livre, d'exploiter le sujet en faisant comme ça et comme ça ». Ce sont vraiment des pistes très générales. Je l'ai mis en ligne aussi en me disant qu'au moins, vu que j'y passe du temps, si ça peut servir à d'autres, c'est toujours bien. Après il y a eu le podcast et ça, c'est aussi né de la COVID, parce qu'on a plus du tout d'écoles, alors que d'habitude ça me prend au moins la moitié de mon temps plein de recevoir des écoles. Donc là, il fallait un peu que je montre que je travaille quand même, que je ne suis pas payée à rien. J'ai eu cette idée, j'ai dit que je pouvais décliner mon animation en podcasts. Un thème par épisode. Mon chef m'a dit « Ok », je l'ai fait. Et j'ai aussi fait des petites fiches outils pour exploiter le podcast en classe. Le but c'était de l'envoyer à toutes les instit' qui sont déjà venus à la bibliothèque dans le cadre de l'animation des stéréotypes, l'année scolaire précédente. Comme ils avaient une nouvelle

classe, je leur ai dit « si jamais vous voulez exploiter le sujet avec votre nouvelle classe, j'ai fait ça ». Je n'ai pas eu beaucoup de retours. Enfin, j'ai eu des retours pour me dire « Ah, super c'est chouette, je l'ai regardé » et puis après je n'ai pas eu beaucoup de retours pour me dire « effectivement, je l'ai fait ». Finalement, je ne suis pas convaincue de l'intérêt, enfin je suis convaincue de l'intérêt de ce que je fais quand même, mais pas trop au niveau professionnel. Parce que moi, par rapport à mon poste en bibliothèque, je ne vois pas de retours : ce ne sont pas les usagers de la bibliothèque qui me font un retour. Ce n'est pas beaucoup de profs avec lesquels j'ai déjà travaillé. Tous les retours que j'ai, en fait, viennent des réseaux sociaux, de toute la communauté que je connais de bibliothécaires. Parfois je parle avec des instits', donc je sais que les instits qui ont déjà écouté ça avec leurs élèves, mais voilà ce n'est pas par mon travail, c'est par internet et les réseaux. Tout ça est mis en ligne sur mon blog et donc ça prend beaucoup de place dans ma vie personnelle, ça prend un peu d'argent aussi. Parce que, par exemple le podcast, quand on dit dans une bibliothèque « ah on pourrait faire un podcast, il faudrait l'héberger en ligne », on nous répond « d'accord, mets-le sur YouTube ». Mais bon YouTube n'est pas très podcast-friendly, donc j'ai fait le choix de le mettre en ligne sur les plateformes de podcasts parce que je me suis dit c'est là que ça va trouver son public. Et si j'y passe du temps, j'ai envie que ça trouve son public, je n'ai pas envie de faire tout ça pour rien parce que ça représente beaucoup pour moi. Donc je l'héberge à mes frais. Alors évidemment, ce n'est pas du tout une demande de ma hiérarchie, eux ils vont juste me dire que je ne suis pas obligée de faire ça. C'est un choix personnel. Voilà, le podcast, je fais ça dans le cadre de mon travail, il y a le nom de ma bibliothèque à la fin et je fais ça majoritairement sur mes heures de travail, même si ça déborde un peu aussi, mais il y a quand même le côté personnel puisque je m'investis plus que demandé et j'ai investi de l'argent.

Quelle est l'importance de ce blog dans tes réflexions des stéréotypes de genre, est-ce que tu penses que, en effet, mener cette veille c'est vraiment nécessaire pour pouvoir réfléchir à toutes ses animations, ses actions, ses collections ?

Oui. Et encore je pourrais mettre beaucoup plus de choses sur le blog mais bon je manque de temps et puis il y a des moments où je me demande si finalement ça sert à quelque chose et puis après, bon, je suis quand même contactée par des gens donc, oui, je vois que ça sert. Donc ça me redonne un peu d'espoir. Mais déjà d'un point de vue personnel, la veille en tant que telle, même sans le blog, c'est super important parce que sinon, oui, je peux construire mon animation et puis rester avec les albums que j'ai achetés à la base et puis je n'évolue pas. Mais vu que ça bouge beaucoup au niveau de l'édition jeunesse sur le sujet, c'est nécessaire de suivre, comme ça je peux évoluer. Je peux avoir des livres toujours récents, parce que si un moment je présente seulement des albums qui ont dix ans, ça va finir par poser problème. Comme il y en a de plus en plus, il faut commencer à faire du tri parce que c'est un peu le thème à la mode, donc il faut regarder ce qui est vraiment intéressant d'avoir et ce qui l'est un peu moins puisque de toute façon en bibliothèque on ne peut pas tout acheter. Donc oui rien qu'au niveau de la veille, c'est important.

Et au niveau de tes interactions avec d'autres bibliothécaires, est-ce que tu recueilles plutôt des retours encourageant ? Est-ce que tu as déjà eu des retours en en désaccord avec le fait de mener des actions comme ça en bibliothèque ?

Alors j'ai que du positif. Déjà au niveau des bibliothécaires c'est super positif. C'est une communauté, en tout cas ceux à qui je parle sur Twitter ou autres, qui est toujours en

recherche de nouvelles idées, de nouveaux projets, qui fait beaucoup de veille, qui est ouverte à beaucoup de choses. Et même hors bibliothécaire, les retours que j'ai sont positifs. Il y a peut-être des gens qui n'en voient pas l'intérêt, mais en tout cas ils ne le disent pas. Et je ne sais pas par quelle magie j'échappe aux trolls et autres, parce que à chaque fois que je sors en projet comme le podcast ou les dépliants, je me prépare en me disant que, peut-être, ça va tomber sur un forum plein de masculinité et que du coup je vais m'en prendre plein la gueule. Et en fait non, visiblement j'échappe à ça, je suis hors radars, donc je n'ai jamais eu de retour négatif, il y a une bonne étoile. J'ai vraiment que du positif et que ce soient donc des bibliothécaires, des instits', des parents. Parce que sur Twitter il y a beaucoup de parents, qui m'ont dit avoir écouté le podcast avec leurs enfants, et qui du coup en ont discuté en famille. Pas spécialement des stéréotypes, parce qu'évidemment les enfants ils ne mettent pas le mot là-dessus, mais de dire « Ah oui c'est vrai moi à l'école on sait déjà moqué de moi à cause de ça ». Ça c'est chouette, c'est super motivant parce que c'est toujours très positif.

Entretien avec Isabelle

Qu'est-ce que l'expression stéréotype de genre vous évoque, qu'est-ce qu'elle veut dire pour vous ?

Isabelle : Les stéréotypes de genre ce sont les représentations plus ou moins caricaturales que tout un chacun peut avoir sur les personnes en matière de genre, donc fille-garçon, masculin-féminin, au-delà de ça les questions de dysphorie de genre, de transidentité. Et je pense qu'on peut même y inclure ce qui est relatif à l'homosexualité même si on n'est pas directement là-dedans.

Pouvez-vous me donner un exemple d'un stéréotype de genre que vous aurez rencontré récemment, qui vous serait resté en tête ?

Je suis en train de faire des travaux chez moi et je vais vous signaler un stéréotype de genre qui est récurrent, ça m'est arrivé plusieurs fois. Quand un entrepreneur vient chez moi, je pourrais dire entrepreneuse mais il s'avère que ce sont toujours des entrepreneurs, pour faire un devis il s'adresse toujours en premier lieu à mon conjoint, il lui parle à lui. Mais il s'avère que mon conjoint est peu calé en question de bâtiment et donc c'est toujours moi qui réponds, qui relance la conversation ou qui pose des questions et donc il y a toujours les 5 premières minutes où l'entrepreneur malgré ça continue à parler à mon conjoint. Et puis à un petit moment vient un déclic et il comprend que c'est avec moi qu'il faut parler.

Pour ce qui est de l'acquisition et du désherbage de documents pour enfants, les stéréotypes de genre ou au contraire les représentations non genrées, font-ils partie des critères ? Par exemple, désherber un ouvrage parce qu'il présentait des représentations de genre désuètes ?

On peut commencer par le désherbage. Pour le désherbage oui mais sans que ça soit un critère ultime c'est-à-dire que on ne va pas désherber tous les livres qui présentent des stéréotypes de genre parce que sinon, en section jeunesse, il va nous rester 20 livres dans une collection. Je pense que ce n'est pas possible de tout désherber. Pour des exemples concrets, je travaille dans un réseau où, ces dernières années, on a intégré plusieurs fois des bibliothèques qui sont

de petites tailles, de petites communes. À chaque fois qu'on les a intégrées, on a fait un travail et de désherbage et de réalimentation des collections, et de nouvelles présentations de collections. Par exemple, on a eu une bibliothèque où il y avait l'intégralité de la collection des *Martine*. Il y avait les 30 ou 40 volumes de *Martine*. Et donc j'ai fait le choix de garder tout de même un ou deux *Martine*, je ne sais plus quels titres j'ai choisis, parce qu'il me semble que ça a quand même une place historique. Après, dans la médiathèque centrale il n'y a pas de *Martine*, mais j'ai fait le choix d'en laisser un ou deux ne serait-ce que pour pouvoir quelquefois avoir un exemple qui permette d'engager la conversation sur les stéréotypes de genre avec des adultes ou des enfants. Après globalement, sur la médiathèque centrale il y a assez peu d'ouvrages aussi clivants que *Martine*, on a cependant par exemple des Comtesse de Ségur. On a aussi *Tintin au Congo* qui présente une posture raciste, je ne crois pas qu'on puisse complètement gommer dans la littérature les stéréotypes, parce que sinon on en revient à ce qu'il va rester 20 livres.

Ensuite en termes d'acquisition, de construction de collection, là oui clairement c'est une volonté de ma part de mettre cette question-là en avant, pour pleins de raisons, et parce que je suis très sensible à ce sujet-là. Donc globalement, il va pouvoir nous arriver, à mes collègues et moi, d'acheter des livres, non pas pour leur qualité littéraire mais parce qu'ils ont une qualité à cet endroit-là. Ça je l'ai vu dans votre questionnaire et j'ai pensé à un livre qu'on a acheté l'année dernière, ce n'est pas vraiment sur les stéréotypes de genre, c'est plutôt sur les stéréotypes de race. C'est un album qui s'appelle *Comme un million de papillons noirs* de Laura Nsafou, personnellement je ne trouve pas ce livre très bon, là c'est subjectif, je ne trouve pas que l'histoire ait une qualité littéraire particulière, je ne trouve pas qu'elle raconte quelque chose de très intéressant, je ne trouve pas que les illustrations soient extraordinaires, mais je l'ai acheté parce qu'il y a tellement peu de représentations d'enfants noirs et peu de choses qui parlent des cheveux des petites filles noires, que ça me semblait essentiel de l'avoir. Dans le même genre, je repense au livre *Jean a deux mamans* qui est un petit album pour les tout-petits à L'école des Loisirs, sur un tout-petit qui a deux mamans, un petit enfant loup, qui en fait est dans son genre stéréotypé. C'est dans la collection des *Petites Familles*, qui est vraiment pour les tout-petits et qui présente des familles entre guillemets différentes, il y a un truc sur l'adoption, sur la famille nombreuse, la famille recomposée... Et donc il y a *Jean a deux mamans*, et là où c'est un peu stéréotypé c'est que la maman qui porte le bébé dans son ventre est aussi celle qui fait la cuisine et l'autre maman est celle qui fait les travaux et qui l'emmène à la pêche. Après elles sont toutes les deux en robe, pour le coup, parce que ce sont des loups donc je pense que c'était le seul moyen de faire voir que ce sont des femmes. Donc c'est un livre qui, malgré qu'il présente une situation familiale peu stéréotypée, présente quand même des stéréotypes mais je le conserve quand même parce qu'il n'y a pas d'autres livres pour les tout-petits qui parlent de ce sujet-là. Il y en a pour les plus grands, mais pour les tout-petits c'est le seul qui soit aussi simple.

Votre bibliothèque a-t-elle déjà organisé des animations destinées aux enfants qui les invitent à réfléchir aux stéréotypes de genre ? Si oui, lesquelles ?

On a mis ça en place cette année suite à une réflexion menée l'année dernière, ce n'était pas dans le cadre d'une animation tout public mais pour les scolaires. On a des visites de classes en médiathèque sur des thématiques, on a en même sur des choses assez classiques comme *Le petit chaperon rouge* ou des abécédaires, des choses sur le patrimoine également, sur les artistes. C'est suite à un article écrit sur son blog par la blogueuse *Fille d'album* qui a parlé d'une intervention qu'elle faisait auprès de scolaires, qu'on a décidé de mettre ça en place et donc dans notre catalogue de visites proposé aux enseignants. Quand ils viennent avec leur

classe ils choisissent soit une visite libre soit une visite avec une thématique et il y a cette visite-là qui est proposée. Elle prend pour sujet les stéréotypes fille-garçon, c'est très inspiré de la visite qui est présentée par *Fille d'album*, on n'a pas réinventé l'eau chaude.

Est-ce que c'est une thématique qui a attiré les enseignants, par rapport aux autres thèmes qu'ils pouvaient choisir ?

À mon regret c'est une thématique qui n'a pas trop attiré, mais vous vous doutez qu'on n'est pas dans la bonne année [contexte de crise sanitaire COVID] pour proposer de nouvelles animations aux enseignants puisqu'en l'occurrence on propose cette visite depuis le mois de septembre 2020, et on l'avait proposé oralement à seulement quelques enseignants au printemps. Mais il s'avère que depuis le printemps nous ne recevons plus de classe en médiathèque. Par contre, notre collègue se déplace pour faire des visites dans les écoles, mais on ne fait pas autant de visites que d'habitude. Donc je ne sais pas ce qu'on peut mettre sur la part de « ça ne leur parle pas trop » ou de « la situation actuelle n'est pas propice à mettre en avant des actions culturelles ».

Cet accueil, c'est quelque chose que vous organisez en interne au sein de votre structure : est-ce que vous avez aussi mené des partenariats avec des acteurs/actrices territoriaux/ales ou des associations plus spécifiques soit dans le cadre des stéréotypes de genre, soit dans celui des discriminations, etc ?

Pas pour l'instant non. C'est arrivé que l'on fasse de la médiation dans notre travail au quotidien parce qu'on vient nous solliciter sur ces collections-là, parce qu'autant les documentaires c'est facile à trouver, c'est facile à identifier où sont les livres sur le féminisme, autant dans la fiction c'est plus compliqué à trouver évidemment, on n'a pas fait de sections thématique là-dessus. Donc on fait de la médiation là-dessus quand on nous pose la question mais on n'a pas fait de partenariats plus poussés que ça à part avec ce qu'on propose aux scolaires. Pour l'instant en tout cas.

J'ai eu un entretien avec une bibliothécaire qui me disait que sa municipalité était plutôt réticente à ces thématiques, et qu'elle avait émis des refus par rapport à certains supports proposés pour une exposition. Et vous de votre côté, votre municipalité vous laisse faire, vous encourage ou plutôt pas ?

Nous, sur l'action culturelle on est en même temps libre et en même temps on ne l'est pas. On n'a pas d'élus qui viennent contrôler nos panneaux parce qu'on est une grosse collectivité, une grosse intercommunalité, 200 000 habitants. Mais, par contre, c'est assez compliqué de faire avancer des projets d'action culturelle. On a des thématiques annuelles qui nous sont imposées, qui viennent de la hiérarchie. Par exemple, si demain je voulais monter un projet complet sur ces thématiques-là, ça serait assez lourd à porter, pour ne pas dire que je ne pourrais probablement pas le faire. Par contre, j'ai une administration qui est très ouverte sur ces questions-là. Par exemple, lors de la polémique de *Tous à poil !* avec Copé en 2014. C'est intéressant ce qui s'est passé à l'époque : un album est paru qui s'appelle *Tous à poil !*, qui a été écrit et illustré par Claire Franek et Marc Daniau, et dont Jean-François Copé a dit que c'était honteux, et que c'était de la théorie du genre et qu'on était en train de faire des dégénérés de nos enfants en citant en exemple cet album. Dans celui-ci, on voit tous les personnages du monde de l'enfant - les parents, les grands-parents, la maîtresse, ... - qui sont

nus. Ça ne va pas plus loin que ça. Et donc il y a eu toute une polémique qui est partie à l'époque là-dessus, sans être un buzz monstrueux ça a fait un peu de bruit dans le monde de la culture. Et à l'époque j'ai proposé de faire une mise en avant, une présentation en médiathèque de *Tous à poil!* et d'autres albums jeunesse qui pouvaient être considérés comme posant problème. Et autant vous dire que de nos jours il n'y a pas beaucoup d'albums qui montre des enfants, des petits garçons qui s'habillent en princesse ou des petites filles qui s'habillent en pompier ou même des enfants qui sont en situation de transidentité mais en 2014 il y en avait encore moins. Et donc on a fait une table de présentation sur ce sujet-là, rien de plus, pas de commentaire, quelque chose de très neutre, mais comme il y avait eu cette polémique à l'époque j'ai sollicité la validation de la direction par exemple, et il n'y a eu aucun souci, la direction a validé même avec un soutien sur cette initiative.

On a des élus qui sont ce qu'ils sont mais je pense qu'ils sont plutôt ouverts, sur ces questions-là en tout cas. Je pense que c'est vraiment une question de personne pour le coup.

Pour revenir à l'action culturelle mais de manière plus générale, même pour des animations qui ne prennent pas du tout la discrimination ou les stéréotypes de genre pour sujet, est-ce que vous avez déjà réfléchi à comment présenter l'information aux enfants de manière neutre, ou non-genrée disons, pour plus de représentativité ?

À mon grand regret, je ne suis pas consultée sur les questions de communication, qui est complètement phagocytée par la direction de la communication de la collectivité. Pour le coup je suis extrêmement dérangée par les images qui sont utilisées par le service communication. Par exemple, ils nous ont fait il y a deux ou trois ans des affiches pour nos ateliers réguliers. Pour nos ateliers scientifiques, ils ont mis une image d'une petite fille d'origine asiatique, évidemment les asiatiques sont tous très forts en maths c'est bien connu. Pour une lecture d'album, ils nous ont mis une famille Ricoré : le papa, la maman, le petit garçon, la petite fille, tous blancs et aux yeux bleus. Pour le bébé lecteur, nous avons un bébé bien blond, bien gras avec des petites lunettes. Et la dernière animation c'est le club ados, nous avons un ado, ils ont quand même mis un garçon et non une fille pour le club ado, mais nous avons un jeune homme bien propre sur lui, blanc bien sûr et blond avec la mèche sur le côté type Justin Bieber. Donc j'aimerais beaucoup y réfléchir mais je ne peux pas. Si c'était de mon ressort je pense que ça serait fait autrement, ce qui m'a vraiment dérangé c'est la famille Ricoré et la petite fille asiatique.

Une question un peu plus générale et théorique, est-ce que pour vous les bibliothèques ont les moyens de mener une lutte significative contre les stéréotypes et surtout est-ce qu'elle doit le faire, ou est-ce que ça n'est pas une obligation, une priorité, dans le contexte actuel ?

Il me semble qu'aujourd'hui en France on a le Ministère chargé de l'égalité entre les femmes et les hommes, de la diversité et de l'égalité des chances et que c'est sur le papier une volonté politique affichée par le gouvernement au pouvoir actuellement. De fait, il me semble que oui, c'est aussi le rôle des bibliothèques de mettre ces questions en avant vu que c'est censé être une priorité nationale. À titre personnel, en dépassant le cadre légal et politique, oui ça me semble essentiel car je pense que la majorité des livres auxquels les enfants ont accès chez eux sont bourrés de stéréotypes et que si les bibliothèques ne proposent pas des livres aux représentations diverses, la majorité des enfants n'y auront jamais accès. Parce qu'il faut quand même se rappeler qu'en France, pour la jeunesse je ne me souviens pas des chiffres exactes, mais en gros un livre sur deux est vendu en grande surface.

Auriez-vous en tête un outil qui serait utile aux bibliothécaires pour mieux réfléchir au sein de leur structure aux stéréotypes de genre ? Par exemple une bibliographie, une exposition, une veille professionnelle.

En veille professionnelle, il y a la commission Légothèque de l'ABF qui travaille sur ce sujet. Il y a plusieurs personnes comme Fille d'album, Maman Rodarde, Laura Sauvage [Mère sauvage]. Il y a plusieurs bibliographies qui ont été faites, je ne les ai pas en tête mais elles sont toutes référencées sur le blog de Légothèque.

Nous, sur notre portail, notre catalogue, nous n'avons pas de catégorie dédiée mais nous avons fait une sélection, c'est-à-dire qu'il y a un moyen avec un clic simple d'accéder à une liste complète des albums antisexistes ou anti-stéréotypes qui sont référencés. On a mis en place cette sélection dès 2014, dans la page « Fonds spécifique » de notre portail, et elle est régulièrement alimentée depuis.

Entretien avec Sonia

Qu'est-ce que l'expression stéréotype de genre vous évoque, qu'est-ce qu'elle veut dire pour vous ? Avez-vous en tête un exemple que vous avez rencontré récemment ?

Sonia : C'est la façon dont les activités, les loisirs, les centres d'intérêt sont distribués en fonction du sexe d'une personne et du rôle qu'elle est présumée tenir en fonction de son sexe et de la représentation culturelle et sociale dans laquelle elle évolue. Pour moi c'est un petit garçon foot, une petite fille rose. Parce que tu es une fille ou un garçon, on t'assigne à des comportements, à des activités, à des choses en fonction de ton sexe. On en fait un peu tous, même si on lutte contre. Par exemple, un événement personnel rencontré récemment : j'ai mis sur mon Facebook « je recherche une coiffeuse ». Voilà. J'ai un collègue qui m'a dit « mais pourquoi tu n'as pas demandé un coiffeur aussi ? » et c'est vrai que naturellement dans notre langage aussi on a, même inconsciemment, des activités ou des métiers qui sont reliés à un genre comme ça. Également, j'ai une collègue qui m'a demandé si mon fils était intéressé par des images de foot, il ne m'a pas demandé pour ma fille, naturellement et sans méchanceté. Ou c'est quand je vais en magasin et qu'on me demande si la tirelire que je veux acheter est pour une fille ou pour un garçon et ça ce sont des choses qu'on rencontre régulièrement finalement, dans la vie courante, sans que cela soit mal venu de la part des gens mais tout de suite on va diriger la couleur ou le jeu en fonction de si c'est une fille ou un garçon.

À propos des collections, dans vos mécanismes d'acquisition ou de désherbage est-ce qu'il y a une réflexion par rapport aux représentations de genre que contiennent les documents ?

Je n'ai pas désherbé en termes d'ouvrages de fiction, je fais un peu la différence entre un ouvrage de fiction et le documentaire qui n'a pas le même rôle. Je n'ai pas désherbé d'ouvrages de fiction parce que j'estimais que la représentation était désuète. « Désuet » ce n'est peut-être pas le mot que je mettrais forcément sur les choses, je dirais plutôt un peu conformiste. Finalement ce sont des choses et des situations qu'on retrouve encore aujourd'hui, qui existent, donc je ne vais pas forcément désherber un *Petit ours brun*, par

exemple. Alors qu'on est sur l'album bébé de base où on va avoir papa fauteuil et maman gâteau, le papa bricolo et la maman qui va soigner le bobo. Mais ce sont des ouvrages qui sont vraiment plébiscités par le public et qu'on ne peut pas, nous en tant que bibliothécaires, dire « écoutez je pense que ce n'est pas bon pour vous parce qu'on a des représentations de genre stéréotypées ». D'autant que ce sont aussi ce qu'on rencontre dans la vie de tous les jours, aujourd'hui il y a encore beaucoup de familles qui sont et qui fonctionnent sur ce modèle. Par contre, j'ai plutôt tendance à essayer de contrebalancer avec d'autres collections et essayer de les mettre en avant. Tout notre travail à nous, c'est de la médiation autour, parce que ce sont des choses qui vont parfois être plus difficiles à faire valoir auprès du public, en disant « bon il y a *Petit ours brun* mais est-ce que je peux proposer aussi autre chose que petit ours brun ? Je peux aussi présenter une histoire avec une petite fille justement vaillante ou un petit garçon qui danse ». Moi je vais plutôt être dans cette démarche-là.

Pour le documentaire, quand il véhicule vraiment des choses que je trouve un petit peu dépassées ou quand il n'est pas dans son rôle d'accompagnement, parce que le documentaire est vraiment là pour informer, et bien je ne vais pas l'acheter. Je ne vais pas acheter un documentaire qui va être plein de paillettes par exemple. Enfin j'aurais un peu plus de mal à le faire. Je regarde aussi le contenu, ce n'est pas tant le fait d'acheter un livre qui s'appelle *Nous les filles*, c'est plutôt tout le marketing et tout ce qu'on va mettre autour. Je vais plutôt m'y prendre à deux fois : est-ce que les informations me paraissent pertinentes ? Est-ce qu'on va jusqu'au bout ? Comment on traite le rapport au corps ? On a vu qu'il y avait pas mal de documentaires qui avaient été hyper maladroits avec ça. Il y a un ou deux ans, ça avait fait le tour de la toile, on trouvait que les jeunes filles étaient encore une fois ramenées à des choses qui relevaient de la honte du corps. Je trouve que le documentaire doit être irréprochable, pour le coup. L'album de fiction est encore sur des représentations un peu différentes.

Est-ce que du coup ça vous est arrivé d'acquérir des ouvrages qui ont des représentations plus diversifiées parce qu'ils sont les seuls à les présenter, mais que vous n'auriez pas forcément acheté pour leur qualité littéraire ou graphique.

Ça s'est pas mal développé. On a quand même le choix aujourd'hui, surtout depuis 2012 et depuis la Manif' pour tous, on s'est pas mal emparé de ça dans la littérature jeunesse. C'est vrai que moi ça m'est arrivé d'acheter sans connaître le contenu forcément d'un livre, pour des questions de diversité et de représentativité, et après en lisant le livre, je me suis dit que la manière dont c'est présenté n'est pas forcément celle dont j'aurais été la plus friande. Est-ce qu'on n'est pas un peu dans la victimisation ? Est-ce qu'on n'est pas un petit peu dans le cliché aussi dans ce genre de chose ? Mais c'est après coup, et ils sont déjà achetés, on ne peut pas toujours tout lire et tout connaître non plus, et ils ont au moins le mérite d'exister et d'interroger. Et ce sont des titres qui sont assez évocateurs, sur ses albums là. Je veux dire que le parent qui l'emprunte sait ce qu'il va trouver à l'intérieur, donc il est préparé à parler de ça. Ça va être *Les papas de Violette* ou *Tango a deux papas* ou ce genre de choses. On sait qu'on va parler de l'homoparentalité, donc peut-être que les parents peuvent déjà prendre le livre, le regarder et voir si la manière dont on traite du sujet leur correspond et leur convient. Donc je me dis que c'est peut-être un moindre mal. Souvent ce sont des livres où on va savoir de quoi on parle déjà au niveau de la couverture : *Princesse Kevin*, on sait déjà qu'on va parler d'un petit garçon qui aime le rose. Ça devient le sujet principal de l'ouvrage, je pense que c'est bien que des ouvrages comme ça existent. Après ce ne sont pas forcément les mieux non plus, ça dépend de la manière dont on amène et on traite le sujet. Je pense, et j'avais eu une conversation, - à l'époque où elle était venue -, avec Sophie Van der Linden et on était

d'accord sur le fait que plus que des albums ou des ouvrages de fiction qui traitent de, - attention ça ne veut pas dire qu'il n'en faut pas-, il faudrait en fait que ces sujets soient banalisés, tout simplement. Par exemple, dans un album qui va dire "Tom à l'anniversaire de Lola", quand Lola ouvre la porte et bien il y a deux mamans dans la maison. Et qu'il y a une représentativité de cette manière, sans que forcément ce soit le titre "Lola a deux mamans" et qu'on en fasse un sujet. Il en faut aussi pour accompagner les parents et ça reste des sujets qu'on ne traite pas à la légère malgré tout. Donc il faut être capable de bien en parler aussi. Mais finalement je suis peut-être plus sensible à des représentations positives dans des ouvrages plutôt que des livres qui traitent du sujet en tant que tel. Je ne sais pas si vous connaissez cet album qui s'appelle *Belle maison* d'Anaïs Brunet : c'est typiquement l'album, pour moi, qui est déjà réussi par sa qualité littéraire, il y a un texte qui est juste absolument fabuleux, les illustrations sont magnifiques. C'est l'histoire de Lise et de Noufou qui retrouvent leur maison de vacances et c'est la maison de vacances qui est la narratrice de l'histoire, c'est elle qui raconte son impatience, son envie de retrouver les enfants. Elle va décrire le bruit des pneus qui crissent sur le gravier dans l'entrée, "ça y est ils arrivent !". Et ce qui est extraordinaire dans cet album c'est qu'il y a Lise et Noufou, il y a un garçon et une fille, elle est blanche, lui est noir. Et c'est assez rare pour être souligné parce que c'est pareil, c'est une représentativité qui n'est pas très large dans la littérature jeunesse : avoir des gens ou des enfants de couleur sans que ce soit le sujet de l'album et qu'on parle de racisme. On ne sait pas qu'ils sont l'un pour l'autre, si ce sont des amis, si ce sont des frères et des sœurs et limite on s'en fiche, ils sont juste là, ils jouent aux mêmes jeux et partagent les mêmes souvenirs. Et ça pour moi c'est vraiment une réussite complète parce qu'ils sont là, ils vont tous les deux à la plage, ils vont jouer, chacun à son activité de son côté, mais ils sont là et ils évoluent en toute égalité, en partageant les mêmes trucs. Il n'y a pas le côté rose, le côté bleu ce sont deux enfants. C'est vraiment ce genre d'albums dont on a besoin aujourd'hui et qu'il faudrait développer davantage.

Est-ce que vous pensez que la bibliothèque a un pouvoir dans le développement de ces livres, en les présentant au public, en les valorisant, est-ce que cela peut permettre qu'on se dirige vers une plus grosse demande et production de tels ouvrages ?

La bibliothèque a son rôle à jouer, ça c'est indéniable, elle a son rôle à jouer dans la lutte contre les inégalités, quelles qu'elles soient, et justement en proposant des documents riches et variés, en assurant justement cet accès à l'information. Elle doit accompagner les évolutions de la société. Est-ce que la bibliothèque peut le faire toute seule, je ne sais pas, elle dépend toujours des collectivités territoriales. On est toujours sur une politique locale, c'est beaucoup plus facile de mettre en place une heure du conte, ce genre de choses connues et reconnues, que vraiment d'aborder des sujets sociétaux qui ont créé des polémiques aussi, avec la « théorie du genre ». Ce n'est pas impossible mais ça peut être parfois compliqué, on est obligé d'en tenir compte malgré tout parce que sinon la bibliothèque a un pouvoir absolu tant qu'on lui donne les moyens. C'est un peu idéaliste mais quand on est soutenue par une politique, par sa collectivité on peut aller vraiment loin. Quand il y a moins la possibilité de faire vraiment un temps fort là-dessus, qui soit identifié égalité filles-garçons, c'est surtout dans nos animations régulières qu'on peut faire passer ça, proposer des livres avec des filles courageuses, des garçon sensibles, ... Et je caricature encore un peu ce genre de chose. J'aime bien raconter des ouvrages un peu en dehors de ça, je prends souvent l'exemple de *Yakouba*, cette trilogie de Thierry Dedieu. C'est un album qui a eu un peu de mal à exister auprès du public au début et qui a fonctionné par le bouche à oreille après, parce que la couverture

n'était pas ce qu'on attend conventionnellement d'un album de jeunesse. Et c'est l'histoire de ce jeune garçon qui doit devenir un homme et dans son village, il y a un rite de passage, et pour cela il doit tuer un lion. S'il ne réussit pas alors il ne sera pas considéré comme pouvant appartenir à la case des guerriers. Il sera relégué à garder le troupeau. Donc c'est le grand jour pour Yakouba, il prend sa lance, il s'élançe et il recherche toute la journée, il cherche un lion et il finit par en trouver un qui est blessé sous son arbre. Un dialogue s'amorce avec le lion, qui sait pourquoi Yakouba est venu. Il lui dit qu'il a le choix soit de le tuer et d'être reconnu comme un homme par ses pairs, mais ça serait une victoire sans gloire parce que le lion n'aurait pas eu la force de se battre, étant blessé, soit de le laisser et il ne sera pas considéré comme un homme mais il en ressortira grandi. Après avoir réfléchi, Yakouba décide de laisser la vie au lion et rentre chez lui. Le silence s'installe autour de sa défaite entre guillemets et il se met à garder le troupeau, mais on constate qu'à partir de ce moment-là les lions n'ont plus jamais attaqué les troupeaux du village. Il est extraordinaire déjà parce qu'il est très bien écrit, et il interroge vraiment ce que c'est que la force, ce que c'est d'être un homme, quelle est la faiblesse ici. Est-ce que la force de Yakouba est physique ou dans le cœur ? C'est vraiment ce genre de livre qu'on peut promouvoir auprès des enfants et après en discuter un petit peu autour, auprès des enseignants, etc.

À chaque fois que c'est la journée du droit des femmes, j'essaye de mettre une table. Mais pas une table qui concerne que les filles, mais qui concerne les filles et les garçons puisque les garçons aussi connaissent des injonctions lourdes, d'être, de posture.

Il y a des collections qui sont redoutables. J'ai refusé d'intégrer dans mon fonds bébé des livres de collection Fleurus. Les collections *P'tite fille* et *P'tit garçon* : déjà on a les livres des filles d'un côté et les livres des garçons de l'autre, et alors les petits garçons ça va être le camion et le chantier et les petites filles c'est la maîtresse, le bébé. Ce n'est absolument pas possible en rayon, je refuse. Je peux concevoir des *Petit ours brun*, on a quand même une histoire, autant quand on vous désigne déjà d'office sur ce que vous devez être, comme c'est le cas [dans ces collections Fleurus], je trouve que c'est assez terrible, parce que ça commence dès la petite enfance aussi. Ça, par exemple, c'est hors de question, ça s'appelle une politique documentaire : on fait attention à ce qu'on met en rayon. C'est l'équilibre à trouver continuellement pour un bibliothécaire, ce n'est pas ma bibliothèque personnelle donc je ne peux pas décider que ça oui et ça non, comme ça. Il faut aussi entendre les besoins d'un public. Et en même temps on a aussi ce devoir d'éducation, qui fait que là on propose quelque chose de qualité, parce que c'est aussi notre devoir, notre rôle d'amener vers d'autres choses. Ce n'est pas toujours facile.

Justement vous venez de parler de la politique documentaire. Le fait d'avoir un gage de qualité dans vos collections, comment c'est formalisé dans la politique documentaire, est-ce que c'est assez général ?

La politique documentaire, là où je travaille, on n'a pas un papier avec marqué notre politique documentaire. On essaye d'être au maximum représentatif et en même temps de proposer autre chose. Ma politique documentaire principale, c'est vraiment ça. D'autant qu'en plus on se répartit les fonds. Donc je parle beaucoup des albums parce que c'est mon outil de prédilection, c'est ce que j'aime et que j'achète. Ma collègue n'aura pas forcément les mêmes ressentis en achetant des romans, peut-être qu'elle sera amenée à acheter des choses plus commerciales, parce que c'est demandé. Entre nous il n'y a pas de choses écrites et actées et,

de toute façon, c'est difficile de s'y tenir. Il y a toujours des cas qui divergent. Après c'est beaucoup une question intérieure, je ne veux pas dire de bon sens mais... Je sais que ma propre politique documentaire sur mes fonds c'est d'essayer d'être le plus en accord avec la déontologie de ce que doit être le bibliothécaire. Après on n'est pas infallible et on fait parfois trop appel à notre jugement personnel. C'est un peu compliqué parce que ce sont des questions qui déchirent les bibliothécaires, sur les réseaux sociaux par exemple. Entre ceux qui disent que c'est inadmissible d'avoir ça en rayons et les autres qui disent "oui mais c'est demandé par le public". D'un établissement à un autre c'est toujours différent parce que le bibliothécaire est humain aussi. En tout cas ma politique documentaire c'est ça : concéder sur les *Peppa pig* et *Petit ours brun*, pour reprendre grossièrement les choses, et en même temps ne pas acheter que ça. Je le fais pour qu'on puisse avoir une offre, pour qu'on puisse amener les gens vers nous et que ça soit un appât, un petit peu, et qu'après on puisse leur proposer d'autres choses.

Pour aller vers l'action culturelle, vous avez dit que vous introduisez un peu ces ouvrages plus ouverts lors de vos animations régulières comme les heures du conte, est-ce que vous avez aussi pu mettre en place des animations plus spécifiques qui prenaient pour sujet justement les stéréotypes de genre auprès des enfants ? Où est-ce que vous n'avez pas eu trop la possibilité parce que justement les tutelles ne sont pas très proches de ces sujets-là ?

Alors moi je l'ai fait, mais pas auprès des enfants parce qu'en plus j'avais un peu plus de mal. En fait on avait travaillé dans l'urgence parce qu'on avait un spectacle très bien à l'époque au théâtre, qui s'appelait *Les secrets d'un gainage efficace* et qui abordait des questions de représentation, des injonctions faites aux femmes et tout qui intervenait pendant la journée du droit des femmes. Et on nous avait demandé de réfléchir à une action en médiathèque là-dessus. Et avec les enfants je ne savais pas trop comment amener ça par un atelier, je n'avais pas trop d'idées en tête d'intervenants, et le temps était compté. Alors j'ai contacté le centre Hubertine Auclert qui s'occupe beaucoup de cette égalité, qui milite pour ça et qui avait fait faire une exposition que les collectivités pouvaient louer qui s'appelait « Des albums pour construire l'égalité ». Je me suis dit que c'était sympa, qu'on aurait une petite expo, que je pourrais faire une table de présentation avec des albums choisis. Je me suis aidé de biographies sur le sujet et ai refait un fascicule. Mais en même temps ça serait bien de discuter autour de cette égalité : est-ce que l'album peut réellement construire l'égalité finalement ? et transmettre ce message ? Donc j'avais demandé à Sophie Van der Linden si elle était OK pour venir en parler avec les adultes, les accompagnants de l'enfant : les grands-parents, les parents, les professionnels de l'enfance, tous ceux qui étaient intéressés par ça. Et en discutant avec elle, elle me parlait justement des ouvrages qui sont faits sur un sujet, c'est vrai qu'elle a tendance à se méfier, entre guillemets, des livres qu'elle appelle les « livres médicaments ». Les livres sur. Ces cas où à chaque mal correspond un livre, alors qu'il y a d'autres manières parfois de faire passer le message. C'était en ça qu'on en discutait et qu'on disait que s'il y avait plus de représentativité banalisée, normalisée dans les livres peut-être que ça serait plus efficace que « je fais un livre sur ça ». Parce que quand je vais aller sur ça, il va être emprunté par qui ? Peut-être par la personne concernée, surtout quand c'est présent dans le titre. Mais on peut aussi rejeter le livre à cause de ça, alors que de retrouver des représentations positives dans une histoire dont ce n'est pas le sujet à la base, c'est peut-être plus intelligent et ça ancre un peu plus dans les consciences collectives qu'il y a toutes sortes de familles, de personnes, de manières de faire qui existent. Après, il y a des ouvrages qui le font très bien mais voilà, on discutait de ça et je lui disais « mais du coup qu'est-ce que tu penses des ouvrages de La ville

brûle ? ». La ville brûle, pour le coup, est une maison d'édition hyper engagée et très militante, il y a beaucoup de féminisme, et d'antisexisme en tout cas. Ce sont des albums qui ne sont pas neutres. Au début, ils ont fait deux albums : *On n'est pas des poupées* et *On n'est pas des superhéros*. Et ils se sont rendu compte qu'en fait *On n'est pas des poupées* était donné aux petites filles et *On n'est pas des super héros* aux petits garçons. Mais finalement la réflexion de donner *On n'est pas des poupées* aux petits garçons, en disant « une fille n'est pas une poupée », et de donner à la petite fille *On n'est pas des super-héros* n'était pas faite, donc ça n'allait pas avec ce qu'ils voulaient. Quand les albums ont été épuisés, ils en ont refait un seul qui ne s'appelait Ni *poupées ni super-héros*, qui était à mettre entre les mains de tous les enfants. Et pour le coup on est vraiment très engagé, on est à la limite du documentaire. C'est vraiment ce qu'ils appellent des manifestes et ce sont leurs manifestes antisexistes. C'est vraiment percutant, ce sont vraiment des livres coup-de-poing et on est sur quelque chose qui s'ancre dans le réel et qui n'est pas comme l'album de fiction qui va raconter une histoire et qui, parfois, peut accentuer des clichés alors qu'à la base il est fait pour combattre ou en tout cas sensibiliser à quelque chose. Ce qui a été intéressant c'est que l'éditrice [de la Ville brûle] Marianne Zuzula est venue aussi, à elles deux et avec le monde on a pu discuter échanger autour de ça, des représentations d'avant, du fait que ce n'est pas parce qu'on avance dans le temps, que les choses sont plus faciles, qu'il y a eu des albums absolument coup-de-poing et très forts et qu'on n'a pas refaits depuis les années 70. Notamment Christian Bruel, qui avait fait sa maison d'édition Le sourire qui mord et qui a fait un livre absolument extraordinaire qui s'appelle *Histoire de Julie qui avait une ombre de garçon*, sorti dans les années 70 et qui est assez incroyable, qui aborde ce côté petite fille sage et ce qu'on attend d'elle, le fait qu'on la traite de garçon manqué et cette ombre de garçon qui l'encombre et dont elle ne sait pas quoi faire. C'est vraiment traité de manière très intelligente et très vrai et c'est ça surtout que moi j'ai pu mettre en avant. Mais c'est vrai qu'avec les enfants, je n'ai pas forcément mené, enfin « mené » je ne me sens pas forcément de le faire, où fait appel à un intervenant pour discuter de questions d'égalité avec les enfants. Paradoxalement, moi qui travaille en jeunesse, c'était plus facile d'atteindre les adultes que les enfants parce que je me sentais une responsabilité différente. Et que je manquais de temps. Et puis quand on travaille avec les enfants, on ne peut pas faire n'importe quoi non plus, non pas qu'on puisse faire n'importe quoi avec les adultes, mais ça reste les adultes. Je trouvais que la responsabilité n'était pas la même et vu le temps, j'ai préféré diriger ça comme ça.

Vous parliez d'intervenants pour parler aux enfants, à quel type d'intervenants pensez-vous ?

Très honnêtement je ne sais pas trop, parce qu'après je n'ai pas eu le temps de me repencher dessus. Je pensais surtout à trouver dans le milieu associatif des gens qui seraient capables de porter ça. Je sais qu'il y a l'Observatoire des inégalités qui a beaucoup de supports pédagogiques, alors est-ce qu'ils ont des intervenants ? Je ne sais pas trop. Et puis, le Centre Hubertine Auclert justement, s'ils ont des gens qui peuvent venir questionner tout ça avec les enfants. Des idées de contact d'intervenants, je n'en ai pas forcément. Il faudra que je m'y penche parce que ça peut être intéressant. J'aurais eu tendance à passer peut-être plutôt par le milieu associatif ou des personnes qui travaillent sur cette sensibilisation, voir si ça existe, faire appel à mes pairs par les réseaux sociaux pour avoir éventuellement des contacts.

J'ai quand même noté le fait que si des bibliothécaires jeunesse s'intéressent à ces questions des stéréotypes, ce sont surtout des initiatives personnelles, parce qu'on a une certaine affinité avec ce type de sujet. Est-ce qu'en effet c'est le cas pour vous, ou est-ce qu'il y a quand même du côté des tutelles, de la municipalité une demande de traiter de ces sujets, pas forcément des stéréotypes de genre mais en tout cas des inégalités, etc. ?

Alors pas dans les collectivités dans lesquelles j'ai travaillé très honnêtement, parce que c'était la politique qui était comme ça. Même là, dans la collectivité actuelle... Ça a pu exister parce que... Moi je suis adjointe du patrimoine, donc ce n'est pas moi qui ai un pouvoir décisionnaire, j'ai pu le mener parce qu'il y a eu une demande et c'était très bien, ça m'arrangeait. Mais je ne suis pas sûr que j'aurais pu faire quelque chose d'une telle ampleur si ça ne répondait pas à la commande de ma hiérarchie qui avait besoin d'un truc qui s'inscrive dans son programme culturel. Parce que c'est notre directrice des actions culturelles qui nous avait demandé de réfléchir à ça. Après je n'ai pas pu tout faire, il y a des choses qu'on n'a pas autorisé à diffuser, à l'époque, notre élu avait une vue sur les choses, donc c'est pour ça qu'il ne faut jamais perdre de vue l'aspect politique non plus. Un truc peut ressembler à quelque chose et à la fin ne pas ressembler à ce qu'il devait être au début, parce que lui ne comprenait pas, parce que c'étaient des questions un peu compliquées pour lui. J'avais fait des tirages justement de ce que La ville brûle proposait, pour les afficher un peu, pour que ça interpelle aussi à la médiathèque, donc il n'était pas d'accord pour que certains des tirages soient là. À l'époque il y a Maman Rodarde qui avait fait aussi (j'avais trouvé ça génial), pour son fils qui s'était fait moquer au square parce qu'il avait mis du vernis, elle avait créé des petits dépliants antisexistes²⁸ à découper, qui se plient en petits carrés. Et que son fils pouvait dégainer si on lui disait « les garçons ça ne porte pas du vernis », « les garçons ça ne joue pas machin », etc. Avec plein de contre-exemples de célébrités, des trucs qui étaient pas mal faits. Et je voulais les imprimer en masse, les découper, les mettre dans un petit panier et qu'ils puissent les piocher. Je n'ai jamais eu l'autorisation de le faire. Il y a quand même une crainte politique que ça fasse des vagues sur certains sujets comme ça, on ne peut pas l'aborder toujours de cette manière, enfin il y a beaucoup de pédagogie à faire et avec la collectivité. On avait eu, quand le spectacle *La princesse qui n'aimait pas les princes* est paru, une vague de rouspétance, de colère et de mobilisation de certains parents qui ont refusé que leurs enfants aillent à l'école le jour de la représentation. Donc il y avait peut-être ce passé là aussi et puis peut-être les propres valeurs, un peu conservatrices, de notre élu qui ont fait que tout n'est pas passé.

Au sein d'actions culturelles de tous types et de tous sujets destinés aux enfants, avez-vous déjà pensé à comment présenter l'information de manière neutre, non genrée ?

C'est vrai qu'on ne se l'est pas dit. Je pense qu'on a un peu plus tendance aujourd'hui, parce que nous-mêmes en tant que femme on y est plus sensibilisées. Il y a eu beaucoup de choses qui se sont passées malgré tout, ça nous a fait prendre conscience de pas mal de choses. Moi aussi et pourtant voyez je cherche une coiffeuse, on n'est pas à l'abri de ça. Donc oui on a tendance un peu plus dans nos acquisitions et dans nos tables de présentation, à mettre en avant. On essaye, en tout cas, de donner des représentations. Après, je pense qu'il n'y a pas forcément besoin qu'on soit toujours sur du 50/50 tout le temps. Mais on va surtout acheter et mettre en avant beaucoup plus d'ouvrages aujourd'hui, je le vois parce qu'on est dans cette

²⁸ <https://mamanrodarde.com/2017/09/08/pour-les-petits-garcons-puissent-etre-et-aimer-ce-qu'ils-veulent-sans-qu'on-les-emmerde/>

vague-là, de « ces filles qui ont fait l'histoire », de *Histoires du soir pour filles rebelles*, dans la BD. Et je pense que là pour le coup, toutes sans se concerter on se sent concernées et on a envie d'acheter des documents qui prennent un peu le contrepied.

Pour vous, les bibliothèques ont-elles les moyens de mener une lutte significative contre les stéréotypes de genre auprès des enfants ? La bibliothèque doit-elle mener cette lutte ?

Je pense qu'elle doit le faire, je pense qu'elle doit accompagner vraiment les évolutions sociétales. C'est un lieu à l'hybridité assez exceptionnelle, et j'aime ce mot parce qu'elle est capable de se transformer, de changer de peau, c'est un endroit qui mute, qui n'est plus le même qu'avant. Et le champ des possibles en bibliothèque est extraordinaire. Après il faut qu'elle soit reconnue comme un lieu qui peut accompagner ces évolutions, qui peut promouvoir l'égalité quelle qu'elle soit, la diversité. Peut-être qu'elle est encore trop considérée comme un lieu d'information, de prêt et de retour du document et c'est tout. Il faut donner les moyens aux bibliothèques de prendre vraiment leur place, la place qu'elles méritent dans la société. Après on a tous des limites et on ne peut pas répondre à tous. Mais ce sont vraiment des endroits qui ont sauvés des gens quelque part, parce qu'ils y ont trouvé un refuge, parce qu'ils y ont trouvé des livres qui leur parlaient, parce que malgré tout, dans leur quotidien, il y avait un endroit où ils pouvaient rentrer sans présenter de pièce d'identité, sans avoir à payer, où ils pouvaient rester. Il y a quelque chose d'assez unique dans ce lieu qui permet, plus qu'ailleurs. On peut être sensibilisé, être accroché, et le cinéma et la littérature le font mais vous trouvez tout ça au même endroit. Vous pouvez trouver des professionnels qui sont impliqués, qui ont envie. Mais encore une fois, il faut qu'elle soit reconnue comme lieu de tous les possibles. Et les collectivités, certaines le font, pour d'autres ce n'est pas son rôle [à la bibliothèque]. Et donc quand la politique locale va considérer que ce n'est pas le rôle de sa bibliothèque et que c'est vraiment un lieu de Culture avec un grand c, ce n'est pas que les choses sont impossibles mais elles sont plus lentes et elles sont peut-être faites à une échelle moins importante.

Et vous, vous considérez que la collectivité dans laquelle vous vous trouvez, elle pense la bibliothèque comme ayant ce rôle social ?

Non, pas du tout, je pense que ça va venir petit-à-petit. Par exemple, on est en train de lancer avec une collègue un fonds « Facile à lire ». C'est une initiative qui a pris un jour en Bretagne et qui est en train de de de gagner les bibliothèques un peu partout en France. Les fonds « Faciles à lire », ce sont des fonds qui sont identifiés comme proposant des ouvrages faciles à lire pour amener les gens à la lecture, selon leurs difficultés de lecture, parce qu'ils sont allophones, parce qu'ils étaient lecteurs mais aujourd'hui lire un long récit ça les fatigue. C'est une sélection d'ouvrages qui peuvent être pertinents pour des personnes qui ont besoin d'être aidés à la lecture, ne sauraient pas forcément quoi prendre. Une sélection dans laquelle on peut mettre des ouvrages un peu hybrides entre la jeunesse et les adultes. Et là on sent qu'il y a un intérêt pour ça qui est en train d'arriver. Mais l'aspect social de la bibliothèque n'est pas reconnu. Nous, on milite pour avoir une bibliothèque qui soit vraiment conviviale, dans l'accompagnement. Pour l'instant on n'a absolument pas le droit de mettre une table à langer dans les toilettes, parce que les gens pourraient rester. Et parti de ce postulat-là, on sait déjà qu'il y a une vision qui n'est pas la même. Donc l'adulte peut aller aux toilettes mais l'enfant lui doit rester avec sa couche parce que c'est ça porte atteinte à l'image de la bibliothèque tel que lieu de tous les savoirs. Non, il n'y a pas de politique socioculturelle pour la médiathèque. C'est beaucoup de pédagogie de notre part auprès des élus, il faut réexpliquer, il faut se prendre des revers et puis voilà on avance à petit pas, mais on arrive quand même à faire des

choses. Ce n'est pas notre faute aussi, c'est du fait qu'on fait avec les moyens qu'on nous donne et que la résistance s'organise par d'autres biais, par des acquisitions, par des mises en valeur, par l'histoire qu'on choisit de raconter. On essaie de distiller les choses par d'autres manières.

Pour finir je voulais vous demander si vous aviez en tête un ou deux outils qui pourraient être utiles aux bibliothécaires pour savoir comment aborder ce sujet, où trouver des ressources ?

Je pense que si on tape "stéréotypes en littérature jeunesse" [dans un moteur de recherche internet] on tombe sur plein de blogs, j'ai refait ça un peu avant notre appel et je suis retombé sur des choses que je connaissais et des choses un peu nouvelles. Quand il y a l'apparition d'un livre, il y a souvent la médiation et la médiatisation autour. On va avoir l'auteur qui parle du pourquoi et ça peut être intéressant.

Il y a eu Nelly Chabrol Gagne qui a fait *Filles d'album*, il y a 10 ans et qui serait à réactualiser. Mais qui était le vrai premier ouvrage, je crois, sur le sujet, en se demandant quelle est la place des filles dans la littérature, combien d'héroïnes et de héros, quelle est leur place, qu'est-ce qu'elles font, quelles sont leurs activités ? Un vrai travail intellectuel et une vraie mise en valeur des ouvrages qui redonnaient toute leur place aux filles dans la littérature.

Il y a l'Atelier des merveilles²⁹, associatif, en Ardèche je crois, qui a édité une bibliographie de 100 albums jeunesse qui s'appelle *Pour l'égalité entre filles³⁰ et garçons* (2017), et vous allez retrouver *Yakouba* et le fameux livre *A quoi tu joues* qui était assez bien fait.

Ce sont aussi des maisons d'édition aussi à identifier, je sais que La ville brûle a fait beaucoup de documentaires sur la place des filles, sur les règles, par Mirion Malle³¹ qui est une très bonne dessinatrice. Des BD très engagées sur le sujet.

Il y a eu le superbe *Antigone* qu'ils ont réédité, absolument sublime, de Yann Liotard et Marie-Claire Redon. Antigone, cette héroïne tragique mais quelle héroïne ! Enfin je veux dire moi ça a été ma claque littéraire de ma classe de 3^e. J'étais subjuguée par cette femme, sa volonté et ce « non » qu'elle oppose jusque dans son nom à elle, puisque « Anti », et je me dresse face au pouvoir. Et ce qui est intéressant c'est qu'il est mis pour des enfants à partir de 10 ans, sous la forme d'un album avec des illustrations absolument fabuleuses.

Ils ont réimprimé tous les Agnès Rosenstiehl, qui a fait *Mimi Cracra*, qui a fait des albums qui s'appellent *Les filles* ou *La naissance*.

Il y a Talents Hauts, dont la politique éditoriale est vraiment de faire des livres qui font la promotion de l'égalité entre les filles et les garçons. Ils ont toute une série de premier romans qui s'appelle « Livres et égaux »³² qui abordent tout ça, la place des filles dans la cours, les violences conjugales. En disant les choses de manière pertinente.

Il y a un engagement réel des éditeurs aujourd'hui qu'il n'y avait pas peut-être il y a encore 10-15 ans où ça pouvait être encore frileux. Je pense à l'album *Marius* [de Latifa Alaoui Margio et Stéphane Poulin] qui a eu énormément de mal à se faire publier à l'époque parce qu'on y trouvait le mot « homosexuel ». C'est l'Atelier du poisson soluble, qui est une maison d'édition assez sympa, qui l'avait édité, et ça a été le premier album en 2001, pour les enfants à partir de 6 ans sur l'homosexualité, l'homoparentalité et qui en plus utilise le mot, nomme les choses. C'est bien beau de parler par métaphore mais à un moment donné, voilà.

²⁹ <http://ateliermerveille.canalblog.com/>

³⁰ http://www.ardeche.gouv.fr/IMG/pdf/biblio-ADM_1__cle03a481.pdf

³¹ <https://www.lavillebrule.com/catalogue/auteur/mirion-malle,139>

³² <http://www.talentshauts.fr/38-livres-et-egaux>

QUESTIONNAIRE FRAMAFORMS DIFFUSÉ EN LIGNE AUPRÈS DE 104 BIBLIOTHÉCAIRES TRAVAILLANT EN LECTURE PUBLIQUE JEUNESSE

Questionnaire :

Bibliothèques pour enfants et stéréotypes de genre

Madame, Monsieur,

*Je suis étudiante à l'Enssib en M2 Politique des bibliothèques et de la documentation. A l'occasion de mon mémoire, je souhaite étudier la **bibliothèque pour enfants** (et ses secteurs dédiés) et la place qu'elle occupe au sein de la lutte contre les **stéréotypes de genre**. C'est dans le cadre de ce mémoire que je vous sollicite pour ce questionnaire.*

*Vos réponses sont **anonymes**. Ce questionnaire s'adresse à tous les professionnel.le.s des bibliothèques travaillant dans une structure qui accueille une bibliothèque pour enfants. Remplir ce questionnaire ne vous prendra pas plus de **8 min**.*

Merci pour votre disponibilité et votre aide !

Pour commencer

Donnez 5 mots-clés qui évoquent pour vous le rôle que joue la bibliothèque pour enfants quant à la construction de soi.

[Champ texte](#). Suggestion : mot 1, mot 2, mot 3

En 3 expressions ou mots-clés, qu'est-ce qu'un stéréotype de genre selon vous ?

[Champ texte](#). Suggestion : expression 1, expression 2, expression 3

Collections et action culturelle

Avez-vous déjà désherbé, vous ou vos collègues, des ouvrages parce qu'ils contenaient des représentations de genre désuètes ?

[Boutons radio](#) : oui / non / je ne participe pas au désherbage

Avez-vous déjà, vous ou vos collègues, écarté de votre choix d'acquisition des ouvrages contenant des stéréotypes de genre ?

[Boutons radio](#) : oui / non / je ne participe pas aux acquisitions

Au contraire, avez-vous déjà choisi un ouvrage notamment parce qu'il offrait des représentations non genrées ou diversifiées vis-à-vis des stéréotypes de genre ?

[Boutons radio](#) : oui / non / je ne participe pas aux acquisitions

Si oui, avez-vous déjà choisi d'acquérir un ouvrage parce qu'il était l'un des seuls dans son domaine (vis-à-vis d'une neutralité de genre, de représentations diversifiées, ...), mais que vous n'auriez pas choisi pour sa qualité littéraire ou graphique ?

[Boutons radio](#) : oui / non

Votre bibliothèque a-t-elle déjà organisé des animations ou actions culturelles destinées aux enfants qui réfléchissaient aux stéréotypes de genre avec eux/elles ?

[Boutons radio](#) : oui / non

Si oui, pouvez-vous donner quelques exemples, en quelques mots ?

[Zone de texte](#)

Pratiques professionnelles

Au sein de votre structure et de son organisation, des réflexions propres aux stéréotypes de genre ont-elles déjà été menées ?

[Boutons radio : oui / non](#)

Auriez-vous en tête des outils qui seraient utiles aux bibliothécaires pour réfléchir au sein de leur structure les stéréotypes de genre ?

Ceux-ci peuvent avoir été mis en place par des bibliothécaires eux/elles-mêmes ou bien par des associations, des institutions, etc.

[Champ texte. Suggestion](#) : Par exemple : des bibliographies, des veilles de professionnel.le.s, des newsletters de groupes d'intérêt, des expositions, des documentaires, des conférences, des boîtes à outils, etc.

Pour finir

Quelle fonction occupez-vous, à ce jour, au sein de votre structure ?

[Champ texte.](#)

Merci pour votre participation !

TABLE DES MATIÈRES

SIGLES ET ABRÉVIATIONS	6
INTRODUCTION.....	7
I. LA BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS EN FRANCE: ÉMERGENCE D'UN GENRE NOUVEAU	11
A. L'HEURE JOYEUSE, UN OVNI : LA PREMIÈRE BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS FRANÇAISE.....	11
B. LE RÉVEIL DES INSTITUTIONS ET LA MISE EN PLACE DE TUTELLES	13
1. <i>L'assentiment de la Ville de Paris pour l'Heure joyeuse</i>	<i>13</i>
2. <i>Former les fonctionnaires aux métiers des bibliothèques pour enfants</i>	<i>14</i>
3. <i>La Bibliothèque pour enfants reconnue comme un lieu faisant société</i>	<i>16</i>
C. BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS ET ACCOMPAGNEMENT DE LA CONSTRUCTION DE L'IDENTITÉ DE CHACUN·E : ÉLARGIR LE CHAMP DES POSSIBLES.....	17
1. <i>Réunir – La Bibliothèque pour enfants, le lieu des mixités.....</i>	<i>17</i>
2. <i>Libérer, autonomiser, épanouir.....</i>	<i>18</i>
3. <i>Former des citoyen·ne·s éclairé·e·s : la bibliothèque comme lieu d'ouverture aux diversités.....</i>	<i>20</i>
II. ENFANCE ET MOUVEMENT DE LUTTE CONTRE LES STÉRÉOTYPES DE GENRE.....	22
A. ENFANCE ET STÉRÉOTYPES DE GENRE, D'HIER À AUJOURD'HUI.....	22
1. <i>Genre : définition et problématiques au regard de l'enfance</i>	<i>22</i>
2. <i>Dès le milieu du XIXe : Des stéréotypes de genre renforcés pour vendre avec l'entrée en jeu du marketing.....</i>	<i>24</i>
B. AUJOURD'HUI, LUTTER CONTRE LES STÉRÉOTYPES DE GENRE	26
1. <i>Réflexions féministes en France</i>	<i>26</i>
2. <i>Des bonnes raisons de lutter contre ces stéréotypes dans la production culturelle destinée aux enfants.....</i>	<i>28</i>
3. <i>Stéréotypes et lutte dans la littérature jeunesse.....</i>	<i>29</i>
III. QUELLE PLACE POUR LA BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS DANS LA LUTTE CONTRE LES STÉRÉOTYPES AUJOURD'HUI ?.....	42
A. QUELLE LÉGITIMITÉ DE LA BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS DANS LE MOUVEMENT DE LUTTE CONTRE LES STÉRÉOTYPES DE GENRE ?	43
1. <i>Reconnaissance d'une légitimité vis-à-vis de leur rôle, de leurs missions, de leur position au sein de la Cité par les bibliothécaires.....</i>	<i>43</i>
2. <i>Pourquoi doit-elle spécifiquement s'en emparer plus que d'autres ?.....</i>	<i>46</i>
3. <i>Devoir de réserve et neutralité.....</i>	<i>48</i>
B. BIBLIOTHÈQUE EN COURS DE LUTTE... : UNE ACTION BIEN RÉELLE DES BIBLIOTHÈQUES FACE AUX STÉRÉOTYPES DE GENRE	50
1. <i>Enquête sur la place de la réflexion vis-à-vis des stéréotypes de genre dans le travail des bibliothécaires sur les collections</i>	<i>51</i>
2. <i>Quel est le programme ? Action culturelle et lutte contre les stéréotypes de genre</i>	<i>59</i>
3. <i>Les autres dimensions de la lutte contre les stéréotypes dans les pratiques des bibliothécaires.....</i>	<i>66</i>
C. LE REGARD DES TUTELLES : DE LA CENSURE À L'ENCOURAGEMENT	69
D. BOÎTE À OUTILS : TROUVER DES RESSOURCES ET DES OUTILS MOBILISABLES DANS LES RÉFLEXIONS ET LES ACTIONS DE NOS STRUCTURES	72
<i>Action culturelle</i>	<i>73</i>
<i>Associations</i>	<i>74</i>
<i>Bibliographies.....</i>	<i>74</i>

<i>Centres de ressources</i>	75
<i>Expositions</i>	75
<i>Formations</i>	76
<i>Livres</i>	76
<i>Newsletter</i>	76
<i>Outils pédagogiques</i>	76
<i>Podcasts</i>	77
<i>Travaux d'artistes</i>	77
<i>Veilles professionnelles</i>	77
<i>Autres</i>	78
CONCLUSION	79
BIBLIOGRAPHIE	81
ANNEXES	87
TABLE DES MATIÈRES	157